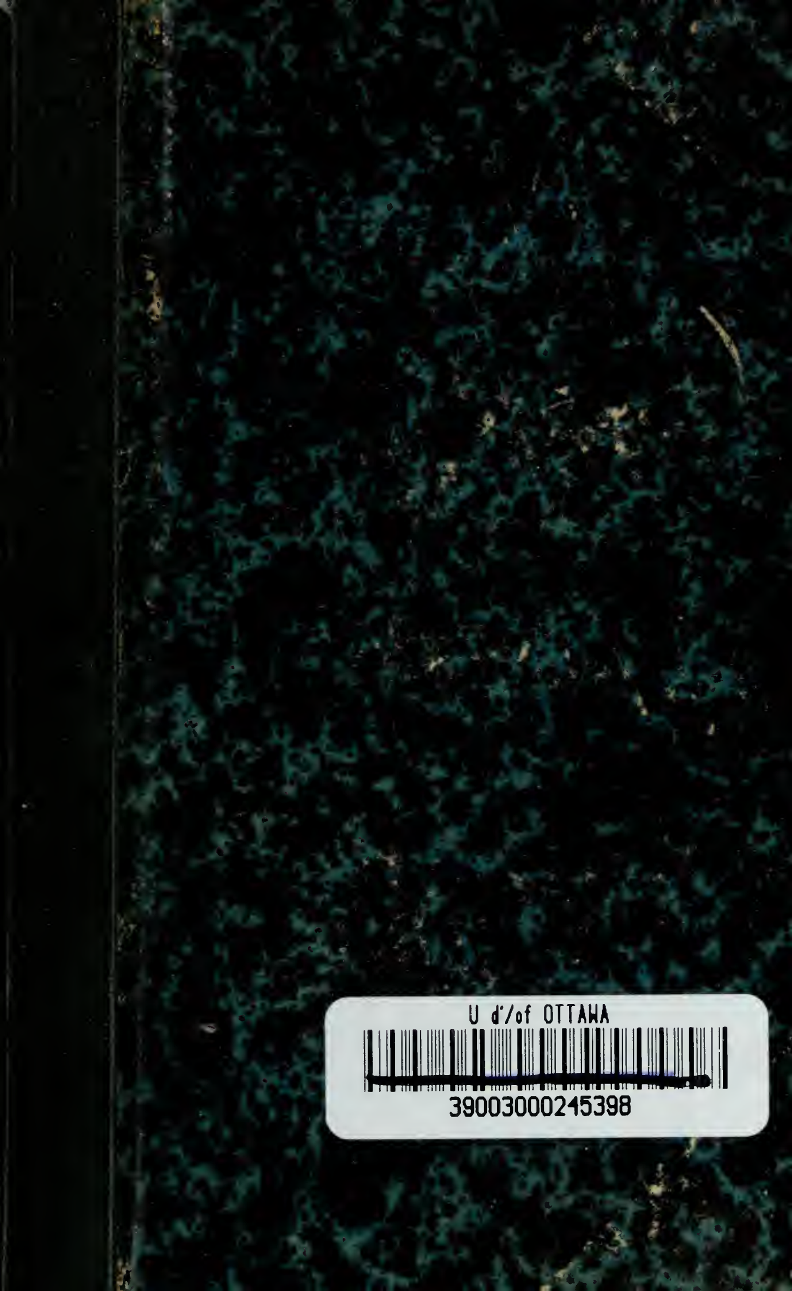

U d'/of OTTAWA
39003000245398

L'ORAISON

DOMINICALE

Propriété de l'éditeur,

Tolra



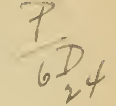
—

1896

Saint-Etienne — Imprimerie BOY, rue de la Loire, 13

L'ORAISON

DOMINICALE



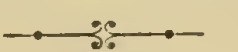
DÉVELOPPÉE

EN VINGT-SIX INSTRUCTIONS NOUVELLES

Par M. HIMONET,

Ancien Curé-Doyen de Souilly

Auteur des *Mystères divins*, — de *Marie, ses Mystères et son Culte*,
de la *Voix du Pasteur au jour de la Première Communion*,
des *Premiers Communiants en Retraite*,
du *Miroir de Justice*, — de *Cause de notre Joie*.



CINQUIÈME ÉDITION

Ouvrage approuvé et recommandé par Mgr l'Evêque de Verdun

L'Auteur de la vie a daigné nous apprendre à prier, afin que des prières enseignées par le Fils arrivent plus facilement au cœur du Père.

(S. CYPRIEN, *De Orat. Domini.*)



PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, Rue d'Assas et *Rue de Vaugirard, 76*

1896



AVANT-PROPOS

L'Oraison dominicale est le modèle et la règle de toutes les prières ; elle est le sommaire de tout ce que nous pouvons demander à Dieu. Les Psaumes, les Cantiques, les Hymnes de l'Église ne sont jamais que le développement, le commentaire de cette prière divine. Et si elle se recommande par sa brièveté et sa facilité, ne se recommande-t-elle pas surtout par son autorité et sa dignité, en tant que sortie de la bouche de Jésus-Christ ? C'est pourquoi saint Cyprien disait : Entre les enseignements salutaires par lesquels le Seigneur a daigné pourvoir au salut de son peuple, il nous a révélé la manière de l'invoquer, en nous apprenant quelles demandes il faut lui adresser. Ainsi, prions comme notre Sauveur lui-même nous l'a enseigné. La prière qui invoque Dieu avec ses propres paroles, et qui, pour arriver à lui,

passe par les lèvres du Rédempteur, est la prière d'un ami, d'un membre de la famille. Que le Père reconnaisse avec amour le langage de son Fils adorable dans le nôtre ; n'employons point, pour le toucher, d'autre prière que celle de notre Avocat, de notre Intercesseur céleste. (De Orat. Dominicâ.)

Les deux premières éditions étant depuis longtemps épuisées, je cède à de nombreuses demandes, et à des voix autorisées dans l'Église, en réimprimant ces vingt-six instructions sur le thème divin. Mon humble désir est d'être un peu utile au ministère sacré de mes confrères, et d'avoir un peu travaillé à la gloire de Dieu.

Bar-le-Duc, fête de l'Annonciation 1885.

HIMONET,

ancien doyen de Souilly
en retraite.

L'ORAISON DOMINICALE

PREMIÈRE INSTRUCTION.

Nécessité de la Prière.

> *Petite et dabitur vobis, quœrite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.*
>
> Demandez et il vous sera donné cherchez et vous trouverez, frappez et on vous ouvrira. (MATTH., VII.)

Le Seigneur avait transporté saint Jean dans le ciel et lui en avait montré les splendeurs. Revenu dans notre exil, cet heureux Évangéliste écrivait : *Je vis un Ange ayant un encensoir d'or, offrant les prières des saints, et l'encens mystérieux s'élevait de sa main jusqu'au trône de Dieu.* Belle et divine louange de l'excellence de la prière. Elle est un encens devant Dieu, tant elle est chère et agréable à son cœur : il y attache un si grand prix, qu'il la fait recueillir par ses Anges et présenter en des encensoirs d'or, comme des parfums les plus exquis.

Comprenez donc, ô hommes, nous dit saint Chrysostome, à quel bonheur vous êtes appelés par la prière, et quels privilèges y sont attachés. Non seulement elle vous transporte au milieu de l'auguste assemblée des Séraphins, mais elle vous donne audience, à vous chair et sang, auprès du Roi des Anges, pour lui présenter vos hommages, exprimer vos besoins et vos désirs à ce Dieu puissant, qui n'a qu'à ouvrir sa main, et remplit tout être vivant de bénédiction. Cependant la prière n'est point seulement un acte sublime, excellent ; elle est de toute nécessité pour chacun de nous si nous voulons sauver notre âme ; sujet important, digne de votre religieuse attention.

Rentrons en nous-mêmes, M. F. : interrogeons nos consciences à la lumière de la foi et nous comprendrons la nécessité de la prière. Que trouvons-nous au fond de nos cœurs, sinon une corruption profonde, une pente violente au mal, un éloignement naturel pour Dieu, une répugnance ardente à entrer dans l'étroit sentier qui mène à la vie ; un attrait puissant au contraire, à suivre cette large route où les mondains se précipitent à grands pas vers leur réprobation ? Nous sommes assis dans les ténèbres, à l'ombre de la mort ; nous marchons au milieu des pièges : à droite, à gauche des ennemis, des embûches ; au dehors la guerre, au dedans la crainte. Le monde, placé sous l'empire de Satan, séduit pour tromper ; la chair notre ennemi domestique, plus dangereux que tous les autres, flatte

pour blesser : les créatures qui devraient nous servir d'échelles pour nous élever au Créateur, deviennent des pièges aux pieds des insensés, et nos sens sont autant de portes par où la mort entre en nos âmes. *Ah! les plaies dont nous avons été frappés par le péché sont des plaies qui continuent*, dit le Prophète. (Deut., xxviii.) Alors, comme le pieux roi Josaphat, entouré, harcelé de nombreux ennemis, nous crions : *Seigneur, dans l'extrémité où nous sommes réduits, que nous reste-t-il à faire, sinon de lever les yeux vers vous ?* (II Paral., xx.) Aussi notre Sauveur, qui priait pour nous dans le désert, sur les montagnes, dans le temple ; qui pleurait et priait sur nos maux, au milieu de ses travaux, nous presse ainsi dans son amour infini : *Il faut toujours prier, ne jamais cesser de le faire. Veillez et priez si vous voulez ne point entrer en tentation* ! Ses Apôtres réitèrent la même recommandation aux fidèles : *Priez sans interruption, redoublez de zèle et d'instance dans la prière.* Que des supplications ferventes et continuelles soient votre bouclier et vos armes contre tous vos ennemis. Et ces premiers Chrétiens se réunissaient tous les jours, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, pour faire violence au ciel. Ah ! la prière, l'exercice de la prière doit nous être aussi cher ici-bas que notre âme : c'est le plus pressant, le plus criant de nos besoins. Voulons-nous que Dieu bénisse nos intérêts, nos entreprises, nos enfants, nos familles ? prions. *Cherchez avant tout le royaume de Jésus-*

Christ et sa justice, et le reste vous viendra comme par surcroît. Combien d'hommes sont maudits, dévorés de déception et d'affliction, parce qu'ils ont compté sans Dieu, méconnu, oublié par eux! *Si le Seigneur lui-même n'édifie la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur lui-même ne garde la cité, en vain la sentinelle fait le guet sur ses remparts.* Tous ceux qui, sans la prière, ont essayé d'accomplir les projets et les pensées de leur cœur, se sont vus réduits au néant et couverts de confusion. Ils ont tissé des toiles d'araignée, ils sont devenus comme un jardin privé d'eau, sans fleurs et sans fruits. De même dans les intérêts du salut, nous sommes pauvres et dans l'indigence, semblables à de petits enfants qui ne peuvent se conduire sans le soutien de leur mère ou de leur nourrice, ne pouvant pas même avoir une bonne pensée comme de nous : *toute notre suffisance vient de Dieu*, au point que celui qui ne prie point est déjà un réprouvé. « Notre foi, dit « saint Augustin, est que personne ne prend zèle « à cette seule chose nécessaire pour laquelle « nous sommes créés, le salut, si Dieu ne l'invite, « ne l'attire ; et ces attraits mystérieux de la grâce « n'entraînent le cœur que par la vertu de la prière. « Il est vrai, le Seigneur nous accorde à tous, sans « aucun mérite de notre part, le commencement « de la foi. Mais la pratique des commandements, « la piété, la justice, la chasteté, le mépris du « monde et de ses scandales, la persévérance, la

« bonne vie et la bonne mort, sont toujours les « fruits de la prière. » Ce n'est donc pas en vain que Jésus-Christ, l'ami passionné de nos âmes, nous dit : *Demandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert !* Vous n'êtes si pauvres en vertus, si tièdes pour les biens incorruptibles de l'éternité, disait-il à ses Apôtres, que par votre faute : *vous n'avez encore rien demandé à mon Père en mon nom.*

A quoi bon prier ? Dieu ne connaît-il pas mieux nos besoins que nous-mêmes ? dit ce monde impie et ignorant qui méconnaît Jésus-Christ et ne veut pas le recevoir. Ah ! nous prions et adorons notre Père qui est aux cieux, parce que de lui nous tenons tout, la vie présente et l'espérance de la vie future ; et que notre premier devoir est de le bénir, de le remercier pour tous ses dons ; nous le prions parce que notre âme vient de lui et n'est bien qu'en lui et avec lui ; nous le prions parce que tel est son commandement, et qu'il n'a promis sa grâce qu'à cette condition. D'ailleurs ce commandement de la prière est plein de miséricorde pour nous. Notre corps est matériel et terrestre : ses instincts, ses besoins nous appesantissent constamment vers la terre, lorsque notre âme voudrait prendre son essor vers les cieux. Combien bornent leurs espérances et leurs désirs à ce monde périssable ! Afin de nous attacher à lui, ce qui est notre plus grand bonheur ; d'élever notre cœur vers la demeure permanente qu'il nous prépare en son

royaume, il nous impose le précepte de la prière, nous oblige à invoquer son nom, son assistance, à nous détacher de cet exil par amour de la patrie. En priant nous sommes en outre contraints de nous mettre en présence de nous-mêmes, de reconnaître notre indigence, et, dans le sentiment de nos misères, de crier vers Celui de qui nous vient tout don parfait et qui nous a fait cette promesse : *Demandez et vous recevrez*. Mais considérez l'homme qui ne sait plus se prosterner devant la majesté du Seigneur, qui dédaigne de présenter ses vœux par la voix de la Victime de nos autels : ses discours, ses désirs, ses espérances s'élèvent-ils jamais au delà de la matière, de la volupté charnelle, au delà de tout ce que l'animal sans raison aime et recherche ? Est-ce bien là un enfant de Dieu ? Accomplit-il la fin pour laquelle Dieu l'a créé ? Ah ! durant les ardeurs brûlantes de l'été, vous voyez la terre se fendre, les fleurs se flétrir, la verdure jaunir ; tout languit et meurt : image saisissante de la désolation spirituelle de celui qui ne prie plus. *J'ai crié vers vous*, *ô mon Dieu*, s'écrie le pieux roi David, *parce que sans vous mon âme est comme une terre aride*, *sans rosée et sans eau*. Hélas ! que de cœurs flétris, stériles et maudits, parce qu'ils ne sont plus réchauffés du feu du Saint-Esprit, ni rafraîchis par les rosées célestes de la prière !

La prière est donc, non seulement le premier devoir de l'homme : c'est son premier besoin, le pain de son cœur, la respiration, la vie de son âme.

De même que la Providence a voulu que la terre ne devînt féconde qu'à force de culture et de travail, de même elle a voulu que l'âme humaine ne puisse produire ni moissons de grâces, ni gerbes de salut que par la vertu de la prière. Prions donc, parce qu'il ne peut être permis à personne de ne point aimer, révérer son Père qui est aux cieux, de négliger son salut ; que ce devoir passe avant nos intérêts, nos passions, nos plaisirs. Ne disons jamais : Je n'ai pas le temps de prier, d'assister au divin Sacrifice ; car pourquoi la vie présente nous est-elle donnée, sinon pour mériter l'éternité bienheureuse ? Arrachons-nous, M. F., aux scandales de la foule qui ne prie pas ou prie mal. Voyez les enfants du siècle : ils mangent, ils boivent, ils jouent, ils passent leurs jours dans les plaisirs, et il n'en est aucun d'entre eux à qui il paraisse lourd d'y consacrer un temps considérable : ils n'ont jamais le temps de reconnaître que le Seigneur est leur Dieu. Si par hasard il leur plaît de prier, ils ne le font qu'à la dernière heure, qu'au moment le moins favorable, et encore par routine ou par manière d'acquit. Un prince de la terre souffrirait-il qu'on ne l'admît à nos entretiens qu'après la foule et la lie du peuple ! Ainsi prions avant de prendre notre repos des nuits, en le quittant, en nous mettant au travail, en chemin, à table, au milieu de nos joies comme de nos peines et de nos tentations. Puisse notre âme, pauvre et aride, désirer le royaume des cieux comme le cerf altéré soupire

après l'eau des fontaines, et trouver son pain de tous les jours dans ce gémissement : *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre règne arrive !* Puisse notre bouche aimer à chanter, à murmurer ses louanges ; et nos cœurs, élevés par la flamme de la charité au-dessus des vains désirs de la terre, exhaler leurs prières en sa présence comme l'encens sacré ? Nous vivrons ainsi dans l'assistance du Très-Haut, sous la protection du Dieu du ciel, jusqu'à ce qu'il nous ait dirigés vers ce port heureux où il n'y a plus ni périls, ni ennemis, où la prière fera place à la louange, au cantique éternel de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

DEUXIÈME INSTRUCTION.

Puissance de la Prière.

Omnis qui petit accipit, et qui quærit invenit, et pulsanti aperietur.

Quiconque demande reçoit, quiconque cherche trouve ; il est ouvert à celui qui frappe.
(MATTH., VII.)

Dieu n'a mis des hommes sur la terre, M. F., qu'afin de leur faire mériter la félicité de ses Anges, de sorte cependant que nous ne devons l'obtenir que par nos efforts et la vertu de la prière. La prière est la condition nécessaire de toute grâce, de toute lumière, de toute vertu : elle est nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits, ordonnée aux simples comme aux plus éclairés. Tout homme qui peut connaître et aimer son Père qui est aux cieux, doit s'humilier à ses pieds dans une adoration révérencieuse, le remercier de ses bienfaits, implorer son assistance. Il n'est personne au monde, ni père, ni mère, ni prince, ni prélat pour pouvoir nous dire : Je te dispense d'adorer, de prier le Seigneur. Dieu de son côté n'accomplira

jamais ses desseins de miséricorde et de salut sur chacun de nous, sans la prière. Par là il veut montrer à l'homme que de lui-même il n'est rien que pécheur et enfant de colère ; qu'il ne peut tirer vanité ni de ses talents, ni de ses facultés, parce que tout don, toute bénédiction descend de sa main divine. Mais si la prière est de toute nécessité, si nous ne pouvons rien sans elle, avec elle au contraire tout nous est possible, et nous redisons dans la pleine confiance de nos cœurs : *Le Seigneur est avec moi, que craindrais-je ? Quand des armées ennemies s'élèveraient contre moi, mon cœur ne tremblerait point.* Sujet important, M. F., que je vais livrer à vos méditations pieuses.

Si vous aviez seulement de la foi comme un grain de sénevé, un petit grain de foi, nous dit Notre-Seigneur, *vous transporteriez des montagnes;* c'est-à-dire, ce qui paraît de toute impossibilité à la nature humaine, la foi le rend possible et facile. Cela est vrai en particulier de la prière, qui n'est que le cri de la foi, le gémissement d'un cœur confiant et fidèle. La promesse de Notre-Seigneur est certaine : *Demandez et vous recevrez*, *frappez et il vous sera ouvert. En vérité, je vous en fais le serment, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* Afin de mieux graver en nos cœurs le pouvoir infaillible de la prière, il ajoutait cette parabole : « Dans une ville était un « juge inique, ne craignant pas Dieu, méprisant « les hommes. Une pauvre veuve venait depuis

« longtemps lui demander justice contre ses enne-
« mis : ce juge résistait toujours. Enfin, accablé,
« ennuyé de ses instances, il se dit en lui-même :
« Je ne crains pas Dieu et me soucie peu des
« hommes ; néanmoins il faut en finir avec elle,
« lui rendre justice, afin de me débarrasser de ses
« importunités et peut-être même de ses injures.
« Vous voyez, continue Jésus-Christ, comment
« agit ce mauvais juge. Et Dieu ne ferait point
« justice à ses enfants, à ses élus qui élèvent leurs
« cris vers lui, nuit et jour ? Je vous le dis en
« vérité, leurs gémissements le percent au cœur,
« et il les arrachera avec éclat aux ennemis qui
« les persécutent. » Ainsi la prière d'une humble veuve a fini par triompher d'un juge criminel ; elle a changé sa nature sauvage et cruelle, et maintenant vous n'auriez pas confiance en ce Dieu si bon, qu'il veut être appelé votre Père ; Père si compatissant, qu'il fait luire son soleil sur les pécheurs comme sur les justes ; si miséricordieux et si patient, qu'il laisse la vie à des blasphémateurs, à des impies, à de vrais monstres à figure humaine, qui font de la terre une image de l'enfer, et ne cesse d'y renouveler le crucifiement de son divin Fils ? Jamais on n'a vu un courtisan cher à un prince riche et puissant, gémir dans l'indigence et l'abandon. Le Roi des rois, le Dieu des vertus, qui nous assure veiller sur nous comme sur la prunelle de ses yeux, délaisserait-il, en proie à la misère et à la cruauté de ses ennemis, l'homme

fidèle à l'implorer, et qui n'attend que de lui son secours ? Loin de là, nous répond la Vierge pleine de grâce en son admirable Cantique, *il remplit de ses biens ceux qui en sont affamés.* Voyez d'ailleurs ce qui se passe tous les jours, disait saint Chrysostome : l'enfant élevé près du cœur chrétien d'une mère, en reçoit des impressions de vertu si profondes que rarement les scandales de la vie parviennent à les déraciner. Mais quelle sagesse, quelle vie pure et sainte ne trouverez-vous pas dans un cœur qui se réchauffe au foyer du Saint-Esprit, et s'inspire du cœur de Dieu par la prière ? Il est nécessaire que là où le soleil répand la splendeur de ses flammes, les ténèbres s'évanouissent ; ainsi devant le soleil de la prière disparaissent les Anges de ténèbres. Elevons donc nos âmes vers la sainte montagne : de là nous viendra tout secours, et nous redirons les saints versets des Psaumes : *Celui qui se retire dans l'asile du Très-Haut, reposera en assurance à l'ombre de sa protection ; il vous délivrera des filets de l'oiseleur, vous arrachera à tout accident fâcheux ; il vous servira de défense et de bouclier, et vous ne craindrez ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour. Mille traits des démons tomberont à votre gauche, dix mille à votre droite, mais le mal n'approchera point de votre tabernacle. Je le délivrerai, dit le Seigneur, parce qu'il m'a donné sa confiance, je l'élèverai en honneur, parce qu'il a révéré mon nom !* (Ps. XC.)

D'ailleurs, interrogeons les Écritures, elles nous rendront un témoignage éclatant des merveilles opérées par la vertu de la prière. Lorsque Moïse priait sur la montagne, son peuple qui combattait dans la plaine était victorieux : cessait-il de prier, les Juifs succombaient. La prière fit descendre l'Ange exterminateur sur l'armée de Sennachérib, qui menaçait de mettre tout à feu et à sang dans la ville de Jérusalem. Suzanne priait avec confiance le Seigneur, seul témoin de son innocence ; et, touché de ses gémissements, il suscita tout à coup, contre toute attente, un libérateur. C'est par la prière que Daniel jeté dans une fosse de lions affamés, calma leur férocité ; par la prière que les trois jeunes hommes de Babylone amortirent la violence des flammes, au point qu'ils étaient comme sur des roses, au milieu de leur fournaise embrasée. Enfin le Seigneur avait promis qu'il ferait grâce à Sodome, à Gomorrhe et aux autres cités abominables que dévora le feu du ciel, et qu'engloutit encore aujourd'hui la mer Morte, s'il trouvait seulement dix hommes de prière en leur enceinte.

D'où vient donc que tant d'hommes et de femmes, tant de jeunes gens, de jeunes filles, tant de vieillards même, ont l'esprit si charnel et si terrestre, consentent sans résistance à toutes leurs inclinations déréglées, à toutes les lâches concupiscences de la nature, croupissent dans l'état de péché sans remords et sans alarmes,

dorment sur les abîmes en portant dans leur âme le serpent qui la dévore ? Hélas ! ils ne prient plus ou ils prient mal ; ils abandonnent le Seigneur qui les abandonne à son tour à leur sens réprouvé. Tenez pour certain, dit un Docteur de l'Église, que sans la prière le cœur humain ne peut goûter les choses de Dieu ; tout en lui est orgueil, avarice, luxure, crime ou vanité. Les justes eux-mêmes, quand ils négligent la prière ou la laissent tiède et défaillante, ont lieu de redire avec David : *Mes jours s'en vont en fumée, en légèretés, en riens ; mon cœur s'est desséché comme l'herbe fauchée, parce que j'ai négligé de manger mon pain, le pain de la prière.* (Ps. CI.) Ah ! la prière est la première puissance du monde : c'est Dieu lui-même en nous et avec nous contre tous nos ennemis. Et si jamais l'impie, l'ignorant nous demandent : A quoi bon ces prières, à quoi bon ces Religieux, ces Religieuses qui, à l'exemple de Jésus-Christ, prient le jour, prient la nuit ? répondons : Ce sont nos protecteurs devant Dieu, ce sont eux qui sauvent le monde. Sans l'encens odorant de leur prière, qui fait contre-poids à la masse de corruption et d'attentats contre le Seigneur et contre son Christ, le feu du ciel nous aurait bientôt dévorés. Quand il n'y aura plus assez de ces âmes saintes, et que le nombre des prédestinés sera complet devant Dieu, ce monde périra, nous dit Jésus-Christ. Prions donc, si nous avons perdu la foi, afin d'en rallumer en nous le flambeau ; prions si

nous avons des ennemis, des afflictions, des persécutions, afin d'être protégés par le Dieu de toute consolation ; prions pour bien vivre et bien mourir, et pour nous relever de nos fautes ; prions avant de recevoir les Sacrements, après les avoir reçus, afin d'en bien conserver les grâces et d'être fidèles à nos promesses. Que le jeune homme et la jeune fille élèvent vers Dieu leurs âmes suppliantes, afin de bien connaître leur vocation et d'en remplir chrétiennement les devoirs. Prions pour la conversion des pécheurs : fussent-ils dans la jeunesse, dans la santé, dans l'opulence, dans les plaisirs, ils sont toujours les plus malheureux parmi les créatures. *Que sert à l'homme de gagner le monde entier*, s'il vient non seulement à perdre, mais *à endommager* son âme ? Et puisque tous, en cette vie mourante, nous sommes infirmes, exposés à la douleur, à la tentation, à des misères innombrables, élevons nos yeux vers Celui qui habite dans les cieux : ne cessons nos cris et nos larmes que lorsqu'il aura eu pitié de nous : avec sa grâce toute-puissante nous parviendrons à cette heureuse félicité où il n'y aura plus ni tentation ni tentateur, où sa main paternelle essuiera pour jamais toute larme de nos yeux. Ainsi soit-il.

TROISIÈME INSTRUCTION.

Qualités de la Prière : elle doit être attentive, respectueuse, faite au nom de Jésus-Christ.

Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.

Vous demandez et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal.

(JACQUES, IV, 3.)

S'il est, M. F., un malheur propre à émouvoir la pitié, n'est-ce point celui d'un aveugle ne pouvant élever vers le ciel que des yeux éteints et desséchés? Plus grande cependant, infiniment plus déplorable est la misère d'un chrétien, qui n'élève jamais son âme vers Dieu, n'en fait point descendre la lumière par le cri de sa prière. Non seulement son âme ne voit plus, mais l'amour de son cœur est éteint. La prière rare, dissipée, défaillante, est elle-même comme le battement d'un cœur qui se glace, et qui bientôt ne battra plus parce qu'il sera mort. La prière est nécessaire au salut, mais aussi elle est toute-puissante pour obtenir la grâce de bien vivre et de bien mourir ; et les réprouvés, en se frappant

la poitrine, crient avec un désespoir inexprimable : C'est par ma faute, je pouvais par la prière puiser à la fontaine des grâces et me sauver, et je ne l'ai pas voulu ! Un homme fidèle à la prière ne périra pas : telle est la promesse de Jésus-Christ. Mais une vérité capitale et fondamentale à retenir, c'est que la *prière bien faite* seule sera exaucée, selon cette parole de l'apôtre saint Jacques : *Vous priez et vous n'obtenez pas, parce que vous priez mal.* La Prière doit donc avoir des qualités, se présenter à Dieu avec certaines conditions, sur lesquelles je vous prie de bien recueillir votre foi. Parlons des premières en disant que la Prière doit être 1° Attentive ; 2° Respectueuse ; 3° Faite au nom de Jésus-Christ.

I. — Attention. C'est la première qualité de la Prière. Cela veut dire, M. F., qu'il faut avoir l'esprit uniquement occupé de ce qu'on dit. C'est donc se recueillir en présence de Dieu, bien suivre, bien comprendre les hommages qu'on lui rend, les vœux qu'on lui expose. Prier sans attention c'est s'attirer le reproche qu'un prophète faisait au peuple juif, au nom du Seigneur : *Ce peuple m'honore des lèvres et son cœur est bien loin de moi.* C'est rendre la Prière plus qu'inutile, c'est la tourner en péché, en dérision de Dieu. Quoi donc ! s'écrie saint Cyprien, vous vous tenez en présence de votre Dieu comme le cheval qui n'a pas d'intelligence, et vous voulez qu'il vous entende, lorsque vous ne vous entendez pas vous-mêmes ? C'est pourquoi le Saint-Esprit

nous fait cette recommandation : *Avant de prier, recueillez votre âme pour ne pas être comme quelqu'un qui veut tenter Dieu*, se moque de lui. Nous prions, c'est-à-dire que nous paraissons en présence de Celui dont la vue fait trembler les Chérubins : n'aurons-nous point horreur, alors, de livrer notre esprit à des pensées vaines ou criminelles, de tourner le dos à Celui qui enivre ainsi de frayeur ceux qui portent l'univers, d'être tièdes, irrévérencieux pour une Majesté si auguste ? Ah ! puisqu'il est *maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence*, ne venons point à Lui sans laisser de côté le soin des enfants, de la maison, des champs, des animaux, des entreprises, toutes les pensées charnelles ou terrestres. Soyons tête à tête avec Lui comme Abraham, Moïse, David, saint Jean-Baptiste, le Publicain ; pleins de sollicitude et de zèle pour accomplir dignement une fonction si sublime. Si, après avoir renoncé aux distractions, après nous être sincèrement recueillis, notre imagination s'égare, soyons tranquilles, Dieu connaît notre fragilité, il est touché du sacrifice de la bonne volonté et en bénit les vœux.

II. — Humilité ou respect C'est la seconde qualité de la Prière : c'est-à-dire, M. F., que jusqu'à notre corps, tout en nous doit être suppliant, révérencieux, prosterné en adoration. Si vous obteniez audience d'un prince pour lui exposer des affaires graves et intéressantes, vous seriez plein de convenance et de dignité, évitant soigneusement de

l'aigrir ou de le blesser. Et le prince, quel qu'il soit, est un homme comme vous, une créature pétrie de chair et de sang, cendre et poussière ainsi que vous. Mais la Prière vous met en présence de la Majesté du Seigneur, de Celui qui vous a créés, qui vous conserve la vie, le mouvement, la respiration, qui peut vous bénir ou vous maudire, arrêter tout battement en votre cœur. Par l'acte de la Prière, vous si pauvres, si nus, si misérables, peut-être si souillés, vous êtes transportés devant son trône : les Anges et les saints vous entourent frémissants d'adoration. Et, néanmoins, vous osez vous présenter en cette auguste assemblée, en causant, en riant, en marchant, en vous occupant peut-être de vos animaux bien plus que de votre âme et de Dieu lui-même ; en vous tenant dans une posture que les plus grossiers n'oseraient se permettre dans une compagnie honnête. Y avez-vous jamais bien pensé ? Est-ce ainsi que le coupable doit plaider sa cause devant son juge, le mendiant devant son bienfaiteur ? Voyez Moïse : sur le point de s'entretenir avec le Seigneur, il reçoit l'ordre de déposer la chaussure de ses pieds. Vous aussi, faites de même, dépouillez-vous de vos actions souillées par la poussière ou les boues du monde ; gémissez d'avoir tant outragé votre Père céleste par vos révoltes ; car la louange ne sied point à la bouche d'un pécheur. *Mes regards*, nous dit-il, *s'abaisseront sur l'humble d'esprit, sur le cœur repentant; je*

ferai la volonté de ceux qui me craignent et j'exaucerai leur prière !

III. — La Prière doit être présentée au nom de Jésus-Christ. *En vérité, je vous l'assure, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* Demander au nom de Jésus-Christ, a plusieurs significations. C'est premièrement solliciter ce qui peut être nécessaire ou utile à notre salut, ce qui peut tourner à la gloire de Dieu, de son Église, à la conversion des pécheurs. Jésus-Christ est venu sur la terre, en effet, pour obtenir tous ces biens, pour nous délivrer de nos péchés, pour que ses brebis aient une vie divine plus abondante, pour multiplier ses élus. Prier au nom de Jésus-Christ c'est ainsi demander ce que lui-même désirait, demandait. Mais désirer, dans la prière, ce que l'Évangile condamne, que le mal triomphe, réussisse ou prospère, par exemple ; qu'une passion, une haine, une vengeance soit satisfaite, qu'une injustice soit impunie, que les méchants continuent leurs iniquités : demander cela au nom de Jésus-Christ serait un crime énorme, une affreuse et sacrilège profanation.

Mais pouvons-nous demander à Dieu les biens temporels, les biens de la vie présente ? Méditez, M. F., le *Memento* des vivants à l'office de la messe ; voici comment y prie le prêtre : « Souve-
« nez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos
« servantes pour qui nous vous offrons ce sacrifice
« de louanges ou qui vous l'offrent eux-mêmes en

« union avec nous, pour eux et pour tous leurs « biens, pour la rédemption de leurs âmes, pour « l'espérance de leur salut et la santé de leurs « corps. » Ainsi nous pouvons prier le Seigneur de nous accorder le succès d'une entreprise honnête, l'établissement heureux des enfants, la fin d'une maladie, l'abondance des fruits de la terre, l'éloignement des fléaux. Nous pouvons le faire au nom de Jésus-Christ qui passa sur la terre en faisant le bien, en s'apitoyant sur les misères des peuples ; mais à condition d'en faire un usage chrétien et de nous résigner au décret pieux de sa Providence. Rien ne nous assure en effet que ces biens si enviés de la vie, que Notre-Seigneur venant ici-bas ne voulut ni pour lui ni pour sa Mère divine, seront accordés à nos prières, parce que sa miséricorde y prévoit des dangers pour notre salut ; parce que presque toujours les hommes abusent de ces biens de la terre, en y cherchant pâture à leurs passions : il les refuse alors, exerçant en cela même l'office de Sauveur. Ainsi souvent les malades, dans les caprices de la fièvre, envient avec ardeur des objets nuisibles et mortels. Le médecin néanmoins résiste opiniâtrément et sauve par là les malades.

2° Prier au nom de Jésus-Christ signifie, en second lieu, adresser nos prières par les mérites de sa vie et de sa mort. Ses prières, ses larmes et ses douleurs ont mérité que nous obtenions tout de son Père. Les hommes seuls n'ont droit à rien

qu'au châtiment auprès de Dieu ; mais Jésus-Christ nous a réconciliés avec lui, en payant nos dettes à sa justice : il s'est constitué notre Victime, et en lui repose toute notre espérance. C'est pourquoi l'Église termine toujours ses oraisons en disant : Nous vous en conjurons par Jésus-Christ Notre-Seigneur, *Per Dominum nostrum Jesum Christum*. Ainsi, en nous prosternant pour prier, pénétrons-nous bien de ce sentiment : Je ne suis rien, Seigneur, pour que vous daigniez arrêter sur moi vos regards ; je n'ai en moi que souillures, trahisons, parjures ; mais je ne me présente point seul. Contemplez les plaies et les blessures de Celui qui a pris sur lui nos offenses ; c'est lui qui intercède pour nous : nous vous implorons en interposant ce nom qui vous est bien-aimé ! — Sans ce sentiment d'humilité, sans cette confession intérieure de notre indignité, hélas ! si réelle, nous ressemblons au Pharisien, content, satisfait de ses vertus prétendues, mais repoussé, condamné par Notre-Seigneur.

Ainsi, M. F., traitons la prière comme l'affaire la plus importante et la plus digne de notre sollicitude respectueuse. Nous qui ne sommes qu'un peu de cendre et de poussière impure, ne paraissons pas devant la majesté du Seigneur, comme s'il était notre égal ou même notre inférieur. Offrons nos adorations et nos vœux, non pas en notre nom, car de quoi sommes-nous dignes, à quelle bénédiction avons-nous droit par nous-mêmes ? présentons-les au nom de notre puissant Avocat et Sau-

veur, toujours exaucé en considération de son auguste dignité. Avec lui nous pouvons tout : il ne permetra point que nous soyons tentés au delà de nos forces ; mais, nous protégeant à l'ombre de sa Croix, si terrible à l'enfer, il nous donnera la victoire sur tous nos ennemis, selon cette promesse : *En vérité, ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* ; puis il placera sur nos fronts la couronne des vainqueurs ! Ainsi soit-il.

QUATRIÈME INSTRUCTION.

Qualités de la Prière *(suite)* : elle doit être fervente, confiante, persévérante.

Petitis et non accipitis, eo quod male petatis.

Vous demandez et vous n'obtenez pas, parce que vous demandez mal.

(JAC., IV, 3.)

Le plus grand bonheur des Anges est d'adorer et de révérer, avec un profond respect, le Père, le Fils et le Saint-Esprit notre Dieu, dont ils contemplent la gloire ; et l'Écriture nous dit qu'ils ne cessent de chanter l'hymne sans fin : *Saint, Saint, Saint le Dieu des armées.* Mais l'adoration est un devoir encore plus pour nous que pour les saints ; elle nous est une nécessité rigoureuse puisque notre vie s'écoule sur des abîmes, vers des abîmes. Ah ! tous ici-bas nous faisons comme une pénible et périlleuse traversée : la navigation de notre salut s'accomplit sur une mer orageuse remplie d'écueils, où les naufrages ne peuvent se compter. Combien est petit, disait notre Sauveur en gémissant, combien est petit le nombre de ceux

qui trouvent le chemin du port ! Nous-mêmes n'y entrerons jamais sans le secours de la prière, de la prière bien faite, selon cette parole : *Vous priez et n'obtenez rien, parce que vous priez mal.* J'ai dit que notre prière doit être *attentive, respectueuse, faite au nom de Jésus-Christ :* j'ajoute qu'elle doit être faite avec *ferveur*, *confiance* et *persévérance.*

IV. — La *Ferveur* est une quatrième condition de la prière, c'est-à-dire qu'elle doit s'élever d'une âme embrasée de la flamme du saint amour, pénétrée de sa misère, pleine du désir de plaire à Dieu et d'en être exaucée. L'Écriture nous rappelle cette qualité de la prière, en la nommant un cri, une clameur, un gémissement. *Seigneur*, dit le Psalmiste, *que mes clameurs montent jusqu'à vos oreilles : vous savez que durant tout le jour je vous envoie mes cris, que je tends les bras vers vous. Je soupire vers vous du plus intime de mon cœur*, *et mes gémissements ne vous sont point cachés.* Nous avons reçu, dit saint Paul, l'esprit des enfants d'adoption par lequel nous *crions vers Dieu* : *Père, Père !* Nous crions, nous gémissons, c'est le mot du Saint-Esprit, pour exprimer la vivacité du désir et de l'amour, avec lequel nous devons présenter notre prière. Ah ! l'encens ne monte pas devant l'autel, n'exhale point son parfum, si le feu ne le brûle : l'encens de nos prières ne montera non plus jamais vers le trône de la grâce, si la flamme de la dévotion ne l'allume. Les Apôtres renièrent et délaissèrent leur divin Maître dans sa Passion,

parce que leur prière avait été lâche, indifférente, au point qu'ils s'y étaient endormis. Et comment Dieu attacherait-il de l'importance à des demandes auxquelles nous n'en attachons pas nous-mêmes ? *Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent en vérité* ; mais, l'invoquer en vérité, c'est l'importuner par des instances pieuses comme le mendiant affamé, nu, grelottant de froid, devant la porte du riche ; c'est imiter le saint Psalmiste en redisant avec lui : *J'ai élevé mon âme vers vous, ô mon Dieu, parce que de vous me viendra le secours. Comme les yeux des esclaves se fixent sur les mains de leurs maîtres, comme les regards de la servante s'attachent avec avidité aux mains de sa maîtresse, ainsi nos yeux soupirent vers Dieu Notre-Seigneur jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous !*

V. — Une cinquième condition de la prière, c'est la *Foi*, c'est-à-dire la confiance inébranlable qu'elle sera exaucée si ses demandes sont justes et saintes. *Quelqu'un d'entre vous est-il dans l'indigence, qu'il gémisse vers Dieu, mais qu'il demande avec une foi vive : la défiance blesse le Seigneur et nous rend incapables de rien obtenir*. Tel est l'enseignement de l'Apôtre. Souvenons-nous donc dans notre prière qu'il est plein de bonté, de clémence, ce Père céleste qui nous presse tant de demander. Sa parole est engagée à nous exaucer : il ne peut, il ne veut point y manquer. *Tout ce que vous aurez demandé avec foi, croyez que vous l'obtiendrez.* Cette confiance est comme un trait vainqueur qui

triomphe de sa miséricorde. Un jour, une femme, accablée de douleur et ruinée de santé, depuis douze ans, s'approche de lui dans la foule, se disant en elle-même : Si je puis seulement toucher sa robe, je serai guérie. *Ma fille*, reprend aussitôt Jésus-Christ, *votre foi vous a sauvée*, et elle fut guérie au même instant. Un autre jour, deux aveugles le suivent, criant avec force : *Jésus, fils de David, ayez pitié de nous*, faites que nos yeux s'ouvrent à la lumière. *Avez-vous la confiance que je puis le faire*? réplique Jésus-Christ. *Nous le croyons*, Seigneur. Et Jésus touchant leurs yeux les guérit en ajoutant : *Qu'il vous soit fait selon votre confiance.* Ailleurs s'approche de lui un père attristé, lui présentant son fils possédé, torturé du démon, et criant : Ayez pitié de nous, secourez-nous ! *Si vous pouvez croire*, lui dit notre Sauveur, *tout est possible à celui qui croit. Je crois, Seigneur, mais augmentez ma foi*, ajouta ce père infortuné, et son fils fut aussitôt délivré. Toujours c'est à la confiance en lui, à la foi, qu'il attribue le salut, la guérison, les miracles de sa bonté : si elle manque, notre prière est sans vertu. Comment pouvait-il mieux nous inspirer une confiance filiale et pieuse que par ces paroles : *Les hommes, quoique méchants, ne donnent pas à leurs enfants une pierre pour du pain, ni un serpent pour un poisson;* à *combien plus forte raison votre Père céleste vous accordera son Esprit avec tous ses dons !* Et ce n'est point notre Maître, notre Juge, mais notre Père qu'il

veut être appelé, lorsque nos adorations, nos gémissements et nos vœux vont s'élever jusqu'à lui.

VI. — Une dernière qualité de la prière est la *Persévérance*. Dieu prévient quelquefois nos désirs, nos prières. Souvent, au contraire, il diffère et paraît ne pas en être touché. Il a promis de nous exaucer, non point à la première fois, à la seconde fois : il exauce nos vœux au temps marqué dans les décrets de sa sagesse et de sa miséricorde. Ainsi il faut l'implorer en toute persévérance, *toujours prier et ne jamais cesser de le faire* : c'est sa recommandation pressante, et il l'appuie d'une parabole saisissante. Une veuve demande en vain justice depuis longtemps à un juge corrompu : elle ne cesse point ses plaintes, et le mauvais juge, pour s'en délivrer, finit par accéder à ses vœux. Il ajoutait l'exemple d'un homme frappant, pendant la nuit, à la porte de son voisin, lui demandant du pain pour un étranger qui lui arrivait. Le voisin alité, résistait, résistait toujours : pour avoir enfin la paix il finit par accorder : et c'est ainsi, ajoutait Jésus-Christ, qu'il faut toujours persévérer dans la prière. Il nous diffère parfois ses dons ou parce que nous ne sommes pas encore préparés à les recevoir, ou parce qu'ils nous seraient nuisibles pour le moment, ou feraient moins bien éclater sa gloire et sa miséricorde. Il diffère enfin quelquefois, afin de nous faire comprendre qu'il est le Maître de la vie et de la mort, de la santé et de la maladie, de la bénédiction et de la malédiction. *S'il tarde, atten-*

dez-le, car il viendra certainement et ne tardera pas toujours, nous dit l'Écriture. Mais la moindre de nos prières n'est jamais perdue, jamais sans effet, lors même que le Seigneur paraît sourd et bien loin de nous. Lorsqu'il paraît nous délaisser, nous oublier, il est plus près de nous, voulant éprouver notre foi et notre amour. C'est ainsi qu'il fait l'éloge de Job dans l'Écriture, et déclare qu'il n'a pas son semblable sur la terre : cependant il paraissait l'abandonner à tous ses ennemis, et l'éprouvait par les afflictions les plus déchirantes. Job persévéra humble et soumis à la volonté du Seigneur, et fut rétabli dans ses richesses, dans sa gloire et dans ses joies. — Pendant dix-sept années, sainte Monique gémit sur Augustin son fils, encore païen, cherchant sa conversion par ses prières et ses larmes, faisant offrir pour lui le saint Sacrifice, allant se prosterner pour lui aux tombeaux des martyrs, le poursuivant au delà des mers, afin de l'arracher au libertinage de la chair et de l'esprit, et de le gagner à Jésus-Christ. Si elle se fût découragée et n'eût point persévéré, que serait devenu son fils Augustin? Et par ses prières de mère pieuse, elle mérita de l'amener au baptême ; elle gagna à l'Église le plus illustre des pénitents et le plus grand de ses Docteurs.

Ah ! M. F., nous sommes tous sans exception les pauvres, les mendiants de Dieu ; sans la richesse de ses miséricordes nos corps et nos âmes tombent de défaillance et d'inanition dans le chemin.

A combien de périls, de douleurs et d'angoisses ne sommes-nous pas exposés dans le cours de cette vie passagère, avant d'arriver au terme, à Dieu notre bien souverain, la récompense et la couronne des Saints ? Mais Notre-Seigneur aime à se voir entouré de la foule, à la voir crier vers lui, et son cœur compatissant lui ouvre tous les trésors de sa tendresse. La prière du malade, de la veuve, de l'orphelin, de l'indigent, de l'enfant, du vieillard, du juste, du pécheur, de tous ces enfants d'Ève qui traversent la vie pleurant et souffrant, apitoye son cœur jusqu'aux larmes. Mais notre prière, telle que nous la présentons, est-elle digne de monter, comme un encens odorant, jusqu'au cœur de Dieu ? Quand nous prions, est-ce d'esprit et de cœur, prosternés respectueusement en présence de la majesté divine, nous unissant aux mérites de Jésus-Christ notre seul Avocat, et pleins de confiance en son infinie miséricorde? Notre prière est-elle fidèle, persévérante jusqu'à l'importunité? S'il en est ainsi, nous obtiendrons infailliblement la grâce, la victoire, le salut ; l'Ange de la prière nous conduira, à travers tous les dangers, aux joies de l'immortalité bienheureuse. Ainsi soit-il.

CINQUIÈME INSTRUCTION.

Oraison Dominicale.

Pater noster qui es in cœlis.
(MATTH., VI.)

L'homme, sur la terre, a besoin d'aliments et de lumière. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous a laissé sa chair comme nourriture de nos âmes, et son Évangile comme leur lumière. Le Saint-Sacrement est le pain de notre cœur, l'Évangile est son flambeau. C'est dans l'Évangile que Jésus-Christ nous enseigne ce que nous devons aimer, faire, croire, espérer. Et comme la prière est la fontaine de toutes les grâces, comme personne ne peut être sauvé sans la prière, il a daigné lui-même nous apprendre à prier. Par Jésus-Christ nous savons quelles demandes, toutes les demandes que nous devons adresser au Seigneur ; il les a toutes comprises et renfermées dans le *Notre Père*. Quelle prière sainte et auguste que celle dont les paroles ont été sanctifiées par sa bouche divine ! Oui, ce Dieu puissant qui a formé le cœur de l'homme, qui

est venu le racheter en sa miséricorde, qui en connaît les faiblesses, les besoins et les douleurs, a composé la prière sublime qui doit être toujours sur nos lèvres. De là vient que l'Église recommande aux mères chrétiennes de l'apprendre à leurs enfants, dès qu'ils peuvent bégayer, avant même qu'ils puissent la comprendre. Elle-même, quels que soient ses besoins, fait toujours appel à la miséricorde divine par l'*Oraison Dominicale;* elle la redit en tous ses Offices et pendant les saints Mystères de l'autel. Et comment Dieu le Père n'exaucerait-il pas avec amour le langage de son Fils bien-aimé devenu notre langage? Prions donc comme notre Maître et Sauveur nous l'a enseigné : invoquons notre Dieu avec les paroles sorties de ses lèvres, mais surtout comprenons-en le sens et les sentiments. Arrêtons-nous aujourd'hui aux premières paroles qui composent cette prière auguste.

Notre Père qui êtes aux cieux : tel est le premier cri que Jésus-Christ demande à voir jaillir de notre cœur. Il faut le remarquer, en commençant, il ne veut pas que notre prière soit personnelle, bornée à nos propres besoins ; il ne veut pas que nous disions : Mon Père, donnez-moi mon pain quotidien, pardonnez-moi mes offenses, ne me laissez pas succomber à la tentation, délivrez-moi du mal. Non, il demande de nous tous une prière générale, faite au nom de la grande famille chrétienne, au nom de tout le peuple fidèle. C'est ainsi, M. F., qu'il instruit notre orgueil et nous fait souvenir

que, malgré nos prétentions, nous ne sommes pas plus les enfants de Dieu les uns que les autres, qu'il est sans distinction le Père commun de tous ; nous lui demandons, par conséquent, pour tous les hommes les mêmes grâces que pour nous-mêmes. Ainsi priaient les premiers chrétiens, comme n'ayant tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme. Et, en effet, n'avons-nous pas tous reçu de Dieu le même corps, la même âme, les mêmes facultés ? Tous nous foulons et cultivons la même terre, au même soleil ; tous nous avons reçu le même baptême dans le sein de l'Église catholique : nous recevons le même esprit, les mêmes sacrements, nous sommes tous appelés au même royaume des cieux, si nous savons le mériter. *Notre Père*, disons-nous. N'y a-t-il pas en ces paroles une étrange audace ? Que dirait-on d'un mendiant dégradé et couvert de souillures, s'avançant au milieu des gardes qui forment la cour à un grand roi, et venant lui dire : Vous êtes mon père, et je suis votre enfant ? Bientôt l'indignation générale aurait fait justice de cette insolence. Et l'homme si nu, si misérable, quelquefois si abominable par ses souillures, peut se présenter devant l'ardente armée des séraphins, qui entourent le trône de la Trinité sublime ; il peut dire au Roi des rois : *Vous êtes mon Père, Notre Père qui êtes dans les cieux.* Comment Notre-Seigneur pouvait-il mieux nous rappeler la grandeur de sa miséricorde et nous inspirer la confiance la plus intime ? Il nous ordonne de le nommer

Notre Père : et qui jamais mérita comme lui ce nom si doux et si vénérable ? De qui d'entre nous ne peut-il pas dire comme du prophète Jérémie : *Avant ta sortie du sein de ta mère, je te connaissais ?* Qui a formé, développé, arrangé les membres de notre corps, a dit à notre cœur de palpiter, à notre âme de nous donner la vie, le mouvement, le sentiment ? Et même pour notre corps misérable et mortel, voyez combien Dieu est un Père admirable en bonté ! L'enfant vient au monde dans la nudité, dans le dernier dénûment : sa Providence lui a donné alors et le cœur et le lait de sa mère. Il grandit : il trouve, travaillant à son service, à ses besoins comme à ses plaisirs, la terre, l'air, la mer, le soleil, les ténèbres, la pluie, les animaux, les vents, les arbres, les plantes, les métaux : quelle parole pourrait bien dire les beautés et les biens que la miséricorde divine a prodigués à l'homme ici-bas pour soulager ses besoins et ses ennuis ? Aussi les Saints bénissaient-ils le Seigneur pour une fleur, pour un fruit, pour toutes les œuvres de ses mains. Les ronces et les épines, les animaux sauvages, les insectes nuisibles, les maux de la vie nous prouvent eux-mêmes l'amour de notre Père céleste. C'est à cause du péché qu'ils couvrent la terre devenue une terre d'exil et de larmes. Dieu nous montre ainsi par des témoignages que nos yeux peuvent voir, que nos mains peuvent palper, que le péché est le mal souverain, la source de tous les maux. Ainsi nous apprend-il que si la vie est

semée de tant de misères et d'afflictions que Job, accablé de leur poids, maudissait le jour de sa naissance, et cela pour le péché d'Adam, commis une seule fois, quelle vengeance effroyable doit être réservée à tous nos crimes, à tous nos abus de grâces, si nous n'en avons fait pénitence? Cependant, c'est surtout à l'égard de nos âmes que Dieu se montre notre Père, et nous donne le droit de redire avec les Psaumes : *Les Anges seuls sont placés au-dessus de nous, encore n'est-ce que d'un degré.* D'abord nos âmes ont été créées par pure bonté de Dieu, *inspiravit spiraculum vitæ.* (Genèse, xi, 17.) Puis, comme elles étaient couvertes de souillures et d'impuretés, il est descendu du ciel, il s'est fait homme afin de mourir pour nous en notre chair, et de nous faire un bain de son sang. Il nous a donné une nouvelle naissance dans le Baptême, nous y a fait ses temples, ses frères, ses enfants, nous a promis l'héritage de son royaume. Afin de nous y diriger, il a laissé parmi nous son Église qui nous instruit, nous sanctifie par son Sacrifice et ses Sacrements : il a recommandé à ses Anges et à ses Saints de veiller sur nous, tandis que lui-même, constamment au milieu de nous par la divine Eucharistie, ne cesse, dans les cieux, d'intercéder pour nous et de nous tendre les bras. Ainsi toutes les énergies de nos âmes, toutes les facultés de notre être doivent crier, dit saint Augustin : *Béni soit Dieu notre Père, qui nous a béni de toutes sortes de bénédictions pour le*

ciel, et nous a prédestinés par Jésus-Christ pour être ses enfants. (Ephés., I.)

A ces mots Notre Père, Jésus-Christ nous fait ajouter : *qui êtes aux cieux.* Dieu est partout, M. F., il est plus haut que les cieux, plus profond que les abîmes ; l'immensité est son temple : l'univers est rempli de la majesté de sa gloire. Cependant nous disons : *Qui êtes dans les cieux*, parce que c'est là qu'il se révèle à ses élus et les enivre du torrent de ses joies. Nous sommes tous jetés sur la terre comme dans un exil ; mais Dieu est notre Père et le ciel est son royaume : il sera donc un jour notre héritage, si nous arrachons notre cœur à la corruption qui déborde en ce monde impie et impur. N'est-ce point lui qui nous a laissé cette promesse : *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !* Ces paroles : *Qui êtes aux cieux*, sont donc mises par notre Sauveur comme une exhortation à la vertu, au détachement de ce monde où nous sommes loin de notre Père et de notre patrie : c'est un souvenir continuel de nos glorieuses destinées qu'il veut graver en nos cœurs, afin de nous faire soupirer de cette vallée de pleurs vers les saintes montagnes, avec un désir plus brûlant encore que celui des Juifs exilés et captifs, pour leur ville de Jérusalem ! Votre Père est aux cieux, disait un génie célèbre : faites donc attention, puisqu'il est aux cieux, que votre héritage n'est point ici-bas : vous êtes dans un exil, vous voyagez vers la

patrie. De même que la pensée des exilés est toujours dirigée vers la patrie, qu'il en soit ainsi de vous ; que votre esprit et votre cœur soient élevés vers Celui dont nous devons chercher continuellement à voir le divin visage. (Savonarole.)

Combien ces premières paroles de la prière de notre Sauveur sont belles et grandes à méditer, M. F. ! Dieu est notre Père, le Père de tous les hommes et surtout des élus. Nous sommes donc tous frères. Ainsi chacun de nous doit aimer son prochain d'un amour vrai, et désirer pour lui le salut éternel, l'héritage de son Père qui est dans les cieux. Dieu est notre Père ; nous devons donc lui obéir, accomplir en toute piété ses commandements. Est-ce ainsi, M. F., que nous le traitons, que nous l'honorons ? Cherchons-nous à lui plaire par l'accomplissement de ses volontés ? Lui témoignons-nous notre reconnaissance pour tous ces biens que sa main prodigue à notre vie ? Sommes-nous peinés de le voir outragé ? Soutenons-nous ses droits, sa cause, son honneur, la cause et l'honneur de l'Église dont il a dit : *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église, il sera comme un païen, comme un publicain*, retranché du royaume des cieux ? Vivons-nous enfin comme des enfants de Dieu ? Hélas ! n'aura-t-il pas le droit de dire contre un grand nombre d'entre nous : Serviteurs infidèles vous viviez de mes dons, vous vous engraissiez de mes bienfaits, et loin de me rendre grâces, vous abusiez de toutes les créatures pour me

déshonorer ? Vous me nommiez votre Père, et vous faisiez les œuvres du démon ! Ah ! aimons à répéter le matin, le soir, pendant le jour, au milieu de nos travaux, cette prière incomparable et puissante que nous a enseignée Celui qui voulut mourir afin de nous sauver tous. Et si nous sommes des enfants prodigues, des enfants dégradés, dégénérés par nos impiétés et nos impuretés, revenons à lui en toute humilité, mais en toute confiance ; sa miséricorde infinie nous recueillera, et quand la mort sera venue, ce ne sera plus la prière des exilés qui passera sur nos lèvres : ce sera dans le ravissement de la claire vue, le chant de la reconnaissance et de la louange éternelle des enfants de sa maison. Ainsi soit-il.

SIXIÈME INSTRUCTION.

Sur le blasphème. — Son impiété.

Sanctificetur nomen tuum.
Que votre nom soit sanctifié.
(MATTH., VI.)

Dieu étant notre Père, qu'avons-nous à désirer avant tout pour lui, sinon qu'il soit honoré, loué par ses créatures ? C'est ce devoir que Notre-Seigneur nous rappelle en mettant tout d'abord cette demande sur nos lèvres, dans la prière : *Que votre nom soit sanctifié,* c'est-à-dire révéré, glorifié. Notre désir, alors porté sur les ailes de la prière, est que le nom de Dieu, éternellement saint, soit sanctifié en nous-mêmes ; que ce nom sacré, gravé en nous au baptême, soit porté par nous dans le monde avec honneur et religion, comme on dit des enfants des Princes qu'ils respectent l'honneur de leur race, quand leur conduite est noble. Notre désir est de voir accomplir par tous les fidèles cette recommandation de l'Évangile : *Que votre lumière brille devant*

les hommes, de manière que, voyant vos bonnes œuvres, ils rendent gloire à votre Père qui est dans les cieux. En d'autres termes, *Que votre nom soit sanctifié*, signifie : qu'il soit connu, honoré, révéré, béni par tous les hommes et surtout par nous-mêmes, en vivant dans le siècle selon les promesses de notre baptême, où le Seigneur nous a choisis pour ses enfants. Mais combien en est-il pour prononcer ces paroles avec une filiale et pieuse affection? Combien n'en est-il pas au contraire qui, loin de bénir, de sanctifier le nom du Seigneur, l'outragent par d'abominables blasphèmes? Crime *impie* des plus révoltants de la créature contre son Créateur, comme je me propose de vous le montrer aujourd'hui.

Dieu est la sainteté par excellence ; si saint, dit l'Écriture, que nul homme ne pourrait voir son éclat et sa gloire sans mourir à l'instant. C'est Dieu qui a donné aux brillantes et nombreuses légions des Anges, leur splendeur et leur gloire : c'est de son sein que se sont épanchées et la pureté et les grâces dans les âmes des fidèles, et la gloire des élus. A la vue de la sainteté terrible de Dieu, les légions du ciel ne peuvent se lasser de répéter l'hymne sans fin : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées.* « C'est donc en entendant ce nom, dit saint Chrysostome, que « l'homme si petit, si faible qu'une goutte de « sang l'anéantit, devrait frémir de frayeur et se « prosterner dans une adoration profonde. »

Avec combien plus de raison encore devrions-nous tressaillir d'horreur en entendant une bouche humaine le blasphémer et le maudire comme les démons dans les enfers ?

Aux jours heureux de Job, avant que l'affliction vînt le briser, ses enfants, frères et sœurs, se donnaient tour à tour un repas, en témoignage de bonne intelligence et d'affection. Mais parce que ces festins sont souvent occasion de péchés, le saint Patriarche offrait pour eux des sacrifices au Seigneur. Peut-être, disait-il, la joie de la réunion les aura portés à *bénir* le Seigneur. Quelle étrange manière de parler, M. F. ! ils auront peut-être *béni* le Seigneur ! Est-ce là un crime, envoyer la bénédiction à Celui de qui nous vient tout don parfait ? Non sans doute : mais ce mot *bénir* signifie ici *blasphémer*. Et Job, n'osant même citer ce terme abominable, exprime sa pensée par un autre terme en honneur. Est-ce dans ce respect religieux envers Dieu, que les pères et mères élèvent leurs enfants ? Les Juifs avaient tant de frayeur de ce nom de Dieu, qu'ils évitaient de le prononcer. Ils disaient communément : *Jéhovah* (Dom Calmet, Lejeune) : ils le gravaient sur des lames d'or que le Grand Prêtre seul avait le droit de porter dans les solennités. Si, par malheur, ils l'entendaient profaner, ils se déchiraient les vêtements comme au milieu des plus grands deuils. Après le passage de la mer Rouge, ils campaient dans le désert : un malheureux, dans l'emporte-

ment d'une querelle, s'échappa jusqu'au blasphème. Moïse, triste et consterné, consulta le Seigneur, et la voix divine répondit : *Qu'il soit lapidé ;* mais auparavant qu'il soit traîné hors du camp comme un excommunié, l'objet de l'horreur universelle. Alors, que ses frères l'écrasent à coups de pierres en punition de cet attentat sacrilège !

Dans l'Église catholique, c'est le saint nom de Dieu qui est la source de toutes les bénédictions : tous les objets pieux, tous les objets du culte divin, les croix, les autels, les Calices, les ornements sacerdotaux, les cloches, l'huile sainte qui consacre les prêtres et les hommes, soit venant en ce monde, soit le quittant, tout est béni par le *nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre. Adjutorium nostrum in nomine Domini.* Or, il est grand le sacrilège de ceux qui profanent ces objets sacrés. On a remarqué partout, dans les hameaux comme dans les villes, que tous ceux qui, aux jours lamentables de la Révolution, ont brisé les statues des Saints, fait servir les calices, les saintes huiles, les Tabernacles, à des usages abominables, ont été frappés de la main de Dieu, dès cette vie, d'une manière effrayante. Eh bien ! Chrétiens, ne l'oubliez pas, votre crime est aussi grand, votre sacrilège n'est pas moins affreux dans le blasphème : vous souillez et flétrissez le nom auguste par qui toutes ces choses ont été sanctifiées, sans l'invocation duquel elles n'auraient aucune consécra-

tion religieuse : et Jésus-Christ nous dit lui-même : *Celui qui sanctifie le temple est plus saint que le temple.*

Le premier des Commandements, celui que l'on apprend à l'enfant, celui que doit pratiquer l'homme dans sa jeunesse, dans sa vieillesse, tous les jours de sa vie c'est celui-ci : *Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute la puissance de tes facultés.* Et ce Dieu pour l'honneur de qui tout homme devrait au besoin répandre son sang, vous le repoussez, vous le maudissez dans son nom, comme on maudit un criminel, un scélérat! Si celui qui s'exhale avec amertume en termes injurieux contre son frère est digne de l'enfer, ainsi que le dit Notre-Seigneur, *reus erit gehennæ ignis;* quels supplices doivent être réservés à la créature misérable qui ne peut vivre sans l'assistance de Dieu, et qui vomit contre sa face adorable l'outrage et le blasphème!

On achète un manteau, dit un Père de l'Église, on veille à ce que la boue, la pluie n'en ternisse la fraîcheur et l'éclat; on le range avec soin pour en conserver la couleur et les tissus : on ne l'avilit point par un usage de tous les jours. Horrible impiété ! le nom mille fois adorable du Seigneur est moins respecté qu'un manteau ! On en use, on en abuse avec une frénésie sacrilège, non seulement tous les jours, mais à chaque heure, à chaque occasion. On le profère contre les animaux, sur les routes publiques, dans les joies, dans les que-

relles, dans les marchés ; on le porte avec un mépris qui fait horreur, dans les lieux de débauche, dans les tavernes et dans les cabarets : on le mêle à toutes les passions, aux joies insensées comme aux inévitables revers de la vie. Triste spectacle de nos sociétés dégradées, qui rappelle douloureusement cette parole de saint Paul : *Le démon est le prince de ce monde, il y règne comme en son royaume*. Les enfants apprennent à blasphémer en apprenant à parler : ce crime infernal déborde partout ; il souille en tous lieux ce monde admirable, et personne pour s'en offenser, pour en tressaillir d'horreur : presque pas un père de famille qui reprenne en ses enfants un crime qu'il a l'audace de multiplier avec la fureur de Satan révolté, écrasé sous les coups de l'indignation de son Créateur !

David commet un adultère : de plus il fait assassiner l'époux qu'il a déshonoré dans son épouse : mais il reconnaît son péché, son cœur est brisé d'un repentir amer pour le reste de ses jours, et le prophète lui annonce son pardon au nom du Seigneur. Cependant, ajoute ce prophète, parce que vous avez fait blasphémer le nom du Seigneur par votre scandale, vous serez flagellé de ses vengeances. Et David, le reste de ses jours, est abreuvé d'amertumes de la part de sa famille et de son peuple ! — Sennachérib, roi des Assyriens, adore de faux dieux : il envahit injustement, en pleine paix, le royaume de Juda, et force Ezéchias à enle-

ver les objets précieux du temple, pour en acheter la paix. Dieu paraît insensible et laisse faire. Mais bientôt Sennachérib, dans son orgueil insensé, tourne ses regards vers le ciel et vomit le blasphème contre le Dieu d'Israël ; alors la colère divine s'allume. L'Ange exterminateur frappe de son glaive cent quatre-vingt-cinq mille hommes, son armée entière. Sennachérib, honteux et fugitif, se réfugie à Ninive dans le temple de ses idoles : et c'est au pied de leurs autels que ses propres enfants viennent l'assassiner ; terribles exemples que les blasphémateurs ne devraient jamais oublier ! Sans doute, Dieu ne punit pas sur-le-champ tous les coupables : sa miséricorde les attend au repentir, et, du reste, il a l'éternité pour se venger. Mais puisque nous rendrons compte d'une parole inutile, quel jugement n'est pas réservé à ces malheureux, qui ont l'habitude et la fureur du blasphème contre leur Père qui est aux cieux ?

De même, dit saint Chrysostome, qu'un chien demeure assidûment près de son maître qui lui jette quelques restes des mets de sa table, et se retire au contraire quand on le chasse une ou deux fois, comme n'espérant plus rien ; de même le démon veille autour de l'homme comme un chien affamé, attendant, dans sa haine de Dieu et de nos âmes, que nous lui jetions un blasphème. S'il l'obtient, il presse, il sollicite de nouveau : si au contraire on le repousse avec horreur, en lui

montrant un cœur disposé à rendre grâce à Dieu en toute occasion, alors on le tue comme de faim, il se retire et s'enfuit. Ah! Chrétiens, honorons et sanctifions le nom de notre Père et Sauveur. *Louez le Seigneur, vous qui êtes ses enfants*, dit le Psalmiste; *célébrez son nom, car à lui appartient la louange, du lever du soleil à son coucher*. Bénir Dieu sur la terre est le premier devoir de l'homme, pour que dans le ciel s'accomplisse en lui cette parole : *Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison sainte : ils vous loueront aux siècles des siècles !* Ainsi soit-il.

SEPTIÈME INSTRUCTION.

Ingratitude et aveuglement du blasphème.

Sanctificetur nomen tuum.
Que votre nom soit sanctifié.
(MATTH., VI.)

Qui est grand et saint comme le Seigneur qui habite dans les cieux, et sans qui rien de ce qui est n'a été fait, sans qui rien de beau, de noble, de grand et d'imposant ne peut être? Il est trois fois saint, il est mille fois saint : la sainteté de Dieu est une mer sans rivage dont nulle créature ne peut mesurer ni l'étendue ni la profondeur. Si donc nous disons : *Que votre nom soit sanctifié!* c'est pour nous rappeler à tous l'obligation où nous sommes de le sanctifier en nous, de le révérer, de le bénir ainsi que le font les Anges du ciel. Le premier devoir de tout homme ici-bas est de chanter après le saint Prophète : *Que le nom du Seigneur soit béni maintenant et dans tous les siècles. Non, Seigneur, ce n'est point à nous que la gloire appartient, mais à votre nom seul, à cause de*

votre miséricorde et de votre vérité. Mais, hélas! quelle multitude immense, loin de le révérer, de le prononcer avec amour et bénédiction, le profanent par le blasphème! Crime d'infâme impiété, comme je l'ai rappelé dans une instruction précédente; crime de noire ingratitude et d'aveuglement insensé, comme je viens vous le rappeler aujourd'hui.

I. — Notre Père... *que votre nom soit sanctifié:* tel est le cri que la très grande partie des hommes fait encore monter vers le Seigneur. Mais le Seigneur à son tour nous répond : *Si je suis votre Père, où sont les témoignages de votre amour? Si je suis votre Dieu, où est l'encens de vos adorations?* A qui donc peut-il faire ce reproche comme au blasphémateur? Car enfin, vous qui avez l'habitude abominable du blasphème, considérez la bonté sans bornes de Dieu à votre égard. Il fut un temps où vous n'étiez rien : Dieu seul vous a fait ce que vous êtes, une créature vivante, raisonnable, immortelle, le roi de l'univers; son amour a multiplié pour vos besoins, et pour vos plaisirs, les animaux de la terre, de la mer et des airs, et les Anges ne sont que d'un degré au-dessus de vous. Pouvez-vous vivre, respirer, parler, boire, manger, travailler, dormir, sans l'assistance de Dieu? Vous étiez assis dans les ténèbres, comme tant de peuples encore, comme les Juifs, les infidèles, les sauvages : Jésus-Christ vous a appelés à l'admirable lumière de son Évangile; il vous a

faits les enfants de son Église. Lui qui a son trône dans les cieux, habite aussi en nos tristes tabernacles, par amour de nos âmes ; il nous laisse son sacrifice qui désarme le ciel irrité contre nous : il nous a laissé dans les Sacrements les mérites, les trésors inépuisables de sa Passion, afin de nous en couvrir, et d'effacer nos péchés du berceau à la tombe ; il nous conserve la vie et ses facultés et toutes ses grâces, pendant de longs jours peut-être, malgré l'abus que nous en faisons. Et c'est vous qui le blasphémez ! vous l'outragez et le déshonorez comme vous ne supporteriez pas de l'être par un valet, par le dernier des hommes ! N'est-ce point mériter dans une effrayante réalité, ce reproche de l'Évangile : *Vous êtes les enfants du diable, vous accomplissez les œuvres de votre père ?* C'est du démon en effet que saint Jean a écrit ces paroles : *J'ai vu une bête monstrueuse à qui il fut donné une bouche, pour proférer des choses horribles et des blasphèmes : elle ouvrit cette bouche, et la parole blasphématoire en jaillit contre Dieu, contre ses tabernacles et contre ses élus.* (Apoc., XIII.) Que le démon maudisse Dieu, on le conçoit encore : l'abîme éternel a été creusé instantanément pour engloutir son orgueil : le temps du repentir ne lui a pas été accordé ; il n'a pas été racheté par un Sauveur ; il souffre sans relâche et sans espoir d'inépuisables tourments ; il contemple de loin ce beau ciel où sa place était marquée pour les siècles des siècles et qu'il a perdu pour

jamais ; quelle ne doit point être sa rage ! Mais Dieu vous a-t-il traités de la sorte, M. F. ? Et si vous perdez le ciel, si vous perdez votre âme, à qui la faute, que pouvait-il pour vous qu'il n'ait pas fait ? Et néanmoins, vous ouvrez votre cœur au démon, vous lui prêtez votre langue, votre voix, votre bouche, pour vomir contre Dieu sa haine et sa rage par le blasphème !

L'Histoire ancienne rapporte qu'un philosophe païen, entrant chez un de ses voisins, homme impur et dévoré de vices, voulut lui donner une remontrance : il le trouva dans une chambre élégante et bien parée, et lui cracha sur le visage. Il me fallait cracher, lui dit-il, et nulle part, chez toi, je n'ai trouvé de lieu plus sale où décharger ma bouche, que toi-même. C'était le mépris à son comble, mépris bien mérité cependant. Mais vous, chair, sang, poussière, qui ne vivez que par la miséricorde de Dieu, quand la colère, le fiel ou la bile vous transporte, vous choisissez, pour les vomir, la face la plus adorable, devant laquelle se voilent les Séraphins ; vous crachez votre blasphème sur la majesté terrible de votre Père qui est aux cieux ! Qu'un homme pèche contre un homme, Dieu pourra s'apaiser encore, dit l'Écriture ; *mais qu'un homme s'en prenne à Dieu lui-même, qui donc suppliera en sa faveur ?* (I Reg., II, 25.) Ah ! le blasphémateur est pire en ingratitude que les hérétiques : ils ont sucé une fausse religion avec le lait de leurs mères ; l'ignorance et la bonne

foi en excusent peut-être un grand nombre dans leurs blasphèmes contre Jésus-Christ et son Église. Mais le catholique pèche en connaissance de cause : il n'ignore pas, il ne peut ignorer que le blasphème est un crime abominable ; il ne peut apporter l'ombre d'un prétexte. Son crime est pire que celui des Turcs : ils ne maudissent point leur prétendu Prophète, qui cependant n'était qu'un débauché dépravé, un scélérat : ils n'en parlent au contraire qu'avec un respect profond, en se découvrant la tête, en se tournant vers son temple à l'heure de la prière. A leurs yeux, Jésus-Christ n'est qu'un prophète, et quiconque cependant en parlerait mal, serait châtié d'une peine infamante. Mais le Chrétien sait qu'il est son Sauveur et son Dieu, que sans lui il n'a point de salut à espérer. Il sait que son baptême l'a consacré comme un temple vivant aux trois personnes de la Sainte Trinité, et il les déshonore, les outrage, les maudit ! — A la moindre connaissance que les idolâtres ont de Dieu, de Jésus-Christ son Fils, de son Incarnation, de sa Rédemption, de sa bonté, de sa justice, ils en conçoivent de grands sentiments d'honneur et de respect. Le roi Nabuchodonosor, ayant vu les trois jeunes hommes échappés aux feux de la fournaise de Babylone, fut saisi d'une crainte religieuse pour le Seigneur, qui venait de les sauver. J'ordonne, dit-il en un édit, *que tout homme, toute langue qui aura blasphémé contre le Dieu d'Israël, soit mis à*

mort et sa maison livrée aux flammes. (Dan., III.) Les Juifs, eux aussi, l'ont insulté, blasphémé ; mais alors il avait la ressemblance de la chair du péché : il était infirme, passible, mortel, sujet à toutes nos misères ; et saint Paul dit que s'ils l'eussent connu *pour le Roi de gloire, jamais ils ne l'auraient crucifié.* Le blasphémateur l'insulte quand il triomphe au ciel, quand il intercède pour lui et lui prépare un trône dans l'assemblée de ses saints. Il le blasphème de sang-froid, dans ses rires, dans ses récits, dans ses marchés, dans ses festins, dans sa colère : il le blasphème parfois pour se donner des airs d'esprit fort. Réfléchissez-y et vous verrez qu'il y a là une habitude odieuse, dont rien ne peut exprimer la noirceur ; vous comprendrez que le blasphémateur est plus abominable que les Turcs, que les Sauvages, que les Juifs les plus sacrilèges !

II. — J'ajoute en second lieu que le blasphème est un crime déraisonnable, insensé. Je prends en particulier tous les autres attentats contre Dieu, ils ont un motif, un prétexte. L'ivrogne cherche un plaisir, le libertin cherche un plaisir, l'assassin cherche le gain ou le plaisir d'une haine à satisfaire, le voleur cherche l'intérêt, l'argent. Il y a toujours une raison, mauvaise sans doute, de commettre les autres crimes ; il y a un attrait quelconque, si infernal qu'il soit ; l'offense de Dieu n'y est qu'indirecte. Dans le crime du blasphème, vous ne trouvez ni intérêt, ni plaisir : il n'avance à rien, il ne profite à

rien : c'est une habitude affreuse pour laquelle on ne peut présenter ni raison, ni prétexte, ni excuse. Oh ! que ce crime soit connu de la terre ; qu'il puisse entrer dans le cœur d'un homme mortel qui doit tout à Dieu, et ne peut rien sans Dieu ; que l'homme, chair vivante aujourd'hui et demain pourriture, passe ici-bas en blasphémant Celui qui l'a créé, qui l'a racheté, qui le conserve par sa Providence, qui va bientôt le juger, voilà, M. F., une monstruosité qu'il n'est point possible d'expliquer. Je demande à l'homme sensé, à celui qui n'a point en vain reçu la raison, pourquoi, dans toutes les rencontres, à tout propos, partout, le nom sacré de Dieu est souillé par le blasphème, il ne peut me répondre. Allèguera-t-on l'habitude, mais qui admettrait cette excuse ? Un voleur est-il excusable parce qu'il a l'habitude de la fraude et du vol ? Un enfant est-il excusable parce qu'il voudrait dire que son habitude est d'outrager, de frapper son père et sa mère ?

Ah ! M. F., notre amour-propre est susceptible, il est si facile à blesser par la moindre injure, si exigeant d'honneur et de respect ; et nous prétendrions blesser et maudire notre Père qui est aux cieux, sans aucune conséquence ? Que répondront au contraire les blasphémateurs au jugement ; comment soutiendront-ils l'éclat de cette majesté de Dieu conspuée par eux avec tant d'ingratitude et de fureur ? Oh ! vous qui n'avez point encore perdu tout sentiment de religion, veillez sur vous,

rétractez-vous tous les jours le matin, dans la prière ; à chaque rechute imprévue, demandez pardon, imposez-vous quelque mortification, quelques aumônes ; aimez à répéter : *Que le nom du Seigneur soit béni, maintenant et dans tous les siècles :* invoquez la sainte Vierge afin qu'elle vous donne la grâce de vous réformer ; et comme tant d'autres, vous triompherez de cette habitude vraiment diabolique. Ne craignez point d'user du frein de la discipline et de la correction contre vos enfants, s'ils s'y abandonnent, car beaucoup sont maudits de Dieu à leur tour, pour l'avoir blasphémé et maudit. Et puisque la louange est l'occupation des Saints, qu'elle doit être la nôtre un jour, commençons à bénir le Seigneur ici-bas, afin de chanter dans le ciel le Cantique éternel de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

HUITIÈME INSTRUCTION.

La Sainteté, désirée par cette demande, est notre fin.

Sanctificetur nomen tuum.
Que votre nom soit sanctifié.
(MATTH., VI.)

Sanctifier une chose, M. F., c'est la rendre pure et sacrée, de profane et impure qu'elle était. L'homme en particulier est sanctifié, lorsque, de criminel et de souillé, il devient juste et pur par les Sacrements. C'est pour cela que saint Paul écrivait aux Corinthiens : « Ne vous y trompez pas : ni les for-« nicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni ceux « qui souillent le mariage par des abominations ; « ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni « les médisants, ne seront point les héritiers du « royaume des cieux. Autrefois, avant votre « conversion, vous étiez livrés à tous ces désordres, « *mais vous avez été sanctifiés au nom de Notre-* « *Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre* « *Dieu.* » (I Corinth., VI.) Or, le nom du Seigneur

est saint en lui-même, il est terrible par l'éclat de sa sainteté parfaite : *Sanctum et terribile nomen ejus*. C'est de lui et par lui que les bénédictions de l'Église ont toute leur vertu. C'est du Cœur de Dieu, comme d'une source vivante et inépuisable, que découlent et la beauté des âmes et la pureté des cœurs, l'innocence et la gloire intérieure des Anges et des hommes. Qu'il soit blasphémé ou béni du lever du soleil à son coucher, sa sainteté reste la même, inaltérable, incorruptible, immortelle. Et lorsque nous lui disons : *Que votre nom soit sanctifié*, c'est en nous et par nous que nous désirons le voir sanctifié, c'est-à-dire glorifié. Cette première demande de notre prière signifie donc : Nous vous demandons, ô notre Père, que tous les hommes vous connaissent, vous honorent et vous bénissent ; et, que par leur vie sainte et pure, ils montrent au monde qu'ils sont vos enfants. Ainsi, M. F., Jésus-Christ notre Sauveur a voulu que nous ne puissions prier sans nous rappeler le but et la fin de notre création, c'est-à-dire la sainteté, la sanctification de nos âmes : sujet le plus digne de votre attention.

C'est une grande plaie de notre époque, M. F., de se croire sur la terre pour y faire ce que l'on veut, de prétendre que l'Évangile, la religion n'oblige que ceux qui veulent bien s'y soumettre. Si l'on entend parler de Jésus-Christ, de la sainte Vierge, de leurs vertus ; de la vie, des vertus, des œuvres des Saints, on ne se dit point : Voilà mes

modèles, à moi le devoir essentiel de les imiter, de marcher sur leurs traces. C'est bien de vivre saintement, dira-t-on peut-être ; mais ceux qui ne font rien pour Dieu ni pour leur âme, toute cette multitude d'hommes qui foulent à leurs pieds les commandements de Dieu et de son Église, ne font pas mal non plus. Aujourd'hui, on ne connaît d'autres crimes que le vol et l'homicide, c'est-à-dire ceux qui blessent les droits de l'homme. Quant aux crimes qui détruisent les droits de Dieu, qui s'attaquent directement à Dieu, à Jésus-Christ notre Sauveur, à son Église, qui veut avouer que ce soient des crimes ? Les impies les plus hideux, les blasphémateurs, les sacrilèges, les luxurieux les plus ignobles, les parjures, les haineux, les ravisseurs adroits du bien d'autrui, se vantent tous d'être honnêtes hommes. Eh bien ! rentrez en vous-mêmes, Chrétiens, et réfléchissez : vous trouverez que l'homme ne fait jamais rien sans motif. Vous ne cultivez pas un champ, vous ne plantez pas un arbre sans motif. Vous ne faites point un voyage, vous ne prenez pas vos repas ou votre repos sans motif ; vous n'ouvrez point la bouche, vous ne tournez pas le pied sans aucun but, sans une intention quelconque : c'est là une nécessité de la nature intelligente. Et comment donc Dieu de qui vient toute sagesse, toute intelligence des Anges et des hommes : comment Dieu dont la Providence éclate avec tant de splendeur, dans l'armée des étoiles, dans les révolutions des saisons, dans les harmonies du monde,

quoique dérangées par le péché ; dans toutes les parties du corps de l'homme et des animaux, dans la plus humble des fleurs, où la moindre parcelle atteste un dessein profond ; comment Dieu aurait-il pu mettre sur la terre l'homme, le chef-d'œuvre de ses mains, sans but, sans motif, pour y vivre au hasard, souffrir et mourir à l'aventure : comment aurait-il pu y planter cet arbre vivant sans savoir ce qu'il faisait, sans en attendre aucun fruit ? Ah ! loin de nous de le dire ou le penser ; ce serait blasphémer à la fois la sagesse, la bonté, la justice de notre Père céleste. *La volonté de Dieu est votre sanctification*, nous crie l'apôtre saint Paul ; et il ajoute avec le zèle de sa charité : *Je vous en conjure : traitez bien l'affaire qui est vôtre ; travaillez sans relâche à votre sanctification, sans laquelle personne ne verra Dieu.* Nous sommes tellement sur la terre, M. F., pour nous y sanctifier, pour y produire des œuvres de piété et de religion, que Jésus-Christ maudit le figuier stérile, qu'il réprouve le serviteur inutile et le riche appelé le mauvais riche, uniquement parce qu'il oubliait son âme et son Dieu ; qu'il condamne au feu l'arbre qui ne porte point de fruits aussi bien que celui qui ne produit que de mauvais fruits. Aussi veut-il que tous les jours, avant toute autre demande, celle-ci sorte du fond de nos cœurs, parce qu'en effet elle doit passer avant toutes les autres : *Que votre nom soit sanctifié.*

Notre sanctification ou notre salut est tellement

notre fin, que Dieu ne nous a créés que pour cela, ne veut et ne cherche que cela de nous : le reste est accessoire ! Dans son Évangile, il nous assure qu'il nous a *préparé son royaume avant la création du monde.* Parole vraiment étonnante : avant que rien fût créé, avant que cet univers fût sorti du néant à la voix puissante de Dieu, il reposait sur nous son amour, il nous destinait des trônes dans le séjour de sa gloire. C'est pour cela qu'à peine avons-nous reçu le don de la vie, il envoie ses Anges à la garde de nos âmes ; et voilà que ces natures angéliques, ces Princes de la cité céleste, qui resplendissent avec infiniment plus d'éclat que le soleil dans le firmament, accompagnent le petit enfant dès son berceau, veillent sur le pauvre, sur l'orphelin abandonné, aussi bien que sur l'enfant des rois, pour les conduire au salut.

Et maintenant, s'il y a des Apôtres, des Evêques, des Prêtres dans l'Église partout où il y a des hommes ; si les Martyrs versent leur sang ; si les Docteurs étudient la loi de Dieu, l'exposent, la défendent contre les erreurs de l'enfer ; si des Prédicateurs et des Confesseurs s'arment d'un zèle brûlant contre les scandales, que sont-ils autre chose que les représentants de Jésus-Christ auprès des peuples, pour leur salut ? C'est Jésus-Christ, le Prince des Pasteurs, qui nous crie par toutes ces voix : *Sanctifiez-vous, sauvez vos âmes : la volonté de Dieu est que vous deveniez des saints, les héritiers de son royaume.*

Dieu s'intéresse tellement au salut de chacun de nous, qu'il dit aux pères et aux mères : *Elevez et corrigez vos enfants dans le Seigneur*, comme étant les enfants de Dieu : point de salut pour vous-mêmes, si vous ne les avez conservés dans la foi, la piété, la chasteté. Vous répétez quelquefois dans votre égoïsme cruel : Ce que disent et font les autres ne me regarde point. Mais l'ordre de Dieu est au contraire que chacun veille, selon son pouvoir, au salut de son prochain. Reprenez, ramenez votre frère qui s'égare, nous dit le grand Apôtre, exhortez-le au bien, répandez en lui la bonne odeur de Jésus-Christ. Malheur à celui qui aura scandalisé l'âme du dernier des enfants : il vaudrait mieux pour lui être jeté dans la mer avec une meule de moulin au cou ! Admirable désir de Dieu de nous sauver, nous qui ne pouvons rien pour son bonheur ni pour sa gloire ! Il emploie sa puissance à faire des miracles, afin d'attirer notre confiance en lui ; il emploie sa bonté à nous gagner, sa justice à nous menacer, sa patience à nous attendre à la pénitence, sa miséricorde à nous pardonner, sa Providence à nous ménager des retours vers lui, à nous détourner des occasions du péché. Il emploie son Esprit de lumière et de grâce à nous inspirer de saintes pensées, de salutaires frayeurs, de salutaires remords. Enfin il a envoyé son propre Fils sur la terre, il l'a livré à la mort de la Croix, afin que nos âmes fussent rachetées, lavées, sanctifiées dans son sang. Aussi il a voulu prendre le nom,

non point de Roi, de Conquérant, de Vainqueur, mais de *Jésus* ou *Sauveur de nos âmes,* de manière que nous ne pouvons prononcer ce nom sacré, sans nous souvenir de son amour incompréhensible pour nous ; sans nous souvenir de l'estime infinie qu'il a faite, que nous devons faire de nos âmes. Ainsi, parce que le salut est notre premier devoir, ou plutôt parce que c'est là tout l'homme ici-bas, le reste est crime, folie, vanité ; parce que c'est la seule affaire nécessaire, dans cette prière sublime qui renferme ce que nous devons demander, Jésus-Christ fait de notre sanctification, de notre salut, l'objet de la première demande. Et cependant, quand on rappelle cette vérité éternelle, quand on presse le grand nombre des hommes de se sanctifier, de se sauver, on dirait que l'on est insensé, un homme en délire, un ennemi déclaré. Que de Pasteurs, à commencer par Jésus-Christ, ont été poursuivis de la haine, persécutés, calomniés de la part de ceux à qui ils rappelaient leur grandeur, qu'ils voulaient retirer du vice et du désordre et remettre au rang des enfants de Dieu ! Et parmi ceux mêmes qui ont encore quelques sentiments chrétiens, que de prétextes mis en avant pour négliger leur sanctification ! Ici on recule, on renonce Jésus-Christ par respect humain : là on allègue la difficulté, le manque de temps : on ose alléguer que l'on manque de temps pour dire ses prières, pour assister au divin sacrifice, pour recevoir les sacrements ; il faut soigner son com-

merce, sa maison, ses animaux, ses champs, ses moissons. En d'autres termes, on ne veut être au monde que pour ses intérêts, ses plaisirs, ses passions ; le temps manque seulement quand il faut servir Dieu et sauver son âme ; tandis que le temps de la vie présente, dans les desseins de Dieu, ne nous est accordé seulement, uniquement que comme le prix de notre éternité. Hélas ! quand l'Ange de la mort et du Jugement crie à la foule des Chrétiens : C'en est fait de toi, *ta fin est venue à jamais*, quel désespoir déchirant doit les saisir ! Combien il vaudrait infiniment mieux pour eux n'être jamais nés que d'avoir perdu la fin de leur vie, en ne pensant point, ni à leur maison éternelle, ni aux gerbes, aux moissons du salut, ainsi que parlait le saint Prophète !

Qui donc nous fera comprendre que notre âme vaut infiniment mieux que la santé, que la longue vie, que les trésors, que les plaisirs, que les honneurs ? Tout cela passe comme un rêve, et l'âme est immortelle. Qui nous fera comprendre cette parole solennelle de Jésus-Christ : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier s'il vient à perdre son âme !* Il est vrai, comme vous le dites, il faut travailler et gagner sa vie, pourvoir à l'avenir : telle est en effet la condition commune et la première loi de Dieu envers l'homme après son péché : *manger son pain à la sueur de son front.* Mais quelle cruauté sauvage de négliger et de perdre vos âmes par amour de vos corps ! Ces

biens qu'envient notre orgueil et notre cupidité : la santé, la joie, l'abondance, viennent en quatrième lieu seulement dans le *Notre Père,* quand nous y disons : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Notre salut à demander, à désirer, à chercher, y est en tête au contraire par ces paroles : *Que votre nom soit sanctifié.* Ah ! selon la recommandation pressante de notre miséricordieux Sauveur, *cherchons avant tout le royaume de Dieu et sa justice :* alors, il nous en a laissé la promesse, *le reste nous sera donné comme par surcroît.* Ainsi soit-il.

NEUVIÈME INSTRUCTION.

Du règne de Jésus-Christ par la Propagation de l'Évangile. — Du règne de sa grâce.

Adveniat regnum tuum.
Que votre règne arrive.

Je vous adresse mes louanges, ô mon Dieu, s'écrie un saint Docteur, de ce que me créant à votre image et à votre ressemblance, vous m'avez fait capable d'un si haut degré de gloire, que de pouvoir être un des enfants de votre maison sainte. (Aug , Solil., VIII.) Admirable magnificence de l'amour de Dieu envers nous, en effet, M. F., car si nous sommes les enfants pieux du Seigneur sur la terre, nous serons aussi les héritiers de son royaume ! Et pourquoi ne sommes-nous pas pierre, bois, métal, plante, animal ? Pourquoi, parmi tant d'êtres vivant dans l'univers, sommes-nous les seuls doués d'intelligence et destinés à devenir les frères des Anges ? La gloire et la louange en reviennent à notre Père qui est aux cieux. Cependant l'homme qui a reçu de sa Providence l'empire sur toutes les créatures, dont les voix lui crient avec David : Bénissez le Seigneur, c'est

pour vous qu'il nous a faites; l'homme veut bien les assujétir à sa vanité, à ses passions; mais il ne veut point que le Seigneur soit béni pour les œuvres de ses mains. Désordre effroyable qu'elles vengeront à la fin des temps, en se révoltant de concert pour punir les pécheurs. Désordre contre lequel notre Sauveur a voulu nous prémunir, en nous faisant dire dans la prière : Notre Père qui êtes aux cieux, *que votre règne arrive! adveniat regnum tuum!* C'est de ce règne de Dieu que je viens aujourd'hui entretenir votre religieuse attention!

I. — D'abord l'Évangile est nommé le règne de Dieu par Jésus-Christ lui-même. (Matth., XIII.) Et quelle immense quantité de peuples n'en connaissent point l'admirable lumière! Ainsi Jésus-Christ ne règne point chez les Juifs ni chez les Mahométans. Il ne règne point sur l'immense empire de la Chine dont les peuples, plongés dans la dernière abjection, se disent néanmoins, comme Satan, les fils du Ciel; il ne règne point sur les vastes régions des Indes, ni dans les îles de l'Océan, ni chez la plupart des nations des deux Amériques, ni sur cette Afrique, qui paraît toujours porter la malédiction prononcée, depuis plus de trois mille ans, contre Cham, le père de ses habitants : il ne règne point dans les contrées des deux pôles, chez des millions de pauvres sauvages qui repoussent ou égorgent nos missionnaires. En disant : *Que votre règne arrive*, nous demandons ainsi l'accom-

plissement de ces paroles de Notre-Seigneur à ses Apôtres : *Allez, prêchez mon Évangile à toute créature, instruisez les nations, baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* Nous le conjurons, lui qui a tout promis à la prière, d'envoyer des ouvriers évangéliques à ces régions infortunées, de les délivrer de la puissance des ténèbres et d'y étendre le règne de sa grâce. Nous le conjurons de les appeler à la science du salut, afin que son Église puisse y passer en faisant le bien, en guérissant les corps et les âmes. Ce gémissement de notre prière désire enfin la destruction des schismes, de l'hérésie, de l'idolâtrie, de l'infidélité, afin qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul Pasteur, et que toutes les familles des nations, venant adorer en présence du Seigneur, lui apportent l'honneur et la gloire ! Ceux-là surtout entrent bien dans les sentiments du cœur de Notre-Seigneur, et ne font point en vain cette demande, qui soutiennent de leurs prières et de leurs aumônes l'œuvre admirable de la *Propagation de la foi !*

II. — Pour ce qui nous regarde, le royaume ou règne de Dieu est au milieu de nous, quand y habite sa grâce, son amour. Il est vrai, Dieu est toujours notre Maître et notre Roi, nous sommes tous comme de l'argile entre ses mains puissantes : en ce sens son règne sur nous est absolu, invincible, rien ne peut le lui ravir. Mais il nous a créés libres, libres de choisir entre lui, notre Roi plein

de douceur, et le démon, le dur tyran des âmes. Sans cette liberté, il n'y aurait pour nous ni mérite, ni vertu. Quelle récompense mériterait une action que l'on serait contraint de faire? Et comment au contraire punir un crime, s'il n'était point en notre pouvoir de l'omettre ? Nous sommes donc tous livrés entre les mains de notre conseil, de notre liberté. Dieu nous conjure de lui donner notre cœur : il frappe à la porte de ce cœur, cherchant à y entrer par la voix de son amour. La terre entière ainsi que la religion sont pleines de ses miséricordes, renferment des milliers de créatures et de mystères touchants qui nous crient : Dieu vous aime, il nous a faits pour vous ; marchez à la rencontre de ce Roi plein de douceur. Et il est heureux par excellence, l'homme qui craint le Seigneur et brûle d'un saint zèle pour la pratique de sa loi : la gloire et la richesse, la paix et la joie du Saint-Esprit enivreront sa vie. Néanmoins le grand nombre des hommes abusent de leur liberté, se précipitent à grands pas dans la large voie qui mène aux enfers : à la suite des Juifs, ils crient contre leur Sauveur : *Nous ne voulons point qu'il règne sur nous !* Les dieux qui les gouvernent sont la chair, le sang, l'amour de l'argent, des voluptés, des honneurs. Pour un peu d'or ou de boue, ils enterrent leur âme dans l'infamie. Les justes eux-mêmes tombent tous les jours sur les chemins du monde : les maximes et les scandales des impies, cette robe de chair qui les enveloppe et que dévo-

rent les trois concupiscences de l'Écriture ; ce démon qui rôde comme un séducteur infatigable nous attirant à lui par toutes les créatures, tout nous arrache ou tente de nous arracher à l'empire de Jésus-Christ. Ah ! la vie présente est semée pour nous d'écueils et d'embûches ; c'est pour nous tous un temps de guerre et de combats. Ainsi, quand nous crions dans la prière : *Que votre règne arrive*, nous demandons ou le pardon de nos péchés et notre conversion, car elle n'est pas au pouvoir de l'homme : il est un insensé aveuglé par le démon, celui qui se promet de revenir à Dieu de lui-même, de se convertir plus tard. *Si vous entendez aujourd'hui sa voix*, dit saint Paul, *aujourd'hui même répondez*, *n'endurcissez pas vos cœurs :* en méprisant sa patience vous amassez sur vous des trésors de colère. Ou bien nous demandons à Jésus-Christ, vainqueur de l'enfer et du monde, la victoire sur tous nos ennemis intérieurs et extérieurs, de manière que, marchant à sa suite dans la sainteté et la justice, nous méritions la couronne de ses élus. C'est comme si nous disions : Notre Père qui êtes aux cieux, nous vous en conjurons, régnez sur nous par votre grâce et votre charité. Nos âmes, il est vrai, sont votre royaume, mais mille tyrans sauvages, l'amour des richesses, l'ambition, la volupté, le respect humain, l'envie, la haine sont ligués pour l'infester et vous en bannir : que votre bras puissant nous assiste pour les renverser, et nous fonder dans le bonheur de votre paix !

Mais nous ne prions pas seulement pour nous : et, comme je l'ai déjà remarqué, ils sont nombreux les Chrétiens qui ne veulent plus de Jésus-Christ pour leur Roi. Il ne règne point dans le cœur de ces hommes qui méprisent son Incarnation, sa Rédemption, ses Sacrements, son Sacrifice, qui font du jour du Dimanche un jour du démon. Il ne règne point sur ces âmes orgueilleuses qui, se croyant plus sages que l'Église et l'Esprit-Saint qui la dirige, blâment ceci et cela dans la religion, osent appeler à leur petit tribunal ses Mystères et ses croyances. N'est-il point dit que celui qui n'écoute pas l'Église *sera comme un païen*, retranché du royaume des cieux ; *que quiconque ne croit point à l'Évangile, est déjà un réprouvé?* Il ne règne point sur tous ces cœurs de chair qui ajoutent blasphème à blasphème, souillure à souillure ; corrompent la terre de leurs abominations, sans remords, sans crainte de Dieu, et semblent avoir perdu tout sentiment de leur âme et de la vie future. Or, M. F., puisque notre devoir est de prier les uns pour les autres, pour toute la famille catholique, dans ce vœu de notre prière : *que votre règne arrive,* nous implorons d'abord la conversion de ceux qui nous touchent de plus près, la grâce du repentir pour un père endurci dans le mal, pour un mari brutal et sans foi, pour une épouse qui a chassé de son esprit le souvenir des jugements de Dieu ; pour un enfant, pour un frère débauché, pour une fille mondaine, sans pudeur

et sans piété. Nous demandons pour tous ces pécheurs, ou hideux ou infortunés, qui renient le testament de notre Sauveur et jettent avec mépris leurs âmes en pâture aux bêtes de l'abîme, le don par excellence du Saint-Esprit, le bonheur de rentrer en eux-mêmes, de tomber comme l'enfant prodigue aux pieds de Notre-Seigneur, et de marcher jusqu'à la mort à l'ombre de sa Croix !

Hélas ! M. F., désirons-nous, cherchons-nous ce règne de Dieu avec la même ardeur que les mondains recherchent leurs fêtes, les trésors, les festins, les voluptés grossières ? Lors même que nous sommes en état de grâce, sommes-nous aussi ardents pour les bonnes œuvres, pour les richesses spirituelles que pour les richesses de ce monde ? Quant à ces hommes plongés dans les habitudes réprouvées, terrestres ou animales, puisqu'ils rejettent son amour et ne veulent point que le Seigneur règne en eux par sa grâce, en disant : *Que votre règne arrive !* que font-ils autre chose que d'appeler sur eux le règne de la justice et de la vengeance, de presser Jésus-Christ d'avancer sur eux son jugement ? Et s'il est vrai que ce cri de notre prière exprime le désir de la propagation de l'Évangile, de la conversion des pécheurs, combien d'entre nous n'adressent au Seigneur qu'une moquerie, une dérision ! Souhaite-t-elle le règne de Jésus-Christ sur les nations sauvages et idolâtres, cette personne qui, quoique aisée, refuse son aumône à la sainte œuvre de la Propa-

gation de la foi, tandis qu'à ses côtés, le pauvre, l'ouvrier se prive pour y participer? Souhaitez-vous le règne de Dieu sur vos familles, pères, mères, qui leur donnez le scandale de la violation des lois de l'Église, de la profanation des saints jours, leur permettez d'affreux blasphèmes, des propos obscènes, des compagnies licencieuses? On peut en dire autant d'une infinité de maîtres sur leurs ouvriers et sur leurs domestiques. Comment osent-ils dire à leur Dieu : *Que votre règne arrive*, quand, par leur crime et leur lâcheté, ce règne de Dieu est détruit en tous ceux qui les approchent? Les instruisent-ils, les corrigent-ils, les pressent-ils par leurs exemples, par leurs exhortations, par cette autorité que Dieu a remise entre leurs mains, d'être fidèles aux commandements sacrés? Parlent-ils de la religion et de ses pratiques, de l'âme et de son salut, de la vie éternelle et de son alternative redoutable, comme de choses qui doivent pénétrer, effrayer notre cœur, sans lesquelles l'homme n'est rien que pécheur ou fou? Prenons garde, Chrétiens, de mentir à Dieu, au Saint-Esprit, jusque dans la prière, et de nous préparer une matière rigoureuse de jugement, d'après nos propres paroles. Désirons sincèrement vivre de la vie de la grâce, désirons sincèrement en voir vivre tous ceux qui nous entourent, afin de vivre un jour de la gloire du Seigneur et d'en être éternellement rassasiés. Ainsi soit-il.

DIXIÈME INSTRUCTION.

Du désir du Ciel. — Dieu veut que nous le désirions. — Nous devons le désirer. — Quels sont ceux qui mentent à Dieu par ces paroles : Que votre règne arrive !

Adveniat regnum tuum.
Que votre règne arrive.
(Matth., vi.)

Le règne de Dieu est arrivé pour nous dès cette vie, M. F., quand nous avons le bonheur de vivre dans sa grâce, et qu'il habite en nous par la charité. Il est alors vraiment notre Roi, puisqu'il régit notre cœur, que nous aimons ce qu'il aime et détestons ce qu'il déteste. Cependant nous aspirons surtout à ce règne de la grâce, en vue du règne de la gloire. Par ces paroles : *Que votre règne arrive*, notre âme demande principalement qu'à la mort, lorsqu'elle aura plié sa tente mortelle, elle soit reçue dans le ciel, le règne sans fin de Jésus-Christ. Tôt ou tard le règne de Dieu arrive pour les méchants comme pour les bons ; il arrive inévitablement, soit qu'on le désire, soit qu'on l'appréhende. La figure de ce monde passe et nous emporte avec

elle, et malheur à l'impie à l'heure suprême de son jugement! Pour nous, enfants de Dieu, nous le conjurons de nous rendre dignes par sa grâce d'habiter un jour sa maison sainte, d'être du nombre de ceux à qui il sera dit : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé avant la création du monde.* Dieu veut que nous désirions ce céleste héritage ; nous devons vivement le désirer ; quels sont ceux dans la bouche de qui ce vœu de la prière n'est qu'une dérision, ou même qu'une imprécation cruelle : trois courtes pensées sur lesquelles j'appelle l'attention de votre piété.

I. — Dieu veut que nous désirions son royaume, puisqu'il nous ordonne de répéter tous les jours ce cri de la prière : *Que votre règne arrive!* C'est pour cela qu'il nous a créés ; il n'a façonné l'homme de ses mains, ne lui a inspiré une âme vivante et ne l'a placé sur la terre, qu'afin qu'il gagnât le ciel. Sa volonté est notre sanctification ! Si Jésus-Christ est venu dans cette vallée de larmes, s'il y a prêché son Évangile dans les fatigues et les persécutions ; s'il y est mort dans les douleurs et la honte, c'était pour expier le crime de l'homme, et, payant le prix de nos âmes, les reconduire au ciel. Il a recommandé à son Église de le remplacer dans sa mission auprès des hommes ; et la voilà qui voyage dans toutes les nations, appelant à lui tous les enfants d'Adam, cherchant uniquement à recueillir des citoyens pour son royaume

bienheureux. Contemplez-la nous prenant au berceau par le baptême, nous apprenant à connaître Dieu, à l'aimer, à le servir, afin de nous rendre dignes de la vie éternelle; nous suivant en tous nos chemins, nous distribuant les divins Sacrements et les consolations de la foi jusqu'au milieu des ténèbres de la mort; renouvelant tous les jours le Sacrifice qui nous réconcilie avec le ciel, pendant notre vie comme après notre mort; ne désirant autre chose pour nous que l'arrivée du règne de Jésus-Christ. Et que veut le Saint-Esprit frappant à la porte de nos cœurs par les bons mouvements et les remords, par les frayeurs de la mort et du jugement qu'il y inspire, par la voix des pasteurs et des bons exemples, sinon nous préparer à cette cité sainte où rien de souillé n'entrera jamais? Que veut-il, sinon nous enflammer de ce désir brûlant du roi prophète : *Qu'ils sont heureux, Seigneur, ceux qui habitent votre maison sainte : ils chanteront vos louanges aux siècles des siècles!* Enfin, M. F., quand Notre-Seigneur nous a laissé sa Mère si tendre pour Mère; quand il nous recommande à ses anges, à ses saints, que veut-il de nous tous, sinon nous rendre dignes, par leur assistance, de partager un jour leur bonheur? Ah! quand une âme périt, c'est qu'elle choisit la malédiction de préférence à la bénédiction. Notre-Seigneur jamais n'a damné personne; il ne fait que ratifier à son jugement le choix de chacun pendant sa vie mortelle.

Si nous considérons les biens de cette vie, l'Apôtre nous dit que, dans les desseins de Dieu, ils doivent nous élever vers les biens invisibles du ciel. Et voici comment raisonne le génie sublime de saint Augustin. « Ce que Dieu fait en cet exil en « faveur d'un corps misérable et sujet à la corrup- « tion, nous assure de ce qu'il fera pour une âme « immortelle et bienheureuse rentrée dans sa « patrie. La terre entière est remplie de sa misé- « ricorde pour nous, retenus encore dans la pri- « son ; avec quelle profusion ne s'épanchera-t-elle « point, lorsqu'il nous en aura délivrés et placés « dans ses palais? Tout ce qu'il a laissé de délices « ici-bas est à la fois le partage des méchants et « des bons ; quelles ne seront point les délices « dont il enivrera ses élus bien-aimés ? S'il nous « fait goûter tant de plaisirs en un jour de larmes, « quel torrent n'en laissera-t-il point déborder au « jour éternel des noces de l'Agneau? Vous êtes « grand, Seigneur, au delà de toute mesure, et la « récompense de vos serviteurs, qui sera vous- « même, est immense, sans bornes et sans fin « dans sa durée. » (Solil., XXI.) Aussi l'infinie variété de créatures qui nous entourent devenaient pour les Saints autant de degrés qui les élevaient au ciel. Ah! quand Notre-Seigneur nous ordonne de prier ainsi : *Que votre règne nous arrive*, n'est-ce point nous dire : Qui que vous soyez, pauvres ou riches, dans les larmes ou dans les joies, aspirez sans cesse au royaume de votre Père céleste,

le bien souverain, permanent, seul digne de vos désirs pour l'éternité ?

II. — Cependant Dieu n'a besoin ni de nous ni de nos biens : c'est à nous surtout de nous élancer de toute l'ardeur de nos vœux vers cette Cité des Saints, où nos noms sont inscrits. Que fait ici-bas l'homme qui ne cherche point le ciel, sinon imiter l'araignée qui se déchire les entrailles pour tramer sa toile et ne prendre que des mouches ? Qu'a-t-il à espérer, sinon contre lui l'accomplissement de cette parole effrayante : *Le pécheur verra, il grincera des dents et frémira de désespoir ; son désir périra à jamais!* Notre Père est dans les cieux, et nous sommes sur la terre, c'est-à-dire exilés loin de notre patrie, privés du très doux bonheur de voir face à face ce Père incomparable : quoi de plus naturel à ses enfants que de soupirer après la possession de son héritage, et d'être délivré de la dure tyrannie du Prince de ce siècle ? Ah ! toute la vie d'un Chrétien doit être un désir continuel vers cette Cité permanente, en redisant le chant du Psalmiste : *Que vos Tabernacles sont aimables, ô mon Dieu ; mon âme languit du désir d'entrer dans la maison du Seigneur!* Tel est le sentiment qui portait saint Paul et des millions de Saints à mépriser les vaines félicités, les pompes et l'ornement de ce siècle misérable, à désirer la dissolution de leurs corps afin d'être plus tôt réunis à Jésus-Christ! Oh ! comme nous devrions entrer dans le cœur de ce pieux rédempteur, nous

pressant d'élever vers lui ce cri : *Que votre règne arrive !* Règne heureux établi dans la paix sans fin, où les fêtes sont sans ombre, sans nuage, où les instruments de joie ne rendent jamais un son lugubre ! Règne admirable, où les citoyens n'ont qu'un cœur et qu'une âme ; où, loin des amertumes et des douleurs de cet exil, ils s'enivrent au torrent des incorruptibles voluptés des Anges !

Mais, ici comme toujours, n'oublions pas que Jésus-Christ nous recommande de désirer son royaume pour tous nos frères, pour les pécheurs, dont nous devons chercher la conversion, le salut ; pour les âmes de nos parents et de tous les fidèles trépassés. Oh ! si notre foi était sincère, serions-nous aussi indifférents sur le malheur lamentable de tant d'âmes qui nous sont chères, lorsqu'elles sont dévorées par le péché mortel, et s'en vont les yeux bandés à l'abîme ! Si notre foi était sincère, si nous pensions aux horreurs du feu du Purgatoire et à la privation de Dieu, où gémissent tant d'âmes infortunées, que ne ferions-nous pas pour les introduire au lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix ?

III. — Mais il en est parmi nous qui ne prononcent qu'une dérision ou même une imprécation en disant : *Que votre règne arrive !* Car entendez l'Apôtre nous dire : *Tous ceux qui veulent appartenir à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses désirs déréglés.* (Gal., v.) Ne vous y trompez pas :

ni les fornicateurs, ni les adultères, ni les luxurieux abominables qui outragent le mariage, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront point les héritiers du royaume de Dieu. (I Corinth., vi.) Ainsi tous ces hommes qui sont plongés dans l'amour de la chair et de la terre ; tous ces hommes dont l'impiété ou même l'indifférence apprend à leurs familles, à leurs serviteurs, à leurs voisins à se détourner de Jésus-Christ et de son Évangile ; tous ceux qui vivent dans les désordres dont parle le grand Apôtre, comment crieraient-ils : *Que votre règne arrive !* Ce vœu de la prière dans leur bouche est une dérision insolente, ou une imprécation sanglante contre eux. Autant vaudrait dire : Seigneur, il y a longtemps que nous fatiguons votre patience, que nous bravons votre miséricorde : il est temps que vienne le règne de votre justice et de votre colère sur nous ! Règne effroyable, car, dit l'Écriture, *il est horrible à l'impie de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Et que le souvenir d'une vie lâche, passée dans le péché, dans l'oubli de Dieu et le mépris du sang de Jésus-Christ, est amère dans l'éternité !

Ah ! il faut plaindre, M. F., les Chrétiens qui ne pensent point à cette fin de leur âme, qui, appelés à boire le bonheur de cette fontaine de vie qui est Dieu même, ne cherchent à étancher leur soif que dans les eaux fangeuses et corrompues. Et comme nous devrions trembler en pensant à ce gémisse-

ment de Notre-Seigneur : *Les enfants du royaume en seront chassés, tandis que beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et occuperont les places qui leur étaient préparées !* Opérons donc notre salut avec crainte et frayeur ; c'est la recommandation pressante de saint Paul aux premiers Chrétiens : efforçons-nous de rendre certaine notre vocation au ciel, par nos bonnes œuvres. Travaillons avec zèle et charité au salut de nos parents, de nos frères, à la délivrance des âmes du Purgatoire. Quoique jetés sur les fleuves de l'impure Babylone, ne prenons point part à ses abominations : élevons tous les jours nos regards et nos désirs jusqu'à cette Jérusalem céleste où Jésus-Christ repose avec les Saints : mais nul n'y sera couronné qu'il n'ait craint le Seigneur et consacré sa vie à la pratique de ses lois. Ainsi soit-il.

ONZIÈME INSTRUCTION.

Combien il est juste que l'homme soit soumis à Dieu.

Fiat voluntas tua.
Que votre volonté soit faite

Après nous avoir inspiré le désir du royaume de Dieu, notre Sauveur nous rappelle la condition nécessaire pour y parvenir : *Que votre volonté soit faite.* Paroles qui signifient : Faites en moi, Seigneur, que je ne résiste point à votre volonté, qu'elle s'accomplisse en moi et pour moi, de manière que j'obtienne la récompense du serviteur fidèle. Toujours notre bien que nous implorons, car la volonté de Dieu est que nous soyons des saints, que nous arrivions à notre patrie céleste par le chemin des commandements. Nous ajoutons : *en la terre comme au ciel.* C'est désirer que nos cœurs soient dociles à cette volonté divine, comme le sont les séraphins et les justes arrivés à la gloire du ciel. Par le *ciel*, les saints Pères entendent aussi notre âme ; la *terre* serait notre corps. Notre âme a comme des ailes, mais le corps appesantit son vol et lui livre la guerre. Nous implorons donc la

divine miséricorde, pour qu'elle tempère et modère tellement en nous la concupiscence et ses instincts mauvais, que tout notre être, notre corps aussi bien que notre âme, se dirige vers la sainteté. *En la terre comme au ciel*, reprend saint Augustin, peut avoir encore un autre sens. Dans l'Église militante, en ce monde, il y a des chrétiens qui vivent selon l'esprit de Jésus-Christ ; ils représentent le ciel ; il y a aussi des chrétiens charnels et terrestres : ils signifient la terre. Ainsi, *que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel*, voudrait dire : Que les mauvais chrétiens, convertis à votre grâce et à votre amour, vous servent, ô mon Dieu, comme les justes vos pieux amis. Que les ennemis de la foi et de la religion, touchés, éclairés par votre clémence, s'unissent à vos enfants dociles pour vous rendre gloire ! Tel est, en abrégé, le sens de ces paroles : *Que votre volonté soit faite.* Avant tout, examinons aujourd'hui, M. F., combien il est juste que l'homme se soumette à la volonté de Dieu.

On parle beaucoup aujourd'hui d'émancipation, d'indépendance. Je veux vivre à ma fantaisie, dit-on, je prétends faire ce qui me plaît : et pourvu qu'on échappe aux châtiments de la justice humaine, encore qu'on soit impie, ignoble, païen grossier, on se prétend honnête homme. Considérons donc, au contraire, je vous prie, combien notre dépendance de Dieu est absolue, combien son domaine sur nous est souverain.

I. — Dans la vie naturelle, à qui ne peuvent s'appliquer ces paroles de la sainte Écriture : *Dieu nous a faits ce que nous sommes : nous ne nous sommes point faits nous-mêmes ?* Quelle mère n'a lieu de redire avec la mère des Macchabées à ses enfants : « Ce n'est point moi qui ai formé vos membres dans mon sein, qui les ai disposés dans leur ensemble merveilleux et animés d'un esprit de vie : c'est l'œuvre du Créateur de toutes choses ? » Et qui donc, ajoute saint Augustin, a préparé deux sources de lait au nouveau-né, près du cœur de sa mère, sinon le Dieu puissant qui, considérant ses œuvres, les trouva bonnes et irréprochables ? L'enfant croît et se développe : est-il une dépendance plus grande que celle où il est de Dieu ? Notre corps est composé de milliers d'ossements, de veines et d'artères arrangés avec un art infini par sa Providence ; il lui suffit d'en briser un seul, une seule, et c'est fait de nous. Qu'il gâte notre sang, qu'il en arrête la circulation, qu'il en laisse tomber une goutte sur notre cœur, qu'il étouffe notre respiration, et nous ne sommes plus qu'un cadavre. N'a-t-il pas mille moyens, dans ses trésors, de nous arrêter en notre chemin, de nous écraser plus facilement que nous n'écrasons un moucheron ? N'est-il pas maître de dire à chacun de nous, à l'heure qu'il lui plaît de choisir : *Rends-moi compte de ton administration : je te la retire à jamais ?* Mais pendant ce passage de la vie à la mort, considérez, M. F., comment nous dépendons

tous de sa volonté. Tous nous avons besoin, pour vivre, de l'air, de l'eau, du feu, du soleil, de la pluie, des plantes, des animaux, du jour et de la nuit, du concours de toutes les créatures, c'est-à-dire de l'assistance perpétuelle et de tous les instants, de sa maternelle Providence. Si seulement l'herbe de la prairie ou des champs faisait défaut deux ou trois ans, que deviendraient les animaux? Si les animaux manquaient, que deviendraient les hommes? Vous, surtout, habitants des campagnes, qui plantez, cultivez, semez, même en prenant les précautions les plus minutieuses, êtes-vous toujours sûrs de vos récoltes? Dieu n'a-t-il point contre nous la sécheresse ou les pluies, les tempêtes, les inondations, la foudre, la grêle, la vermine dévorante? Ah! Dieu seul est le Maître; seul il arrose, il bénit, il multiplie le froment, l'huile et le vin. *Il suspend la terre dans l'immensité de l'espace, il maintient les eaux dans les nuées; les colonnes du ciel frémissent et tremblent au moindre signe de son indignation.* (Job, XXVI.) Nous savons où nous sommes nés, quel jour nous sommes nés; tous nous ignorons l'heure et le lieu de notre mort. Notre doux Créateur ne nous a point consultés pour nous donner la vie; il nous la conserve par sa miséricorde; il frappe, il guérit, il conserve et il détruit dans les desseins profonds de sa Providence. A nous, mourantes créatures, de redire au fond de nos cœurs : *Notre Père, que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.*

II. — Nous dépendons de Dieu pour la vie sociale. Les maximes du monde qui ne connaît pas Dieu, l'indifférence ou le crime des parents, qui souvent ne le connaissent pas davantage, répètent à la jeunesse qu'elle est libre ; libre de ne prendre conseil que d'elle-même et de ses penchants. Aussi met-elle Dieu et sa loi de côté : elle compte pour son avenir sans la Providence : tous les moyens lui sont bons. C'est la jeunesse, au contraire, que le Seigneur considère avec attention, pour la bénir ou la maudire dans la condition où elle doit subir son épreuve. *Celui qui a le cœur pur et les mains innocentes*, nous dit le Saint-Esprit, *recevra les bénédictions du Seigneur. La piété est utile à tout : elle a les promesses de la vie présente et de la vie future.* Et comment s'étonner que les bénédictions divines soient aussi rares, après une jeunesse lâche, impie, impure et sacrilège? On a tourné le dos au Dieu de son enfance, à la Vierge pleine de grâce : on se trouve comme un os déboité dans le corps ; on souffre, on fait souffrir les autres, parce qu'on est là où Dieu ne voulait pas, parce qu'on a perdu, manqué sa vocation. Parfois les impies s'avancent jusqu'à la dernière vieillesse, dit l'Écriture : *Ils ont des richesses en abondance, leur postérité paraît bien établie à leurs yeux : leur maison est en paix : le Seigneur ne les a point visités de sa verge : leurs enfants sautent et dansent aux sons des instruments, et passent leurs jours dans les plaisirs. Ils ont dit à leur Dieu : Re-*

tirez-vous de nous, nous ne voulons point connaître vos voies ni vos préceptes. Mais, arrêtez, continue le Prophète, *et vous verrez comment s'éteint la lampe des impies. La colère de Dieu va déborder, les enivrer de son calice, et vous direz : Où est maintenant la tente de ce pécheur que le Seigneur a frappé ?* (Job, XXIV.) Et les alliances réprouvées, et les revers de fortune, et les veuvages prématurés, et les enfants maudits dans le corps et dans l'âme, et la vieillesse qui s'éteint sans honneur dans l'impénitence finale, sont-ce là choses rares sur la terre ? Ah ! que le saint roi David connaissait bien mieux le besoin de l'assistance de Dieu, quand il disait : *Faites-moi connaître votre volonté, Seigneur : dirigez-moi dans le chemin où je dois marcher !*

III. — Nous sommes encore moins les maîtres de notre vie spirituelle, du salut de nos âmes. *Sans moi*, dit Jésus-Christ, *vous ne pouvez rien faire. De même que la branche de la vigne, séparée de son cep, se fane, se dessèche aussitôt, et n'est plus bonne que pour le feu, ainsi en est-il de vous en vous séparant de moi.* De là cette recommandation qu'il nous fait de nous tenir toujours prêts, de tenir toujours nos lampes allumées, comme les vierges prudentes, car nous ne savons ni le temps ni l'heure de notre mort. Nous méprisons ses avertissements, nous insultons à sa patience, à ses miséricordes : puis la mesure de nos iniquités, de nos abus de grâces, déborde, et dans la nuit de nos péchés notre âme est rappelée. A quoi servent

alors les amis, les flatteurs, les plaisirs, les projets mêmes de conversion ? Qui pourrait dire la multitude effroyable des âmes tombées dans les enfers et qui avaient projeté de se convertir ? Elles ont résisté à la volonté de Dieu qui cherchait leur salut : il faudra porter éternellement le poids de sa justice, qui réclame le châtiment des pécheurs morts dans le péché !

Hélas ! M. F., quel spectacle offre le monde ! Entendez ce père de famille, comme il s'indigne contre des enfants rebelles à son autorité ; comme il crie contre des serviteurs négligents, infidèles ; comme il parle de ses droits ! Contemplez ces hommes qui brutalisent des animaux qui n'ont qu'un instinct aveugle, quand ils ne travaillent pas, ne marchent pas à leur gré : ils sont exigeants, rigoureux pour commander à leurs inférieurs. Et le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu qui les a créés, sans l'assistance de qui ils ne peuvent ni vivre, ni respirer, ni se mouvoir, ils l'insultent par toutes les facultés de leur corps, de leur esprit, de leur âme ! S'ils plantent une vigne, ils savent bien proclamer leurs droits à recueillir son fruit ; s'ils bâtissent une maison, il ferait beau leur contester le droit de l'habiter ! Quelle sauvage injustice de chasser Dieu de notre cœur formé par lui et pour lui, de lui dénier nos adorations, notre amour, et de faire servir ses dons comme autant d'armes pour le déshonorer ! Ah ! chrétiens, adorons son domaine sur nous, humi-

lions-nous sous sa main puissante, et la paix sera notre héritage ; nous le prierons et il nous exaucera ; il bénira nos desseins et ils nous réussiront. Nous trouverons en lui nos délices, notre bonheur, si nous avons dit et par notre voix et par nos œuvres : *Il est le Maître, Notre-Seigneur : Que sa volonté se fasse sur la terre comme on la fait dans le ciel.* Ainsi soit-il.

DOUZIÈME INSTRUCTION.

La volonté de Dieu s'accomplit toujours : Donc raison pour nous de lui être soumis.

Fiat voluntas tua.
Que votre volonté soit faite.

Dieu est notre Maître, M. F., le Maître de la création entière. Il a tracé des lois au soleil, aux étoiles, au jour et à la nuit, aux saisons, aux plantes, aux animaux, à leur multiplication, à la mer et à ses flots soulevés : et toutes les créatures suivent ses lois sans jamais s'en écarter. Sur tous ces êtres qui racontent la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu, il a établi un roi, l'homme à qui il a dit : *Règne sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur tout animal qui se meut sur la terre :* toute créature est destinée à notre instruction, à nos besoins, à nos plaisirs. C'est pourquoi la raison s'unit à la religion pour nous crier, comme premier de nos devoirs : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toute ton âme, de toutes tes facultés.* Et

loin de là : tandis que toute la création chante un hymne de louange au Seigneur, l'homme seul fait désaccord à cette immense harmonie : il se révolte contre ses lois naturelles, contre ses lois révélées dans l'Évangile. Imitateur des Anges de ténèbres, l'homme, si comblé d'amour par son Dieu, racheté par lui avec tant de miséricorde, et appelé par lui à la gloire des bienheureux, se précipite avec fureur dans ces ténèbres extérieures où sont les pleurs et les grincements de dents. Pour nous détourner de ce malheur effrayant, de cet aveuglement incompréhensible ; pour nous inspirer une soumission pieuse à la sainte volonté de Dieu, considérons aujourd'hui, M. F., comment elle s'accomplit et parvient à ses fins, malgré nos révoltes !

Notre Dieu habite dans les cieux, chante le Psalmiste : il dispose toutes choses avec force et douceur, et personne qui puisse résister à sa volonté. Quelques traits d'histoire empruntés à l'Écriture sont bien propres à nous rappeler cette vérité. Dieu a résolu de retirer son peuple de la terre d'Égypte : Pharaon, au contraire, veut en exterminer la race, et il ordonne que tout nouveau-né des Hébreux soit noyé dans le Nil. Un jeune enfant, nommé Moïse, y est exposé, comme tous les autres, dès sa naissance. Et c'est ici qu'éclate la Providence. Dans ce moment même, elle amène aux rives du fleuve la propre fille de Pharaon, lui met au cœur une tendre compassion pour ce jeune hébreu : elle le retire, l'adopte et lui fait

donner une éducation princière dans son palais. Moïse était précisément le seul que Pharaon eût dû faire périr, car Dieu le destinait à être le libérateur de son peuple. Il est le seul que Dieu sauve : et pour mieux insulter à l'orgueil et aux ruses cruelles de ce prince, il le fait élever à ses frais, dans son palais, de manière à le rendre plus capable de remplir ses fonctions sublimes. — Longtemps déjà auparavant les frères de Joseph avaient voulu se défaire de lui, s'en débarrasser pour toujours ; ils le vendirent à des marchands étrangers. Or Dieu, qui le destinait à être le sauveur de l'Égypte, se servit de leur crime et de leur haine pour l'amener dans cette région, rendre sa protection sur lui plus éclatante, en l'élevant à la seconde dignité du royaume.

Mais la vie de Jésus-Christ seule suffit à nous montrer cette inévitable et souveraine volonté de Dieu. Hérode cherche à l'envelopper dans le massacre des Innocents en employant la violence et la ruse : les Juifs et les Pharisiens multiplient les complots, afin de s'emparer de lui et de l'anéantir : ils ne le peuvent jamais, quoiqu'il soit au milieu d'eux, et cela, dit Jésus-Christ lui-même, *parce que ce pouvoir ne leur était pas encore donné*. Mais lorsque tout ce qui était écrit de lui touche à sa fin, notre Sauveur s'abandonne à eux en leur disant : *C'est ici votre heure et le moment de la puissance des ténèbres*. La nuit de sa Passion, saint Pierre tire l'épée pour le défendre. *Remettez cette épée dans le*

fourreau, répondit-il aussitôt. *Ne voulez-vous pas que je boive le Calice que mon Père m'a donné ?* Cette Passion, ce Calice amer qu'il va boire jusqu'à la lie, il ne l'attribue, M. F., vous le voyez, ni à Judas, ni aux Scribes, ni aux Pharisiens ; il sait que c'est la volonté de son Père, qui se sert du crime de ces malheureux pour le lui préparer. Pilate en l'interrogeant lui dit comme pour l'effrayer : *Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous faire crucifier ? Vous ne l'auriez pas sur moi*, reprend le Sauveur, *s'il ne vous eût été donné d'en haut.* Enfin les Juifs en le faisant mourir, en l'enfermant dans un sépulcre scellé des sceaux de la nation, en y apposant des gardes, on cru anéantir avec lui son nom et sa religion : ils n'ont été que les instruments de la volonté de Dieu qui cherchait le salut du monde. Jésus-Christ, par sa mort sur la Croix, a lavé nos péchés dans son sang ; il a assuré à tout homme de bonne volonté la paix et la vie éternelle. Les Juifs, au contraire, sont dispersés par sa colère, dans toutes les nations, rendant témoignage à son Évangile ; et tous les peuples de la terre sont bénis en Jésus-Christ selon les prophéties, et selon les desseins de sa miséricorde adorable.

Pendant trois cents ans, le monde païen et l'enfer déployèrent toutes leurs armes, toutes leurs fureurs contre notre Sauveur et contre son Église. Et plus on égorgeait de chrétiens, plus ils se multipliaient : leur sang en était une semence inépuisable. La promesse , la volonté de Dieu clairement déclarée



dans l'Évangile, n'est-elle pas que les puissances de l'enfer ne prévaudront pas contre l'Église? Et comment donc ne pas voir l'assistance de Dieu sur cette Église ? Elle est fondée et soutenue seulement par douze Apôtres, pauvres, ignorants, sans crédit dans le monde, prêchant, pour Dieu, un Crucifié et la nécessité pour tous de crucifier à sa suite toutes les passions les plus chères à la nature ; elle est attaquée par toutes les puissances de l'univers; et, loin d'en être vaincue, elle les renverse au contraire l'une après l'autre, les force l'une après l'autre à servir de marchepied à Jésus-Christ, son Chef et son Époux.

Ah ! que l'homme est impie et coupable de ne point révérer cette volonté suprême ! Deux passereaux ne se vendent qu'une obole, nous dit Jésus-Christ, et pas un ne tombe à terre sans la permission de votre Père céleste. Les cheveux de votre tête sont comptés; pas un seul ne s'en détache sans son ordre : une feuille d'arbre, un brin d'herbe ne tremble que lorsqu'il le veut. Sa Providence dirige et arrange toutes choses, là même où notre ignorance ose nommer le vain hasard. *On jette les sorts dans l'urne*, dit l'Écriture, *mais c'est Dieu qui les règle et les fait sortir*. Chaque jour, des succès, des revers, des accidents, des révolutions qui bouleversent les États arrivent on ne sait comment : un rien, une chimère, une circonstance futile paraît les amener. Or, ces riens apparents étaient les instruments de la volonté du Seigneur. Oh !

combien nous oublions cette vérité dans le détail de notre vie ! Nous formons des plans, des projets, nous arrangeons les choses à notre gré pour l'avenir : nous oublions notre Dieu qui ordonne tout, qui élève et qui abaisse, qui renverse les puissants de leurs trônes et y élève les petits ; qui a le mal et l'iniquité en horreur, mais qui les permet dans sa justice ou dans sa miséricorde. Et parce que nous voulons être heureux contre la Providence, nous sommes obligés de compter de nouveau ; nous ne trouvons sur nos chemins que déceptions, qu'épines qui nous déchirent les mains et le cœur ; toujours nous retombons dans la même tentation que nos premiers parents ; toujours nous rallumons comme eux, contre nous, la colère de notre Père céleste. *Si vous violez ma défense*, leur avait dit le Seigneur, *vous mourrez de mort*. Non point, vient leur dire le serpent, vous serez très heureux et semblables à des dieux. Hélas ! leur volonté s'accomplit-elle ? je vous le demande : n'est-ce point la volonté de Dieu, au contraire, qui a écrasé leur révolte, qui nous écrase toujours, parce que nous sommes leurs héritiers ? En vain donc vous chercherez le bonheur dans ce que Dieu défend : vous vous y damnerez en y trouvant plus de peines qu'il n'en demande à ses élus pour les couronner ! Méprisez les préceptes divins, l'Évangile et l'Église votre Mère, faites pleurer sur vous Jésus-Christ, sa sainte Mère, vos bons Anges ; la volonté de Dieu s'accomplira néanmoins en vous et sur vous. Dans tous

ceux qui entendront cette parole de félicité inexprimable : *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde*, ce sera sa volonté de miséricorde. La volonté de sa justice et de sa fureur écrasera, au contraire, les malheureux à qui seront adressées ces paroles : *Retirez-vous, maudits, au feu éternel préparé pour Satan et ses Anges déchus.*

Ah ! tout nous redit notre fragilité, notre impuissance, M. F. ; Dieu seul ne change pas, demeure le Roi puissant et immortel des siècles. S'il bénit, on est béni : s'il maudit, la malédiction nous enveloppe comme d'un vêtement. C'est lui qui tire l'indigent de la poussière pour le mettre sur le trône ; mais, dans sa colère, il brise et broie la tête des rois impies : *La terre et les cieux sont remplis de la majesté de sa gloire et de sa puissance.* Confions-nous donc à sa tendresse paternelle ; confions-lui le soin de nos familles, de notre avenir, de notre salut. Le matin, avant les périls de la journée, le soir, avant les dangers de la nuit, remettons notre corps, notre âme, notre esprit entre ses mains : il nous gardera comme la prunelle de ses yeux, et nous redirons avec le saint Prophète : *Le Seigneur est le Protecteur de ma vie, que pourrais-je craindre ? Quand des armées s'élèveraient contre moi, mon cœur ne tremblerait point. Je dormirai en paix sur son sein et j'y trouverai le repos.* Ainsi soit-il.

TREIZIÈME INSTRUCTION.

Nécessité pour nous d'étudier et de connaître la volonté de Dieu, c'est-à-dire sa loi.

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel.

La volonté de Dieu, M. F., parvient toujours à ses fins : elle y fait servir les complots et les péchés des méchants. Ainsi, dire dans la prière : *Que votre volonté soit faite*, c'est exprimer le désir que nous y soyons constamment résignés, que nous en adorions la Providence, sans jamais la contrarier par l'abus de notre liberté. Mais la volonté de Dieu à notre égard est notre sanctification : il veut nous sauver tous moyennant certaines conditions à accomplir : le ciel est promis comme récompense aux serviteurs fidèles. Or, pour être serviteur fidèle, il faut connaître les lois, les commandements du Seigneur ; de là, nécessité de les étudier : sujet sur lequel j'appelle aujourd'hui votre religieuse attention.

Dieu, qui a donné des lois à tous les êtres, ne pouvait délaisser au hasard nos âmes créées à son image, ses filles bien-aimées. Il nous a parlé d'abord à tous au fond du cœur, par ce qu'on appelle la loi naturelle. Tout homme raisonnable entend en lui une voix intérieure qui lui crie : Tu dois révérer, adorer Dieu ton Créateur, dont la Majesté remplit le ciel et la terre ; tu dois honneur, amour, dévouement aux auteurs de tes jours ; tu dois faire à ton prochain tout le bien que tu aimerais en recevoir, si tu étais en sa place, ne jamais lui faire un tort qui te révolterait, s'il te le faisait lui-même. Les païens, les sauvages, les peuples les plus barbares seront tous jugés sur cette loi naturelle, gravée en nous par Dieu lui-même. Mais le péché originel a profondément aveuglé notre esprit : nous sommes plongés dans une ignorance épaise des choses de Dieu et de notre salut : témoin la postérité d'Adam qui tombe dans l'idolâtrie ; témoins tant de peuples et tant d'hommes, qui ne veulent pas suivre l'admirable lumière de l'Évangile. C'est pourquoi Dieu, dans sa miséricorde, a donné sur le Sinaï le Décalogue ou les dix commandements, dans lesquels la loi naturelle devient la loi écrite : *Ces commandements que je vous donne seront gravés dans votre cœur ; vous en instruirez vos enfants, vous les méditerez dans votre maison, en marchant dans le chemin, la nuit dans les intervalles du sommeil, le matin à votre réveil : vous les écrirez sur le seuil de vos demeures.* (Deutéronome, VI.)

Avec la loi ancienne, Jésus-Christ est venu nous annoncer son Évangile, le Testament nouveau par lequel le ciel nous est promis. Par l'Évangile nous savons ce que nous devons croire de Dieu, de ses perfections, de ses desseins sur les enfants des hommes, de ses jugements, de ce qu'il nous réserve après la mort. Par l'Évangile nous apprenons comment nous devons l'aimer, le servir ; comment nous devons nous comporter envers le prochain, envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs. Notre guide et notre lumière dans le sentier qui mène à la vie, l'Évangile règle nos pensées, nos affections, nos conversations, nos repas, jusqu'à nos vêtements. L'Évangile enfin nous apprend comment nous pouvons obtenir la grâce de Dieu, puiser avec abondance aux fontaines du Sauveur : *Quiconque ne lui obéit pas*, dit saint Paul, *subira à la mort des tourments éternels. Quiconque n'écoute pas l'Église sera, comme un païen, retranché du royaume des cieux*. Étudier donc l'Évangile, le sens et l'étendue de ses préceptes, les apprendre, les comprendre, est pour l'homme une question de vie ou de mort. Un artiste passe les nuits et les jours à rêver aux secrets de son art, à s'y rendre parfait ; un légiste, un médecin fouille les codes des lois et les secrets de la science avant d'exercer. Pourrait-on parvenir à l'art des arts, celui du salut de son âme, sans en savoir les règles ? Pourrait-on avoir part au Testament de Notre-Seigneur et Sauveur, sans en remplir les clauses, en en violant

toutes les conditions solennelles et sacrées ? Oh ! non, M. F., car *le ciel et la terre passeront et mes paroles ne passeront pas,* nous dit Jésus-Christ lui-même : *pas une lettre, pas un iota n'en sera retranché.* Ah ! malheur à l'homme qui s'en va dans l'éternité sans prendre l'Évangile pour lumière, sans suivre les pas de Jésus-Christ ! Le monde où nous vivons est ténébreux et maudit : il sera enveloppé dans les ténèbres et la damnation du démon son roi. Écoutez le monde, en effet, et Dieu devient moins respectable que le dernier des hommes ; il ne reste plus un seul commandement dont la violation soit un crime. Ce n'est plus un crime selon l'un ou l'autre, de ne point prier, de blasphémer la majesté divine, de profaner le dimanche, d'oublier ses parents pendant la vie, après leur mort ; d'entretenir l'esprit de vengeance, de commettre toute abomination impure, d'être adroit dans la fraude, de calomnier, de semer la discorde, de mépriser la pénitence et les Sacrements. Quelles forêts de préjugés n'amasse-t-on point contre l'Église notre Mère ! quel débordement de scandales, de mœurs impies et impures ! Et parce qu'on s'abandonne au torrent, on croit Dieu vaincu et ses droits anéantis. Comment échapper à ces erreurs, à ces mortelles coutumes, que par l'Évangile dont il est dit : *Toutes ses paroles ont été écrites pour notre instruction, et quiconque n'y aura pas cru sera condamné?* Mais comment les connaître et les suivre, sans les étudier, sans les méditer, sans interroger la voix des Pasteurs qui

ont reçu cette mission de Jésus-Christ : *Allez, prêchez mon Évangile à toute créature, instruisez toutes les nations ; apprenez-leur à faire ce que je vous ai commandé ?* On vante les progrès, les lumières : considérez donc au contraire la crasse et odieuse ignorance des masses. On sait vaguement que Dieu est venu sur la terre, qu'il a annoncé la bonne nouvelle aux hommes, qu'il a prescrit des devoirs et qu'il les exige : on y ferme volontairement les yeux et les oreilles, afin de s'en aller à l'éternité dans un repos brutal. Visitez les cités, les hameaux, les palais, les chaumières : là, le travailleur et le rentier, l'homme d'affaires ou d'oisiveté, trouvent du temps et de l'argent pour des livres irréligieux, pour des journaux outrageux à la foi, à la pudeur. Aveuglement stupide et criminel ! ils veulent prendre pour directeurs de leurs âmes les ennemis des âmes ; pour maîtres et docteurs en religion des libertins grossiers, ignorants de la religion ! On trouve du temps et de l'argent pour des festins, des débauches, pour le luxe effréné des vêtements ; et point de temps ni d'argent pour de bons livres, pour la méditation des vérités et des mystères de notre salut, pour la méditation de l'*Évangile, qui est*, dit saint Paul, *la puissance de Dieu même pour sauver ceux qui croient.*

Ah ! que la connaissance de Dieu est bannie de la terre ! Saint Jean revenant parmi nous pourrait redire avec une triste vérité de Jésus-Christ : *Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas.*

Comment s'étonner du petit nombre des élus, du grand nombre des branches mortes destinées au feu de la vengeance, puisqu'elles se séparent de Celui qui est la vraie Vigne ? Interrogez aujourd'hui cent personnes, en sera-t-il dix pour répondre exactement à ces questions : Dieu le Père a-t-il un corps, Dieu le Fils est-il aussi grand, aussi ancien que lui ? A-t-il toujours été homme ? Qui est plus ancien de lui ou de Marie sa Mère ? Qu'était-il avant d'être homme ? Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption ? Qu'est-ce que le Sacrifice de la messe, et peut-il être offert aux saints ? L'homme peut-il faire le bien, se convertir, opérer son salut de lui-même, et quel moyen d'en obtenir la grâce ? Que deviennent les âmes séparées de leurs corps, et quel est le plus grand des malheurs ? Qui s'intéresse sérieusement à ces graves questions et saurait y répondre avec intelligence ? Cependant, nous dit saint Jean, *la vie éternelle consiste à bien connaître Dieu et Jésus-Christ qu'il nous a envoyé.* C'est un devoir pour tout homme parvenu à l'âge de raison de connaître Dieu en trois personnes, de savoir que le Verbe, la seconde des trois, s'est fait homme, a habité parmi nous, en tout semblable à nous, à l'exception du péché ; qu'il est mort sur la croix, qu'il est ressuscité, est monté aux cieux avec cette même chair revêtue de gloire ; et qu'à la fin des temps il descendra en cette même chair, éclatante de splendeur et de majesté, pour juger les

vivants et les morts, et rendre à chacun selon ses œuvres. Quiconque veut être sauvé doit savoir avant tout la foi catholique, dit saint Athanase ; il doit savoir, non seulement de mémoire, mais comprendre le Symbole des Apôtres, l'Oraison de Notre-Seigneur ou *Pater,* la Salutation Angélique, les dix commandements de Dieu et les principaux commandements de son Église ; connaître les septs sacrements, les dispositions saintes qu'ils demandent, la grandeur des obligations qu'on y contracte. Quelle matière redoutable de jugement pour nous tous, dans les seuls sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; dans cette présence perpétuelle, dans cette oblation quotidienne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si aimant les hommes, si oublié des hommes ! Le mariage, par exemple encore, est la vocation commune; il impose les devoirs les plus effrayants ; aussi Jésus-Christ a-t-il voulu, pour le salut des époux, lui ouvrir les trésors de sa Passion en en faisant un sacrement. Comment s'y prépare-t-on, comment le reçoit-on, comment les époux y vivent-ils entre eux, à l'égard des enfants, des ouvriers ? Ah ! Dieu nous a parlé ; il est venu prêcher son Évangile dans la prière, les jeûnes, les veilles, les fatigues. Malheur donc aux pasteurs, aux pères et aux mères, qui auront laissé croupir leurs paroisses, leurs familles, dans l'ignorance des mystères et de la loi de Dieu ! C'est bien à eux que s'adressent ces paroles du Prophète Ezéchiel : *Si vous n'annoncez pas ma*

volonté à ceux qui vous sont confiés, ils mourront dans leur péché ; mais je vous redemanderai le sang de leur âme. Jésus-Christ est notre Maître, notre seul Sauveur ; crions donc avec saint Pierre à ses pieds : *A qui irions-nous, Seigneur, sinon à vous qui avez les paroles de la vie éternelle, sinon à vous qui êtes la lumière, le chemin, la force pour y parvenir ?* Ainsi soit-il.

QUATORZIÈME INSTRUCTION.

Nécessité de pratiquer la Loi de Dieu tout entière, avec Persévérance, avec le zèle des Anges et des Saints dans le Ciel.

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.
Que votre volonté soit faite sur la terre comme on la fait dans le ciel.
(MATTH., VI.)

Jésus-Christ *nous a visités du haut des cieux*, dit Zacharie en son Cantique, *afin d'éclairer ceux qui étaient assis dans les ténèbres et les ombres de la mort, et de diriger leurs pieds dans le chemin de la paix.* Toute autre lumière que son Évangile, la science des saints, égare les âmes, les conduit à l'abîme. Mais, quel désolant spectacle que celui de l'humanité ! Comme Adam après son péché nous fuyons Dieu, nous avons peur d'entendre sa voix, de savoir ce qu'il réclame de nous. Des millions d'hommes parlent de lui, de sa puissance, de sa justice, de sa miséricorde, de sa Providence, pour les outrager indignement, les blasphémer. Combien en est-il pour pouvoir rendre compte des

mystères et des lois de la religion chrétienne, dont ils se disent les enfants ? La mort, le jugement, le paradis, l'enfer, l'éternité sont-ils souvent présents à notre pensée ? Nous trouvons du temps pour ce qui nous plaît, nous caresse, pour toutes nos passions. Avons-nous nos heures et nos méthodes de prières, nos heures de lectures spirituelles, nos heures et nos livres de méditations ? Cependant il ne suffit pas d'étudier et d'apprendre la volonté, la loi de notre Père qui est aux cieux ; la pratiquer avec une fidélité entière, avec persévérance, avec le zèle des anges et des saints, voilà tout l'homme, nous dit le Saint-Esprit : sujet bien digne du recueillement de votre foi.

I. — Le chrétien, M. F., est un homme créé pour le ciel ; mais le ciel ne lui est promis que comme un salaire, une récompense de son service. La parole de Notre-Seigneur est très formelle. Un jour une femme de la foule, qui se pressait sur ses pas, s'écrie : *Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté ; bienheureux le sein qui vous a nourri de son lait ! Dites plutôt heureux*, reprend Jésus-Christ, *ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique.* Ainsi, d'après ce divin témoignage, l'homme fidèle aux commandements de Dieu est plus heureux, plus grand aux yeux de Dieu, à ce titre, que Marie elle-même devenue sa Mère parmi nous. Vous récitez encore quelques prières : vous réclamez le secours de Dieu dans la détresse. Au milieu des fléaux, des maladies

d'époux, d'épouses, d'enfants, vous priez de bon cœur, vous faites volontiers un pèlerinage à quelque sanctuaire célèbre, sans vous inquiéter de vous mettre en règle avec la loi de Dieu, sans rentrer en grâce avec lui. Mais, vous déclare encore Jésus-Christ, *ce ne seront point ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux ; il n'y aura pour avoir ce bonheur que ceux qui auront fait la volonté de mon Père qui est aux cieux.* Bien plus, tout serviteur qui, connaissant cette volonté sainte, l'aura négligée, sera châtié à proportion de ses lumières. (Luc, XII.)

II. — Et remarquons-le bien, M. F., ce n'est point une partie de la volonté de Dieu, mais sa volonté tout entière, c'est-à-dire tous ses préceptes et tous ceux de son Église qu'il faut révérer, pratiquer. Nous sommes portés à nous aveugler sur ce point. Violer un commandement, deux commandements, manquer à la messe le Dimanche deux ou trois fois seulement dans l'année, manger gras les jours défendus deux ou trois fois, ne nous paraît rien. Cependant, quiconque viole la loi en un seul point, est coupable comme s'il l'avait violée tout entière, dit l'Écriture, parce qu'il foule aux pieds la sainte majesté de Dieu, Auteur de la loi ; parce que cette seule violation suffit à perdre son âme et à la réprouver. De là le mot si chrétien et si beau de la mère de saint Louis : « Mon fils, tu sais bien que « je n'ai rien d'aussi cher que toi dans ce monde ;

« néanmoins j'aimerais mieux te voir mourir à « mes pieds que de te savoir coupable d'un seul « péché mortel. » L'enfer est rempli d'infortunés qui étaient fidèles au grand nombre des commandements ; ils y sont tombés pour ne pas avoir accompli la loi de Dieu dans tous ses points. Le grand prêtre Héli était fidèle à ses fonctions saintes ; cependant il fut réprouvé de Dieu, non point pour avoir manqué de réprimander ses enfants de leurs excès, car il le faisait, mais pour avoir négligé la rigueur, la correction qui les aurait pliés au devoir. Exemple terrible pour une multitude de pères et de mères, qui se croient honnêtes aux yeux de Dieu. Et les Pharisiens, sur qui tombent si énergiquement les malédictions de Jésus-Christ, étaient exacts jusqu'à la rigidité, à l'égard de plusieurs commandements : seulement ils rejetaient les autres qui contrariaient leurs passions. *Ceux-là tous sont maudits, ô mon Dieu,* s'écrie David, *qui s'éloignent de vos préceptes.*

III. — Il faut observer la loi de Dieu avec persévérance. A quoi nous servira d'avoir bien commencé si nous finissons mal ? Judas fut pendant plusieurs années un Disciple, un Apôtre fidèle à Jésus-Christ : il finit par le trahir et mourut réprouvé de Dieu et des hommes. C'est donc tous les jours de notre vie que nous devons marcher en sa présence dans la justice et la sainteté, lui demander l'accomplissement de sa volonté, comme nous lui demandons notre pain quotidien. A quoi

aboutira notre baptême, à quoi aboutira notre première Communion et ses serments sacrés, si nous abandonnons notre Sauveur et Marie sa Mère aimable, pour faire cause commune avec leurs ennemis, avec les ennemis de la foi et de la pudeur? Ah! il serait mille fois préférable d'avoir été étouffés dans le berceau, ou bien en ce grand jour de notre première alliance avec Jésus-Christ, que d'être restés sur la terre pour souiller nos âmes à toutes les boues du chemin ; *il n'y aura de sauvé qui celui que aura persévéré jusqu'à la fin.*

IV. — Enfin, nous devons accomplir la loi avec une ferveur céleste ; *la faire sur la terre, comme on la fait dans le ciel : sicut in cœlo et in terra :* tel est encore le vœu que Notre-Seigneur met sur nos lèvres en la prière. Nous servons le même Dieu que les Anges et les Saints : nous sommes appelés à chanter un jour les mêmes hymnes de fêtes, devant le trône de l'Agneau. Notre amour dans son service doit donc être leur amour, ardent, zélé, généreux. Mais qu'ils sont rares ces bons serviteurs de Dieu, et que de lèvres prononcent une dérision grossière en disant : *Que votre volonté soit faite sur la terre, comme on la fait dans le ciel!* Le service de Dieu nous semble un esclavage ; nous l'accomplissons à contre-cœur et comme par grâce pour lui, comme s'il avait besoin de nous et de nos biens. Être en sa présence, pendant les offices, devant son paisible Tabernacle, nous est un joug pesant, ennuyeux. Lequel de ses commandements

ne nous paraît pénible, peut-être impossible ? Comparons donc l'ardeur des mondains pour leurs débauches, pour leurs plaisirs lâches et grossiers, à notre ardeur dans le service de notre Dieu, à notre zèle pour son honneur et sa gloire ! Il y a vingt-quatre heures dans un jour, sept jours dans la semaine. Combien d'heures par jour, combien de jours par semaine, même le Dimanche, consacrons-nous à nous élever vers Dieu, à sanctifier nos âmes ? L'amour de cette loi sainte à laquelle est attachée notre félicité sans fin, passe-t-il avant tous nos autres amours ? — Nos actes extérieurs ou intérieurs, nos pensées, nos désirs, nos projets, nos paroles, nos mouvements sont presque aussi nombreux que les battements de notre pouls. Combien en est-il qui soient pour Dieu ? Entre le monde qui nous applaudit pour nous perdre, et Dieu qui nous invite à venir à lui, à qui donnons-nous la préférence et la victoire ? Et si nous voulions ainsi sonder, interroger notre vie, aurions-nous lieu d'être orgueilleux, fiers, contents de nous, de critiquer nos frères, de nous vanter d'être honnêtes hommes ? Hélas ! que l'humanité est triste à contempler ! La multitude consacre au monde et aux passions les prémices de son cœur, de sa vie, pour n'en laisser que les restes au Seigneur : encore bien peu les lui donnent, et meurent comme ils ont vécu, dans l'impénitence finale. Crime criant et appelant les vengeances ! Voyez les hommes ne donner à leur Père céleste

que la lie d'une coupe que le monde et le démon ont salie, empoisonnée, jamais ne lui offrir le vin du pur et saint amour des Archanges !

Pour fruit de cette instruction, retenons, gravons bien dans nos cœurs trois vérités, M. F. :

1° La fidélité aux commandements de Dieu et de son Église est la seule condition du salut. Tout autre chemin mène à la mort. *Si vous voulez entrer dans la vie, gardez les commandements*, nous dit notre Sauveur.

2° Il nous faut regarder ces commandements comme ne changeant jamais, comme ne se pliant point aux caprices des hommes, mais comme inflexibles, éternels. Le nombre des prévaricateurs ne prévaudra jamais contre eux. La paix du ciel n'est promise qu'aux hommes de bonne et sainte volonté, c'est-à-dire qui dirigent leur cœur selon la volonté de Dieu.

3° Il faut regarder ces commandements comme nos juges ; c'est selon ces lois que Notre-Seigneur jugera les hommes et les peuples. Au milieu de ce fleuve noir et impur de crimes et de scandales, qui coule à pleins bords dans le monde, le chrétien doit donc se dire : C'est la loi du Seigneur qui doit être mon miroir ; c'est sur elle que je serai jugé ; c'est elle qui décidera de mon éternité. Arrière donc de moi ceux qui ne débitent que des fables, les maîtres du mensonge ; il me faut haïr père, mère, époux, épouse, mes prétendus amis, s'ils m'empêchent d'aller à Dieu et de lui être fidèle.

Malheur à celui qui ne comprend pas ce premier devoir de la créature ! heureux, au contraire, celui qui, par sa bouche et ses œuvres, redit sincèrement à son Dieu : *Que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel !* Ainsi soit-il.

QUINZIÈME INSTRUCTION.

Résignation à la volonté de Dieu au milieu des afflictions.

Fiat voluntas tua.
Que votre volonté soit faite.

Puisque nous sommes des créatures de Dieu, tenant tous nos biens de sa miséricorde et de sa grâce, la raison nous crie aussi haut que la religion : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit et de toutes vos forces ;* vous le servirez sur la terre avec le même zèle et la même vigilance que les anges et les saints dans le ciel. Cependant, quels sont les hommes qui voudraient accepter le service tel que nous l'offrons à notre Dieu, ne le rejetteraient avec mépris, ne le regarderaient comme une insulte ? Ah ! loin de faire la volonté de Dieu avec l'ardeur pieuse des anges, d'être des missionnaires de Dieu autour de nous, quelle indifférence pour les offenses qui se multiplient sous nos yeux contre Dieu, pour la conversion de nos parents, de nos proches ! Peut-être même faisons-nous nombre avec

les impies, avec les libertins, avec les ennemis des âmes. La volonté de Dieu pour nous, c'est ce qu'il nous réclame, ce sont ses adorables commandements ; c'est aussi ce que sa Providence permet qu'il nous arrive de fâcheux, de pénible, de sensible à la nature. Et même au milieu de ces épreuves notre devoir, notre bien est encore de redire après Notre-Seigneur : *Que votre volonté soit faite et non pas la mienne.* C'est le sujet de notre courte instruction.

Avant de commencer, gravons bien en nos cœurs, M. F., cette vérité : La Providence de Dieu veille sur nous ; en dehors de sa volonté les créatures ne peuvent rien contre nous. *Il n'est pas un mal dans la ville,* dit le prophète Amos, *que Dieu n'ait lui-même envoyé.* Et notre Sauveur ajoutait : *Pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission de votre Père qui est aux cieux.* Un jour Satan obtint du Seigneur le pouvoir de détruire la fortune, les palais, la famille de Job ; mais il ne put sans une permission nouvelle étendre sa main sur sa personne. Cette Providence est celle de Celui qui veut être appelé notre Père, qui a fait pour nous ce qu'un père ne fera jamais pour ses enfants ; qui est venu dans les misères de notre exil, et mourut sur la croix, afin de nous arracher à la seconde mort. Si donc elle arrête que nous serons visités par la maladie, par la pauvreté, par les persécutions, par les revers et les chagrins, comment oserions-nous nous révolter ? Est-ce à

sa volonté ou à la nôtre de diriger notre vie, de commander ?

Il est vrai, les raisons du Seigneur à nous éprouver au creuset de la tribulation sont parfois cachées, mystérieuses ; cependant la sainte Écriture nous lève assez le voile pour la consolation de notre foi.

I. — La souffrance est comme le caractère du chrétien. Nous avons tous été conçus dans le péché ; nous devons avoir part au châtiment des pécheurs. *Quiconque veut venir à moi*, nous crie la sainte Victime de nos péchés, *doit porter sa croix et me suivre*. Jésus-Christ ne dit pas : *Qu'il porte ma croix,* mais *sa croix*, parce que chacun doit avoir la sienne et boire à son calice avant de partager sa gloire. Les douleurs du corps, les fléaux, les déceptions amères, la violence et l'insolence des méchants, la perte et la mort des personnes bien-aimées, les tentations à surmonter, sont les croix que Dieu nous prépare à tous. Jésus-Christ n'a pu entrer dans sa gloire sans passer par la souffrance ; il n'a pu relever sa tête dans les splendeurs des saints, sans boire auparavant en son chemin aux eaux du torrent ; puis il a dit : Je ne vous prépare mon royaume qu'aux conditions auxquelles mon Père me l'a préparé à moi-même. *Ego dispono vobis, sicut disposuit mihi Pater meus regnum*. Malheur à vous qui passez votre vie dans les rires, qui avez votre consolation en ce monde !

II. — Au péché de notre origine, que de péchés,

d'offenses et de lâchetés nous ajoutons tous les jours devant Dieu ! Considérez les commandements ; consultez votre conscience, pensez aux engagements sacrés de votre baptême, élevez vos regards sur Notre-Seigneur en croix ou bien en état de Victime dans nos Tabernacles; peut-il se complaire en nous, en nos œuvres ; ou plutôt, selon le mot de saint Paul, ne renouvelons-nous point souvent son crucifiement ? Ah ! pourquoi Dieu est-il si patient en face des abominations et des sacrilèges des hommes ? pourquoi ne déchire-t-il point les cieux, afin d'en faire jaillir la foudre sur tant de personnes à l'âme hideuse, et orgueilleuses dans leur état ; sur tant de malheureux et de malheureuses qui déshonorent la terre , et sont la honte de son admirable création ? Nul ne peut le dire ni l'expliquer. Et quelle n'est pas la bonté de Dieu de nous envoyer des peines, des afflictions passagères, par lesquelles nous pouvons expier nos crimes et nous racheter de l'enfer éternel tant de fois mérité ? En est-il beaucoup pour avoir lieu de dire : Dieu m'afflige ; il me punit en moi-même, en mes biens, en mes enfants, et je ne l'ai point mérité ?

III. — En troisième lieu, M. F., il vaut mieux pour nous servir Dieu et sauver notre âme dans les disgrâces et les afflictions de la vie, que d'y vivre dans les plaisirs, les jouissances et les rires. Notre nature est tellement corrompue que plus nous recevons de lui des biens de cette vie, et

plus nous sommes portés à en abuser contre son honneur, à les prodiguer en luxe, en débauches, en passions grossières. Hélas ! les dangers de la santé, de la jeunesse, de la fortune, des conditions élevées, ne sont-ils pas mortels à la foule ? Combien de réprouvés dans l'enfer maudissent les plaisirs et les richesses qui les ont perdus ! Combien de Saints, au contraire, bénissent la Providence qui leur a fait trouver le salut dans les tribulations ! L'affliction est une grande grâce ; elle recueille l'homme en lui-même, mûrit son jugement, lui fait comprendre qu'il n'est rien, que Dieu seul est tout. Les maladies et les souffrances nous rappellent d'elles-mêmes au Dieu de toute consolation. Le roi Manassès était impie, licencieux, infâme sur le trône. Il est renversé, exilé, prisonnier et couvert de blessures : il se souvient du Seigneur alors, et crie vers lui dans les gémissements d'un cœur converti. « Souvent on voit « un père sage et rempli de tendresse pour ses « enfants, flageller cependant un fils méchant et « vicieux : ce sont ses défauts qu'il persécute et « non point sa personne. Et le médecin, qu'on « appelle pour la guérison d'un malade, ne vient-« il pas le plus souvent le fer à la main ? Ce n'est « point le malade, mais son mal qu'il poursuit : il « ne tranche que pour guérir. Lorsque sa lame « entame, emporte les chairs, le patient se tord « et crie ; le médecin n'en suit pas moins les « règles de son art pour son plus grand bien.

« Ainsi devons-nous expliquer la conduite de « Dieu à notre égard. Notre nature aime les déli- « ces, la volupté, le fruit défendu, l'abondance : « tout autant de filets et de pièges du démon, de « maladies cruelles pour les âmes. Dieu, par « l'affliction et la douleur, nous détache de ces « roses trompeuses qui cachent des épines, afin « de nous donner les moyens de nous purifier au « creuset des souffrances et de mériter la gloire « de l'éternité. » (Aug., *Enar. in Ps.* XXXIV.)

IV. — Autre considération encore. Souvent nous ne sommes pas où Dieu nous voulait. Nous n'avons point consulté sa volonté pour notre établissement, pour notre alliance, pour notre condition : nous avons dérangé ses plans en abusant de notre liberté, ne suivant que la voix des passions, dans une jeunesse livrée à l'impiété, à la licence. *Nous avons conçu l'iniquité, nous enfantons la douleur;* nous souffrons par notre faute. Acceptons au moins en esprit de pénitence nos peines et nos chagrins, puisqu'il veut bien les accepter lui-même en expiation de nos offenses.

La joie s'est levée pour ceux qui ont le cœur droit, dit l'Ecriture. Avoir le cœur droit, c'est le redresser sur le cœur de Dieu même, sur sa volonté paternelle. Nous épuiser donc en projets, en vœux, en désirs contraires à la volonté du Seigneur, c'est chercher le tourment, le désespoir, et fermer notre cœur aux chastes ivresses de sa paix. Combien nous serions malheureux, M. F., si Dieu nous

accordait toujours ce que nous désirons ! Combien de fois n'avons-nous pas regretté de nous être trompés dans l'estime et l'amour des créatures ? Nous passons du désir au dégoût, de la joie à la tristesse. Nous sommes souvent à charge à nous-mêmes ; mais nos mécomptes amers, nos remords viennent toujours de ce que nous voulons faire notre volonté et non celle de Dieu. Si nous sommes changeants, le monde change à son tour. Tout ce que nous y aimons, parents, enfants, amis, biens, santé, position sociale, peut nous être ravi. Et si notre cœur n'est point disposé à ce que Dieu en ordonnera, pour notre plus grand bien et pour sa gloire, quand donc notre cœur cessera-t-il d'être inquiet, déchiré, puisque la condition de tout ici-bas est de périr ; que ce monde passe avec tout ce qui le compose, avec toutes ses concupiscences ?

Ah ! Dieu est le Seigneur, le Maître immortel, M. F. ; il fera toujours ce qui est bon à ses yeux, dût la créature crier, résister. Il est de plus notre Père, sachant mieux que nous pourvoir aux besoins de nos âmes. A nous donc, au milieu de nos angoisses, de nos afflictions les plus amères, à nous résigner en répétant : *Que votre volonté soit faite.* Les tribulations de la vie souffertes avec un esprit chrétien produisent un poids immense de gloire. Et pour tous ceux qui bénissent ainsi la main qui les frappe, s'accompliront ces promesses du livre des Psaumes : *Parce qu'il a mis son espé-*

rance en moi, je le délivrerai, je le protégerai; il criera vers moi et je l'exaucerai. Je serai avec lui dans la tribulation ; je l'en arracherai pour le couvrir de gloire et lui montrer le salut qui vient de moi. (Ps. xc.) Ainsi soit-il.

SEIZIÈME INSTRUCTION.

Raisons de l'homme pour dire : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.

Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.
(MATTH., VI.)

Notre-Seigneur, Créateur de l'homme, savait notre corps sujet à une foule de besoins et de misères : il savait aussi que tout don vient de notre Père qui est aux cieux. C'est pourquoi, après les premières demandes de sa prière, il nous fait ajouter : *donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*. Paroles pleines de sens et d'instructions, M. F. Flles nous rappellent que nous sommes les pauvres, les mendiants de Dieu. Nous disons : *donnez-nous*, et non point *donnez-moi*, parce que nous devons prier les uns pour les autres, pour cette grande famille de nos frères et de nos sœurs en Jésus-Christ, qui traversent le siècle présent en fidèles enfants de l'Église, dans l'attente du siècle à venir. *Aujourd'hui*, ajoutons-nous, parce que le lendemain n'est point à nous, et que s'il luit pour nous, il nous faudra recommencer à faire monter

jusqu'à Dieu nos pieux soupirs. Donnez-nous *notre pain quotidien.* Il nous est donc permis de demander les biens temporels, ceux qui protègent et consolent notre vie, pourvu que nous accomplissions ce commandement de l'Apôtre : *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, rapportez tout à la louange de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Nous demandons un pain qui soit *nôtre*, c'est-à-dire qui soit à nous par des moyens honnêtes et légitimes, et non le fruit de la fraude et de l'iniquité ; un pain qui, entretenant notre corps, ne charge point notre conscience. *En mangeant le pain de vos travaux*, dit le Psalmiste, *vous trouverez le bonheur*, *et il vous restera toujours.* Enfin, c'est un pain quotidien, c'est-à-dire qui suffise à nos besoins présents : c'est le nécessaire et non point les délices et la volupté qui, échauffant le corps comme un cheval indompté, le rende rebelle à l'âme sa reine. Considérons brièvement, M. F., notre misère et notre indigence, afin de comprendre combien doit éclater vif et pressant ce gémissement de la prière: *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Notre création, notre existence est un mystère profond, M. F. ; nous ignorons tous d'où nous sommes venus sur la terre, pourquoi nous y sommes plutôt que d'autres. Dieu seul, dit l'Écriture, nous a connus dès le sein de nos mères : il y a formé, développé, arrangé nos membres : il y a soufflé une âme vivante sur laquelle il a marqué le sceau de sa ressemblance et la lumière de son

visage. De la prison du sein maternel où nul autre que lui ne pouvait veiller sur nous, il nous a fait entrer dans ce monde. Nous vivons, mais vivons-nous de nous-mêmes, chrétiens ? « Ah ! c'est par « vous, Seigneur, répond saint Augustin, que « nous avons reçu les consolations du lait hu- « main : ce n'est point ma mère ni ma nourrice « qui le mettaient pour moi dans leur sein : c'est « vous, ô mon Dieu ! qui me donniez par elle l'ali- « ment des premiers jours, selon les richesses de « votre Providence. » (*Conf.*, I.) Nous quittons les bras, les genoux qui berçaient nos premiers jours : nous portons, avec les développements de l'âge, le joug sacré du devoir. Mais est-il un seul homme qui n'ait lieu de dire avec le saint Prophète : Seigneur, vous êtes seul mon salut, mon libérateur : sans votre assistance de tous les instants, mon cœur ne peut plus respirer, mon corps se mouvoir, mon sang circuler dans mes membres, ma langue exprimer mes désirs et mes pensées : *Visitatio tua custodivit spiritum meum ?*

Il est vrai, même après le péché, notre Père céleste a rempli la terre de sa miséricorde : il y multiplie le froment, le vin, l'huile, les fruits divers : dans son amour adorable, il a destiné toutes les créatures à nos usages, à nos travaux, à nos plaisirs. Les animaux n'ont point péché, et ils souffrent pour nous : ils portent nos fardeaux, creusent nos sillons : beaucoup ont des maîtres qui les surpassent en brutalité : ils sont égorgés afin de nous

vêtir de leurs dépouilles, de nous nourrir de leur chair. Que deviendrait l'homme, si Dieu lui retirait le cheval, le mulet, le bœuf, qui littéralement l'empêchent de mourir de faim ? Néanmoins, pour nous rappeler le péché et son châtiment, la terre produit la ronce, le chardon, les épines, les herbes sauvages, les insectes : il n'est pas un animal servant à l'homme qui n'ait sa maladie ; pas un fruit, une plante servant d'aliment à nos corps qui n'ait son ennemi, son contre-temps mortel. Il envoie, de nos jours, une maladie mystérieuse à la vigne, à la pomme de terre, et le génie orgueilleux de l'homme est humilié devant sa vanité, et les populations sont en détresse. Est-ce qu'il ne peut point de même ôter à notre pain sa vertu nourrissante, dépouiller nos arbres, détruire nos moissons et nos espérances, par les gelées, la grêle, les inondations, les sécheresses brûlantes ; par les moucherons, la vermine, les mille fléaux de sa colère ?

Et la santé, M. F., notre pain quotidien aussi, le premier trésor de notre vie, est-il un homme qui puisse se la promettre toujours ? Pour la détruire à jamais le Seigneur a la chaleur, les frimas, les venins de l'air, des plantes, des eaux, des animaux ; les revers et les chagrins de la vie : une goutte de sang ou de bile qu'il dérange ; la piqûre d'un moucheron, d'une épine. Les membres de notre corps, les plus utiles, les plus délicats, peuvent devenir sources de maladies si nombreuses, que les médecins ne peuvent les compter toutes, et nous conduire

au tombeau. Ah ! notre misère est immense, notre indigence est pitoyable en cette vallée de l'exil, que nous remplissons de nos larmes et de nos gémissements. Couvert de pourpre ou de haillons, l'enfant d'Ève pécheresse ne trouve qu'en Dieu seul le pain quotidien, les dons de la nature et de la grâce. *C'est en vous, Seigneur, qu'espèrent les yeux de tous : vous ouvrez votre main et tout être vivant est rempli de bénédiction.* Mais notre plus grande misère est de ne compter que sur nous-mêmes, sur notre adresse, sur notre industrie, de ne tenir nul compte de sa Providence, de vouloir édifier sans elle : nous travaillons en vain, ne trouvant sur notre chemin que des épines qui blessent, ensanglantent nos cœurs, et nous souffrons sans mérite et sans consolation.

D'ailleurs, souvent nous ne sommes pas dignes d'obtenir les biens temporels que convoite notre nature. Jésus-Christ rendait grâces à son Père pour un seul morceau de pain grossier. Nous, au contraire, nous demandons la richesse, la prospérité, l'abondance, uniquement pour nos plaisirs et nos passions, presque jamais pour les faire servir à la gloire de Dieu, à notre salut, au salut de notre prochain. Quelle multitude parmi les riches, qui ont plus reçu de lui, l'offensent et le font offenser ! A combien la santé, la jeunesse, l'aisance, le crédit, ne servent-ils pas d'instruments pour l'impiété et les débordements de la licence ? Combien en est-il pour chanter au Seigneur l'hymne de remerciement

de ce qu'ils possèdent tous leurs membres, tous leurs sens, toutes leurs facultés, lorsque tant d'autres, à leurs côtés, sont estropiés, difformes, sourds, aveugles, muets, lépreux, paralytiques, idiots et stupides ? Ah ! c'est là un spectacle qui révolte, qui soulève le dégoût contre la race humaine : elle traverse la vie au milieu des dons de Dieu et des témoignages infinis de sa tendresse, mais dans l'oubli, la révolte et l'ingratitude cruelle et sauvage contre Dieu.

Adorons donc, M. F., la bonté de notre Père céleste qui nous a nourris depuis le sein de nos mères, et qui pourvoit avec une prévoyance maternelle aux besoins de toutes ses créatures. Que notre âme, humble et suppliante devant sa Majesté si sainte, aime à lui redire : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.* Que s'il nous refuse les biens que désire notre concupiscence, c'est qu'ils nous seraient nuisibles ; il imite la mère qui écarte le poison ou l'arme mortelle des mains de son enfant imprudent ; il les écarte aussi, parce qu'un autre intérêt doit nous amener à la religion, celui de la vie future où le mal ne sera plus. Le pain quotidien du juste par excellence, c'est la patience, la paix de la conscience, l'assistance de la grâce dans les maux présents ; mais prenons garde de ressembler à la brute qui se nourrit de ce que Dieu lui prépare sans relever son front vers lui. Prions aujourd'hui, pour recommencer demain encore et tous les jours. Que le père, que la mère de famille veille attenti-

vement à ce qu'aucun de ses enfants ne manque à ce premier devoir de l'homme. La vie est si amère, si pénible, que nous avons plus besoin de la grâce, pain et consolation de l'âme, que du pain qui nourrit notre corps ; et Dieu n'a rien promis à l'homme sans la Prière et les Sacrements. Heureux donc quiconque s'anéantit devant lui pour redire avec le saint Prophète : *Seigneur, j'élève mon âme vers vous : comme les yeux de la servante se fixent sur les mains de sa maîtresse, dans l'attente d'un bienfait, ainsi nos yeux sont élevés vers le Seigneur jusqu'à ce qu'il ait pitié de nous.*

DIX-SEPTIÈME INSTRUCTION.

Combien nous avons un besoin extrême de dire : Pardonnez-nous nos offenses.

Dimitte nobis debita nostra.

Par ces paroles : *Pardonnez-nous nos offenses*, notre prière entre dans un nouvel ordre de demandes. Jusque-là nous avons conjuré notre Père céleste de nous accorder sa grâce et les biens spirituels qui conduisent à son royaume. Ayant un corps à nourrir, nous lui avons demandé le pain nécessaire aux fatigues du chemin, les secours nécessaires à notre vie périssable ; et il fait luire son soleil sur ceux qui le louent comme sur ceux qui le blasphèment, jusqu'au jour où il rendra à chacun selon ses œuvres. L'Oraison Dominicale renferme maintenant, jusqu'à la fin, des supplications à sa bonté toute-puissante, pour qu'elle écarte les maux qui menacent nos corps et nos âmes ; qu'elle nous délivre des dangers et des calamités de la vie présente et de la vie future. *Pardonnez-nous nos offenses,* commençons-nous à dire : paroles qui

nous invitent à l'humilité, au repentir, à la crainte des jugements de Dieu; paroles par lesquelles nous implorons sa miséricorde afin de ne pas tomber entre les mains de sa justice, dans l'impénitence et l'état du péché. Considérons donc combien nous avons besoin que Dieu exauce, en toute clémence, cette prière suppliante : *Pardonnez-nous nos offenses.*

Si nous prétendons être sans péché, nous sommes nos séducteurs mortels, et la vérité n'est point en nous, dit saint Jean. Ils sont heureux ceux que Dieu appelle devant lui avec la robe immaculée de leur baptême : quant à ceux qui demeurent dans la traversée du siècle, ils *la souillent nécessairement*, de poussière ou de boue (1), et doivent crier devant Dieu : *Pardonnez-nous nos offenses.* La multitude fait naufrage et périt en cette mer noire et houleuse du monde où règne le démon. Que si, par la grâce de Jésus-Christ, quelques fidèles n'y laissent point submerger le vaisseau de leur âme dans les flots qui l'envahissent, au moins, dit saint Augustin, il leur faut sans cesse tirer à la pompe pour l'épuiser, sans quoi il se fait un amas qui le coule dans l'abîme. Or, dire : *Pardonnez-nous nos offenses*, c'est faire à notre âme ce que fait une pompe à un vaisseau qui prend l'eau ; c'est, par le repentir, nous débarrasser du poids journalier de nos offenses. Nous

(1) *Necesse est etiam religiosa de mundano pulvere sordescere corda.* (Saint Léon, saint Bernard, *sæpius.*)

sommes pécheurs, en effet, M. F. ; le juste tombe sept fois par jour, ou par faute directe, ou par abus de grâces ; la foule s'en va dans la vie, loin des joies chastes de l'amitié du Seigneur. L'enfance, même avant l'âge de raison, est remplie d'instincts ignobles ; elle est gâtée par la corruption naturelle au cœur humain, par la négligence des parents, par les mauvais propos, par les compagnies. Souvent elle sait et pratique des mystères de débauches qui font pleurer, et de beaucoup on s'écrie tristement : « Si petits encore et déjà si grands pécheurs ! » Un peu de retenue, de contrainte paraîtra à l'époque de la première communion ; mais le cœur n'est point ouvert ni à Dieu ni à sa loi. Le monde est là comme un voleur en embuscade, pour se jeter sur ces jeunes âmes et les égorger ; c'en est fait, ils abandonnent leur Sauveur et leur Mère divine, peut-être pour l'éternité. Quelle insolence dans le désordre ! quelles habitudes, quelles conversations abominables appellent sur leur avenir la vengeance divine ! Et personne ne s'en inquiète ; pas une main compatissante pour les arracher aux ronces meurtrières de ces passions, et les amener à dire aux pieds de Jésus-Christ : *Pardonnez-nous nos offenses !* Comparez, M. F., ce qui se dit, ce qui se fait dans le monde, à la lumière du soleil ou dans la nuit des ténèbres, avec le saint Évangile qui nous jugera, avec les seize commandements qui renferment l'abrégé de nos devoirs ; vous compren-

drez ainsi comment notre doux Sauveur, venu pour sauver les pécheurs, a laissé échapper cette plainte déchirante : *Combien la voie large qui mène aux enfers est fréquentée, et qu'il est petit le nombre de ceux qui s'avancent dans le sentier de la vie éternelle !*

Peut-être remplissons-nous encore quelques devoirs religieux, mais sans foi, par routine ; nous choisissons ceux qui flattent la pente naturelle de nos esprits, qui conviennent à notre caractère ; encore le moindre prétexte suffit-il pour les négliger, et nous mettons les autres sous nos pieds sans remords ; puis nous dormons dans la *paix sauvage* du péché. Et qu'importe à l'ennemi, M. F., de ne pouvoir entamer quinze portes d'une ville assiégée, s'il emporte d'assaut la seizième, et parvient ainsi au cœur même de la cité ? Vous priez parfois ; la prière, bientôt après, devient un joug pénible, et vous l'écartez. Mais quelle prière légère, irrévérencieuse, insulte plutôt qu'adoration ! On vient encore au Saint-Sacrifice, souvent faute d'autre chose à faire, par distraction, par passe-temps, et non point pour s'unir du fond de l'âme à l'auguste Victime de nos péchés. Que de blasphèmes odieux, qui feraient penser que la terre est peuplée de démons échappés de leurs prisons de flammes ; que de parjures sacrilèges, de propos qui outragent la pudeur, la religion, le prochain ! Et les devoirs du mariage et de la famille, comment sont-ils compris et accomplis ? Ah ! c'est bien

là que le serpent impur fait sa pâture des âmes immortelles. Que si çà et là quelques familles conservent la foi et les mœurs, les enfants grandissent sans correction chrétienne, dégénèrent bientôt dans le contact du monde. Il ne faut à nos générations dégradées que de la terre, de l'argent, des débauches ; que de la volupté achetée de quelque prix que ce soit, même du sang des âmes. Où donc Jésus-Christ est-il bien connu, servi, révéré ; où règne son esprit de piété, de sagesse et de force ? Ici on se vante d'être honnête homme, tout en étant impie et scélérat plus que les Juifs contre la majesté du Seigneur ; là on se prétend religieux tout en suivant le torrent des coutumes et des scandales réprouvés par l'Évangile, tout en reniant Jésus-Christ, son Temple, son Autel, sa Table et sa Croix, à l'ombre seule de laquelle nous pouvons vivre en espérance dans les nations, dit le prophète Jérémie.

Nous sommes donc pécheurs, ajoutant crime à crime, blessure à blessure ; nos plaies sont encore saignantes que nous les élargissons par des plaies nouvelles. Mais notre malheur est de ne point le reconnaître ; c'est d'être orgueilleux dans la souillure, de vouloir y être flattés, honorés, applaudis ; c'est de ne point nous frapper la poitrine aux pieds de notre Médecin compatissant en lui disant : *Pardonnez-nous nos offenses. Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous!* Il nous offre en effet lui-même sa miséricorde, en

nous apprenant à redire : *Pardonnez-nous nos offenses ;* c'est comme s'il disait : Priez et vous serez exaucés ; je n'ai jamais rebuté le cœur contrit et humilié. Il nous répète assez et par ses Écritures, et par les mystères miséricordieux de sa vie entière en faveur des pécheurs, qu'il ne veut pas leur mort, mais leur salut ; qu'il n'a versé son sang qu'afin de leur préparer un bain toujours purifiant, toujours ouvert à tous. Ah ! notre Sauveur ne damne personne, ne veut damner personne ; au jugement il ne fait que prononcer la sentence préparée, choisie par nous. *La vie et la mort étaient devant vous*, nous dira-t-il ; vous avez choisi la mort, elle sera votre partage. *Là où l'arbre sera tombé, là il restera éternellement.*

Ainsi, M. F., rien de souillé n'entrera dans le royaume des cieux ; il n'admet en son enceinte que les âmes réconciliées avec le Seigneur, avec le prochain ; et nous sommes nus, dépouillés, souillés dans tous nos sens par le péché, accablés de dettes infinies et n'ayant pas de quoi les payer ; crions donc pardon vers notre Père qui est aux cieux ; en lui la miséricorde l'emporte sur le jugement ; en lui surabonde la rédemption. Il donne sa grâce aux humbles ; ce n'est qu'aux orgueilleux qu'il résiste avec mépris. Mais dire : *Pardonnez-nous nos offenses*, sans avoir le désir de les cesser, de les corriger, c'est l'insulter dans l'adoration même, et la changer en sacrilège. De quel front, en effet, un pécheur impénitent ré-

clame-t-il la clémence de son Dieu, lorsque la secrète affection de son cœur lui dit en même temps : « Je ne vous obéirai pas, je ne me convertirai point à votre amour ? » Oh ! que notre prière implore, implore encore l'indulgence divine, la rémission de nos offenses, mais avec les sentiments de David après son péché : *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre grande miséricorde; mon péché est toujours devant mes yeux comme un reproche amer. Créez en moi un cœur pur, un esprit nouveau, ne rejetez pas le sacrifice d'un cœur brisé de componction.* Avec cette humilité du repentir nous trouverons la paix de Dieu sur la terre et dans le ciel. Ainsi soit-il.

DIX-HUITIÈME INSTRUCTION.

Pardon des Injures.

Dimitte nobis... sicut et nos dimittimus.
Pardonnez-nous... comme nous pardonnons.
(MATTH., VI.)

Jésus-Christ s'est incarné, M. F., et après trente-trois années des plus amères souffrances de notre exil, il a répandu son sang sur une croix ; il l'a fait pour ses plus grands ennemis, les pécheurs. Et voyez l'Église sa tendre épouse ; elle est déchirée par une foule d'enfants, portés, élevés dans son sein ; ce sont ces âmes perdues, infortunées qu'elle recherche avec plus de compassion ; elle prie et fait prier pour leur conversion, elle pleure et prie auprès de leur lit d'agonie, en leur ouvrant ses bras ; elle prie et pleure sur leurs tombeaux. Tous nous sommes un peu plus, un peu moins, ces pauvres pécheurs que Jésus-Christ ne cherche qu'à réconcilier, à pardonner, à bénir ; il nous en laisse l'espérance et la promesse en nous apprenant à dire : *Pardonnez-nous nos offenses*, en élevant sous nos yeux les tribunaux de la miséricorde dont il

a dit : *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les aurez remis*. Mais il nous fait ajouter : *comme nous pardonnons*, nous rappelant ainsi la condition à laquelle il nous pardonnera, — et la mesure dans laquelle il nous pardonnera : deux pensées qui méritent particulièrement votre sérieuse attention.

I. — *Le pardon des injures* est un des points les plus graves de la morale évangélique. Une foule de personnes abandonnent les Sacrements sous prétexte de haine ; une foule se damnent pour n'avoir point ou compris ou accompli ce devoir. Quelques réflexions préliminaires sont nécessaires pour en montrer le sens et la portée.

1° Il ne faut point confondre la haine avec le ressentiment ou peine intérieure que nous éprouvons tous à la suite d'une injure, d'une injustice. La haine c'est la volonté, le désir de rendre le mal pour le mal : elle n'est jamais permise. Mais de même que personne ne peut nous ordonner de ne ressentir aucune impression douloureuse, lorsqu'on nous brise un membre, qu'on nous le brûle ; de même il n'est point ordonné de n'éprouver aucune peine à la suite d'une injure, d'un outrage, d'une injustice ; cela est même d'ordinaire impossible à la nature. Ainsi la haine est défendue, mais non point le ressentiment.

2° Il est très permis de haïr la méchanceté, la cruauté, la perfidie des hommes. David a dit : *J'ai haï les impies d'une haine parfaite*. Jésus-Christ poursuivait de ses mépris, de ses malédictions,

l'orgueil et l'hypocrisie des Pharisiens. Saint Paul ne cesse de flétrir les impies, les luxurieux, les ivrognes, tous ceux qui outragent l'honneur de Dieu et du prochain. Mais en haïssant la perversité cruelle ou ignoble de leurs cœurs, nous devons plaindre et aimer leurs âmes immortelles, rachetées par Jésus-Christ et dévorées par une rage de méchanceté infernale pour leur réprobation.

3° Il est très permis de défendre devant les hommes ses biens, son honneur, sa réputation; de forcer nos ennemis à réparer leurs torts, à nous demander pardon, alors même que cela les humilierait, abaisserait leur crédit, leur fortune; l'iniquité ne doit profiter à personne. Seulement, veillons à ne point passer les bornes d'une défense légitime, à ne point nous laisser entraîner à la haine, à la passion sauvage de nuire et d'écraser.

4° Voici l'obligation du pardon des injures dans son étendue. C'est un devoir pour nous de pardonner intérieurement à nos ennemis; extérieurement quand ils demandent à se réconcilier. Nous devons souhaiter que Dieu leur pardonne, les délivre par sa grâce, de ce fonds de méchanceté qui les presse à imiter les démons, dont la passion est de nuire et de détruire. Nous devons leur souhaiter les biens éternels, leur en assurer la possession selon notre pouvoir, les comprendre dans les prières générales que nous adressons au Seigneur pour tous les membres de l'Église. Mais il n'est point exigé d'humiliation de notre part; il n'est

point exigé non plus que nous établissions des relations d'amitié avec des hommes que nous savons lâches, traîtres, méchants, dissimulés, et qui n'évitent le mal que parce que le pouvoir et les occasions leur manquent ; la prudence n'est point contraire à la charité. Ces réflexions posées, j'entre dans le cœur du sujet, et je dis, M. F., *que Dieu ne nous pardonnera point si nous ne pardonnons nous-mêmes;* ce sont là les paroles solennelles de Jésus-Christ lui-même, au moment où il apprenait à ses disciples à prier. Il les répète jusqu'à trois fois au même endroit ; et pour qu'il nous soit impossible de l'oublier, c'est le seul devoir pratique renfermé par lui dans sa prière : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons!* Le pardon des injures est ainsi un précepte inflexible pour tous les chrétiens ; mais si nous pardonnons, il nous pardonnera ; sa promesse y est engagée. Vous avez des ennemis ; quel homme n'en a point ? Le méchant en a par suite de sa perversité, de ses vices. Le juste en a parce que sa vertu est une condamnation de la licence et de l'inconduite, et aussi quelquefois parce que le péché d'Adam a laissé dans sa personne des travers et des imperfections assez criantes. Or, votre ennemi, si mauvais, si violent qu'il soit, ne peut vous faire autant de mal que vous vous en faites à vous-même, si vous ne lui pardonnez. Il peut bien vous blesser, vous nuire dans votre corps ou dans vos biens, dans votre maison, dans vos propriétés, dans vos ani-

maux, dans votre honneur, dans votre famille ; il ne peut atteindre votre âme ; c'est vous qui la livrez à la torture, à la malédiction, en y laissant brûler la flamme cuisante de la haine. D'abord la passion de la vengeance ne vous laissera aucun repos ; vous porterez en vous votre supplice, un serpent dévorant. Le bonheur de vos ennemis, leur vue, la vue de ce qui leur appartient, leur seul souvenir, sera comme un vautour cruel, meurtrissant, ensanglantant votre cœur. Ensuite vous vous retranchez du troupeau de Jésus-Christ. *Si vous ne pardonnez point du fond de vos cœurs, vous ne serez point pardonnés*, vous serez bannis de la famille du Père céleste dont il est dit : *Bienheureux les pacifiques, les amis de la paix, parce qu'ils seront nommés les enfants de Dieu !*

Votre ennemi est noir, cruel, infâme, direz-vous. Interrogez donc votre conscience ; que de fois, vous aussi, vous avez été noir et infâme envers votre Père céleste, envers votre Sauveur. Néanmoins, il consent à vous remettre toutes vos fautes publiques et secrètes, toutes les abominations de votre vie consommées depuis votre enfance dans l'ombre et au grand jour, si vous pardonnez à vos frères. Quelque amère que soit votre aigreur, pourrait-elle ne pas céder à cette condition ? Rappelez-vous cet étang de feu, ce ver rongeur et immortel de l'éternité. Votre Dieu vous crie : Tu les as mérités, tu les mérites tous les jours encore par ton impénitence ;

pardonne à ton frère et tu seras pardonné. Il pouvait nous faire ce commandement sans y mettre l'espoir d'une récompense ; mais sa tendresse paternelle, afin de nous rendre ce devoir plus facile, y ajoute une récompense inestimable, le pardon de nos péchés. Quel homme s'aimant un peu lui-même ne profitera de ce trésor incomparable, remis par Dieu entre ses mains, pour payer ses dettes et acheter la vie éternelle ?

II. — Mais ces paroles : *comme nous pardonnons*, nous rappellent aussi que nous serons mesurés comme nous aurons mesuré les autres. Si nous pardonnons peu et difficilement, il nous sera peu et difficilement pardonné ; si nous pardonnons beaucoup, beaucoup d'iniquités nous serons remises. Le haineux, le vindicatif, au contraire, en prononçant ces paroles, prononce sa condamnation, il s'ôte tout moyen de défense et de pardon. C'est comme s'il disait : Seigneur, je ne puis souffrir mon ennemi ; je voudrais le voir maudit, abaissé, écrasé, anéanti. Eh bien ! traitez-moi sur la terre et dans la vie future comme je voudrais le traiter moi-même ; ne me pardonnez que comme je le pardonne. N'est-ce point là une prière affreuse ; n'est-ce point convertir la prière, source de toute grâce, en une source de malédictions effroyables ? Que l'homme qui entretient la passion de vengeance en son cœur prenne donc garde à lui ; peut-il être un plus grand malheur que de ne pouvoir élever son

âme vers Dieu, sans proférer contre soi des imprécations terribles? Cette considération suffira à un chrétien, M. F., pour pardonner sincèrement, universellement toutes les injures; car ce n'est point une fois, deux fois, mais soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire toujours et dans toute occasion, que nous devons pardonner, dit encore notre Sauveur et notre Juge. Que si notre ennemi ne se corrige pas, ne se réconcilie pas, persévère dans sa malice, au moins nous aurons fait notre devoir, et Dieu rendra à chacun selon ses œuvres !

Ah ! sans doute, il est dur, M. F., à notre orgueil, à notre amour-propre de plier devant l'iniquité insolente, d'imiter Jésus-Christ qui priait pour ses bourreaux, et ne maudissait point quand il était maudit; mais cela est facile à la foi, à la prière qui obtient toute grâce nécessaire à l'accomplissement de nos devoirs. Qu'il sera bien plus dur encore de tomber entre les mains de Jésus-Christ trahi, outragé, blasphémé pendant notre vie, sans avoir mérité sa miséricorde! *Or, jugement sans miséricorde à celui qui n'aura point fait miséricorde*, nous dit le Saint-Esprit. Profitons donc du moyen certain d'être pardonnés en pardonnant nous-mêmes. Bientôt nous ne serons plus au nombre des vivants, et vite nos amis, nos proches nous oublieront. Bientôt ils seront plus froids pour nous que la pierre de nos tombeaux ; mais notre charité envers les méchants, notre indulgence à les pardonner nous mériteront à nous

l'indulgence du Seigneur. Jésus-Christ nous recevra dans la famille heureuse de ses élus, dans la cité de la paix et de la concorde inaltérables, selon cette promesse : *Bienheureux les miséricordieux, car eux-mêmes obtiendront miséricorde.* Ainsi soit-il.

DIX-NEUVIÈME INSTRUCTION.

Innombrables tentations qui nous forcent à dire :

Et ne nos inducas in tentationem.
Ne nous laissez pas succomber à la tentation. (MATTH., VI.)

Interrogé par le roi Pharaon sur le nombre de ses années, le patriarche Jacob répondait : *J'ai vécu cent vingt ans, jours courts et mauvais.* — *Jours courts et mauvais*, telle est, M. F., la vraie définition de notre vie. L'homme conçu dans le péché, engendré dans la corruption, se débat ici-bas dans une longue chaîne de travaux, de fatigues, de douleurs, de soucis pour les intérêts périssables. Tour à tour se succèdent en lui la joie, la tristesse, la faim, la soif, la chaleur, les frimas, les maladies, les revers, puis la mort avec ses milliers de visages hideux et de tranchants cruels. Les uns sont emportés par des fièvres et des tortures brûlantes : les autres périssent dans les eaux, dans le déchaînement des éléments, dans les flammes, sur les champs de bataille, sous des

décombres. Certains de mourir, nous ignorons où, quand, comment nous paierons cette amère rançon du péché. Ainsi nos jours s'écoulent dans une immense infortune, dans les chagrins, les angoisses, les dangers. Or, ces périls de notre vie mortelle sont l'image des misères sans nombre qui assiègent nos âmes : misères infiniment plus lamentables, puisqu'elles peuvent nous entraîner dans la seconde mort, dans le puits enflammé de l'abîme. Arrêtons-nous, M. F., à considérer brièvement ensemble ces périls effrayants, afin de nous unir de toute notre foi à notre clément Rédempteur, en disant : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation !*

Saint Paul adresse à tous les fidèles cette recommandation : *Opérez votre salut avec crainte et frayeur ;* pourquoi, sinon que les ennemis de notre salut sont nombreux, puissants, redoutables ? *Apprenez que vous marchez au milieu des pièges et des précipices*, avait déjà dit un Prophète. Ce n'est donc pas en vain que Jésus-Christ nous presse de crier : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* En effet, Dieu seul peut nous couvrir de ses ailes, envoyer vers nous ses Anges pour que nos pieds ne heurtent pas contre la pierre du chemin : nous donner de triompher de nous-mêmes et du démon qui fut homicide dès le commencement.

I. — Ah ! le démon, prince de ce monde, ne nous effraie point assez : il rôde cependant comme un lion dévorant autour de nos âmes, cherchant

une porte pour y entrer, soulevant nos passions, répandant des attraits mortels sur toutes les créatures animées et inanimées, pour nous perdre. Afin de peindre sa puissance effroyable, l'Écriture nous le montre, serpent horrible, pouvant d'un mouvement de sa queue faire tomber du ciel la troisième partie des étoiles : de saints Docteurs pensent en effet qu'il entraîna avec lui, dans sa révolte et son abîme, le tiers des millions de Séraphins que Dieu avait créés pour le bonheur. Elle nous le représente comme empoisonnant de son venin les eaux de la terre, foulant aux pieds l'or comme la boue, c'est-à-dire changeant en instruments de mort les objets les plus ordinaires de notre vie. Comme un voleur en embuscade, il rôde nuit et jour avec la foule des esprits impurs, condamnés avec lui dans la grande mer de feu. Aux uns il inspire des illusions nocturnes, dit le livre des Psaumes. Pour les autres, vrai démon du midi, il les attaque de front, au grand jour. Tantôt ici, tantôt là ; tour à tour agneau timide et loup ravissant, il cherche des âmes à meurtrir, à dévorer. Qui donc pourrait délivrer l'homme faible et chancelant, de ses griffes et de ses abîmes, sinon la grâce de Jésus-Christ qui l'a vaincu et conduit en triomphe sur sa croix ?

II. — Que si l'on s'arrête à examiner notre vie, on comprend tristement cette plainte du saint homme Job : *La vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre.* Conçu dans le péché, il est

enclin au mal dès son enfance ; il porte en son cœur, vivace, turbulente, insatiable, la triple concupiscence, l'amour des plaisirs, l'amour des richesses, l'amour des honneurs. La *pauvreté*, ennoblie par l'Incarnation de Jésus-Christ et par son Évangile, la pauvreté, le chemin le plus court et le plus facile pour conduire au ciel, porte aux murmures contre la Providence, à l'envie, à la jalousie ; souvent les pauvres sont encore plus indigents des biens de la grâce, que des biens de ce monde. La *richesse* inspire l'orgueil, la dureté, l'égoïsme, le mépris de nos frères ; il est très facile de se persuader que l'on est digne d'être honorés de préférence à tout autre, parce qu'on le surpasse en fortune, et que l'argent doit tenir lieu de vertu. Tout *pouvoir* est établi de Dieu pour le soutien de la religion, des bonnes œuvres et des droits du prochain ; on s'en sert contre la loi de Dieu pour le service de ses passions, pour vivre à son aise dans l'insolence, l'esprit de tyrannie et d'oppression. La *jeunesse* rend téméraire, impie, débauché ; la *beauté* vaniteux ; le *savoir* présomptueux ; la *maladie* impatient ; la *santé* indifférent, ingrat, oublieux de Dieu, de la mort et du Jugement. Il y a dans le cœur humain un penchant à la révolte contre tous les commandements, contre tous les devoirs imposés par l'Évangile. Les uns se désespèrent et disent comme Caïn : *Mon péché est trop grand pour que Dieu me pardonne*, et ils persévèrent dans l'amour

et l'habitude du mal. Les autres pèchent par présomption : ils se figurent que la sainteté est de fantaisie et non d'obligation rigoureuse, absolue, et qu'en suivant le chemin de l'enfer, ils arriveront au ciel. Dieu est trop bon, disent-ils, pour punir et perdre les hommes ; et parce qu'il est bon, ils demeurent impies, endurcis, outrageux contre lui, attendant dans leur révolte ses divines récompenses. A la vue de l'iniquité triomphante, il y a tentation contre la Providence, et on s'écrie avec David : « Seigneur, j'ai vu le méchant vous « mépriser, vous insulter et prospérer dans l'abon« dance et les richesses : le juste, au contraire, « gémir dans la privation et le chagrin, et je me « suis dit : Mes pieds sont ébranlés à ce spectacle, « pour marcher dans la voie des commandements, « car, paraît-il, c'est en vain que j'ai gardé mon « cœur pur et mes mains innocentes. » Il y a tentation dans les actions les plus ordinaires, dans les plus saintes mêmes. Nous prenons nos repas : la sensualité, l'intempérance nous ouvrent l'abîme. Nous nous livrons au travail : l'impatience, la cupidité, l'inquiète avarice nous persécutent. Nous donnons à nos membres le repos, le sommeil : la paresse, la nonchalance nous tentent. Il y a tentation dans les vêtements : la vaine gloire en envie le luxe, l'immodestie les ajuste et les arrange ; les ornements du corps font oublier l'âme infortunée qu'on laisse nue, salie, déchirée, frappée à mort. Il y a pièges et tentations de toutes sortes dans

les sociétés : la charité y est conspuée : tout y est scandales, maximes abominables, tout y attire les sens aux plaisirs. On retrouve la tentation dans le lieu saint, dans la prière, dans les pratiques de piété : le respect humain, la routine, l'amour-propre en détruisent le mérite. On la retrouve dans la famille, au foyer domestique, par la tendresse toute charnelle des parents pour les enfants, par la liberté criminelle de tout faire où ils sont abandonnés, par ce qu'ils voient et entendent de contraire à l'Évangile. Tantôt plus vif, tantôt plus calme, le combat ne cesse jamais entre la chair et l'esprit : tout le jour, à chaque instant du jour, il nous faut donc réclamer l'assistance divine, la grâce de Jésus-Christ, crier au pied de sa croix : *Ne nous laissez point succomber à la tentation*. Mais, hélas ! dit saint Bernard, les hommes si ingénieux, si vigilants pour leurs intérêts, pour leurs plaisirs, se livrent d'eux-mêmes, sans défense, à ces ennemis qui nous pressent comme une armée infernale, et remplissent d'embûches tous nos chemins. Cependant c'est une question de vie et de mort : nul autre que le vainqueur n'aura part aux fruits de l'arbre de vie, et nous ne pouvons pas vaincre de nous-mêmes. Recourons donc à notre pieux Sauveur. Pontife puissant et fidèle, il entend les gémissements du pauvre et de l'opprimé, il brise leurs chaînes ; il ne permet point que son disciple soit tenté au delà de ses forces : il sauve tous ceux qui espèrent en lui.

Ainsi humilions-nous sous sa main puissante; élevons nos regards vers les saintes montagnes qu'il habite, et d'où nous viendra le secours. Alors, dans l'ivresse de la victoire, nous chanterons à la louange de son nom : *Béni soit le Seigneur qui ne nous a point livrés à la fureur de nos ennemis... Notre âme s'est dérobée comme le passereau aux pièges du chasseur : les filets se sont brisés et nous avons pris notre vol vers les cieux.* Ainsi soit-il.

VINGTIÈME INSTRUCTION.

Avantages de la tentation.

Et ne nos inducas in tentationem.
Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

Comprenons bien, M. F., ces paroles de la prière : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Nous ne demandons point d'être à l'abri de toute épreuve, de tout combat, puisque la vie de l'homme est une guerre sans fin contre les ennemis de notre salut. Le germe des tentations est en nous : une tentation est-elle apaisée, qu'une autre s'élève. Notre ennemi nous suit par derrière ou nous attaque de front, il nous accompagne dans le voyage, nous arrête si nous fuyons, nous appelle si nous lisons, nous distrait si nous prions. Toujours nous aurons quelque chose à souffrir, parce que nous avons perdu le bien de la félicité primitive. Il n'est point de lieu si sacré, pas d'homme si saint, point d'âge dans la vie qui n'ait à redouter une tentation ou une autre. Le démon tenta Notre-Seigneur dans le désert, et après lui saint Antoine : il tenta saint Jérôme dans le temple et vainquit

Ève dans le Paradis. Soldats de Jésus-Christ, nous devons donc veiller comme la sentinelle sur le rempart, rester armés du bouclier de la foi, afin de repousser les traits enflammés de nos ennemis, de terrasser nos mauvais instincts qui, comme autant de bêtes fauves, cherchent à dévorer nos âmes. Par ces paroles : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation*, nous implorons seulement la grâce de Jésus-Christ, afin de n'y point donner notre consentement, de n'y point succomber, de lui garder notre cœur pur et fidèle au milieu de toutes les séductions. *Il ne permettra point que nous soyons tentés au delà de nos forces*, dit l'Apôtre, *mais il nous fera même tirer avantage de la tentation.* Parmi les avantages de la tentation, arrêtons-nous à deux principaux : 1° Elle est une source de défiance et d'humilité ; 2° une source de mérites et de récompenses.

I. — La tentation est pour nous une source d'humilité, de défiance. *Il m'est avantageux, Seigneur, que vous m'ayez humilié*, dit le roi David, *nous nous sommes réjouis à cause des jours où vous nous avez jetés à terre, des années où vous nous avez affligés*. Les tentations, en effet, nous font voir à nu notre infirmité, notre indigence spirituelle, la corruption de notre cœur, nous rappellent à l'humilité, la première vertu des pécheurs et la plus chère à Dieu. Chacun de nous est tenté de se préférer à son prochain, le méprise, le critique, veut l'emporter sur lui. « De quoi te glorifies-tu, cendre

« et poussière ? s'écrie saint Augustin. Qu'as-tu que « tu n'aies reçu? Talents, fortune, santé, puissance, « tout cela est-il un mérite pour toi, et non point « des dons de Dieu laissés en dépôt à ta vigilance, « et dont il faudra lui rendre un compte rigou- « reux ? » Mais Dieu est toujours bon, et sait tirer le bien du mal. Contemple ton néant, ta misère, nous dit-il, en nous livrant aux tentations, comprends enfin que sans moi, sans ma grâce, tu ne peux produire que des fruits de mort. La tentation ne nous rend pas mauvais, dit l'*Imitation*, elle nous montre seulement tels que nous sommes, et c'est là un précieux avantage. Comment un homme sensé, ayant un peu de foi, oserait-il encore être orgueilleux, s'occuper de la conduite et de la conscience des autres, quand, rentrant en lui-même, il y trouve tant de lâcheté, de dépravation, de trahison envers Dieu et le prochain ; quand il voit son âme, la fille de Dieu, se laisser prendre aux séductions les plus viles, les plus méprisables, tomber parfois dans la boue et l'infamie et s'y complaire ? Si ce n'était la tentation, nous n'aurions ni charité, ni miséricorde pour les fautes de nos frères ; nous serions pleins de nous-mêmes, portés à dire comme le Pharisien : *Je ne ressemble guère au reste des hommes !* Examinez devant Dieu les ulcères de votre cœur, voyez quels ennemis l'entourent, et peut-être à quels hideux serpents vous livrez en pâture votre âme immortelle, et osez encore mépriser vos frères et ne pas rougir de vous-

mêmes ! Saint Pierre lui-même, avant sa chute, ne doutait de rien ; il dédaignait les occasions et les dangers avec des protestations de suivre son Maître jusqu'à la mort. Jésus-Christ permet qu'il soit tenté : il succombe à la tentation et le renie avec des imprécations, à la voix d'une servante étrangère. Aussi fut-il le plus humble des Apôtres et pleura-t-il sa faute le reste de ses jours. Ah ! quand nous voyons la guerre nous presser au dedans et au dehors, lorsque nous sommes à charge à nous-mêmes, nous redisons avec saint Pierre : *Seigneur, sauvez-nous, sans vous nous périssons !* ou bien après saint Paul : *Qui me délivrera de ce corps de mort ? Ne nous laissez pas succomber à la tentation*, crions-nous, et celui qui s'humilie sera relevé, glorifié.

II. — Je dis, en second lieu, qu'il ne peut y avoir de mérite pour nous sans tentation. *Le Seigneur vous laisse tenter*, dit l'Écriture, *afin que l'on connaisse si vous l'aimez ou non.* Ailleurs elle dit que nos jours sont comme ceux *du mercenaire.* Et vous le savez, l'ouvrier, le mercenaire ne reçoit son salaire qu'à la fin de son travail, qu'après avoir porté le poids de la chaleur et du jour. Comment connaître qu'un ami, un serviteur nous est fidèle, s'il ne s'est trouvé dans des circonstances où il fallait de la générosité d'âme, du dévouement, de la persévérance ? Comment nommer vaillant un soldat, lorsqu'il demeure en paix dans ses quartiers, sans avoir vu le feu et la mêlée des batailles ?

C'est lorsque l'ouragan souffle sur la montagne, que l'on peut voir si les arbres reposent sur des racines fortes et profondes. C'est lorsque la tempête remue la mer et ses abîmes, porte le vaisseau tantôt jusqu'aux nues, tantôt le submerge sous les vagues, qu'éclatent l'énergie et l'habileté du pilote, et non point quand il vogue sur des eaux calmes et unies. Ainsi en est-il du chrétien dans l'œuvre de son salut. Lorsqu'il est battu par ses passions, harcelé par les hommes, par leurs préjugés, par le débordement des scandales, et que néanmoins il s'écrie : *Jésus-Christ est mon Maître et mon Sauveur, rien ne pourra me séparer de son amour*, alors le Seigneur le contemple avec amour en disant, comme du saint homme Job : *Celui-ci est un serviteur pieux et fidèle.* Oh ! ce n'est point dans les moments de ferveur, dans l'ivresse des joies spirituelles et des consolations de la grâce, que rayonne la vertu : son mérite est de persévérer lorsque Dieu semble se retirer et nous laisser à nous-mêmes, et que dans son service tout paraît froid, aride et pénible. La gloire des Martyrs n'est point d'avoir servi Dieu dans la paix, mais bien d'être restés fidèles, lorsqu'ils étaient tentés par les larmes et les cris de désespoir de leurs parents, de leurs enfants, de leurs amis ; tentés par la vue d'horribles instruments de supplices ; tentés par l'attrait des richesses, des honneurs, des plaisirs promis à ceux qui apostasiaient. C'est ainsi qu'il faut admirer et révérer la générosité de l'homme qui sait conserver sa

foi au milieu de l'indifférence et de l'impiété et fréquenter la maison de Dieu et les divins Sacrements, lorsque la foule les abandonne. De quelle splendeur éclate la vertu du jeune homme, de la jeune fille quand, malgré le libertinage des autres du même âge, malgré des parents sans crainte de Dieu, malgré les mauvais conseils, les mauvais encouragements et les mauvaises inclinations d'une adolescence turbulente, ils se disent à eux-mêmes : J'ai juré renoncement à Satan, à ses œuvres, fidélité à Jésus-Christ et à Marie sa Mère aimable : je veux leur conserver mes serments et mon cœur ! *Il est nécessaire qu'il y ait des scandales et des hérésies*, nous dit l'Écriture. Affreuse nécessité, M. F. ; cependant les scandales, les persécutions, les hérésies purifient l'Église de ses membres gangrenés et corrompus : ainsi le feu purifie l'or et le fer, les dépouille de toute rouille et de toute écume. *Personne ne sera couronné qu'il n'ait bien combattu*, dit saint Paul : mais comment combattre, s'il n'y avait point d'ennemis à vaincre, de tentations à surmonter ? Le royaume des cieux ne se prend que de force ; il faut se faire violence pour l'emporter. Nous sommes les pierres vivantes destinées aux murailles de la céleste Jérusalem : c'est ici-bas que ces pierres doivent être polies et taillées, car, dit l'Écriture avec un sens mystérieux, dans la construction de cette maison du Seigneur, on n'entend bruit ni de marteau, ni de hache, ni de scie, ni d'aucun autre instrument de fer. (III Reg., VI.)

Toute pierre qui n'est pas prête à y être posée en est rejetée.

Ainsi, point de trêve à la tentation sur la terre : à nous d'en tirer profit pour notre âme et notre salut. Et puisque sans Jésus-Christ nous ne pouvons rien faire, pareils à des rameaux de vigne détachés du cep, qui sont stériles et desséchés, ne cessons de lui renouveler ce gémissement, dans une ferveur ineffable : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation*. Que si le travail, la fatigue, les difficultés nous effraient, que la récompense nous ranime : un moment de tribulations et de souffrances, puis ce sera un poids immense de gloire. L'heure du repos viendra, car ce qui se passe avec le temps ne dure guère : nous n'aurons plus besoin de nous plaindre que notre exil est prolongé, au milieu des habitants de Cédar, dans la foule des hommes impies au cœur païen, aux mœurs réprouvées ; nous serons entrés dans la joie de notre Dieu, pour chanter avec ses Anges le cantique sans fin de ses miséricordes. Ainsi soit-il.

VINGT ET UNIÈME INSTRUCTION.

Remèdes aux tentations.

Et ne nos inducas in tentationem.
Ne nous laissez pas succomber à la tentation.

La tentation n'est pas un péché, une souillure qui efface en nous la ressemblance de Dieu ; c'est une épreuve où notre vertu peut briller avec éclat et multiplier ses couronnes. *Réjouissez-vous d'être éprouvés par des tentations nombreuses*, dit l'Apôtre saint Jacques. *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, disait l'Ange à Tobie, *il a fallu que vous fussiez battu par la tentation*. Le Seigneur, ajoutent les saintes Écritures, *tenta Abraham, et par là manifesta la foi généreuse de ce patriarche.* L'homme ne doit donc pas se décourager quand les ennemis de son âme le harcèlent sur le chemin du ciel ; c'est une preuve au contraire du prix qu'ils attachent à cette âme ; mais comme *la victoire* ne peut nous venir que par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur, il doit dire alors avec

un pieux gémissement du cœur : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation.* Mais, hélas ! M. F., ils sont rares les chrétiens qui s'inquiètent de trouver cette grâce victorieuse du Sauveur ; ils se laissent aller aux courants débordés des tentations ; ils y vivent, ils y meurent, en s'y abandonnant brutalement, et perdent la vie éternelle pour les passions misérables de ce monde. Considérons aujourd'hui les remèdes principaux que Dieu nous a laissés contre les tentations qui nous persécutent ; remèdes dont le mépris, de notre part, donnera lieu de dire à notre Juge : *Ta perte vient de toi.* Je les réduis à trois principaux : la vigilance, la prière, les sacrements.

I. — La vigilance. D'abord, M. F., le démon ne peut vaincre que celui qui veut être vaincu. Quand il tenta Notre-Seigneur, il lui disait : *Jetez-vous en bas*, parce qu'il ne peut nous précipiter de lui-même dans l'abîme. Il ne peut que nous y appeler. Par la venue de Jésus-Christ sur la terre, nous dit un saint Docteur, il a été enchaîné comme un chien furieux ; il ne peut mordre que celui qui se livre à ses dents envenimées. C'est afin de nous préserver de ce malheur lamentable que Jésus-Christ nous dit : *Veillez et priez pour ne point entrer dans la tentation.* Et d'abord : *Veillez.* Chacun de nous a son tempérament, sa passion dominante par-dessus toute autre, comme une place de guerre a toujours son côté plus faible ; et de ce côté doivent se tourner tous les efforts de

notre vigilance. De même que le chasseur avant de tendre ses pièges et ses filets, étudie les habitudes des oiseaux, et prend l'appât qu'ils aiment le mieux ; ainsi le démon qui rôde, consulte nos faiblesses les plus chères, afin de nous perdre en nous caressant. A nous de veiller à cette passion dès l'origine, de ne point jouer avec le serpent, mais de l'étouffer dès sa naissance, pour n'en être point étouffés. En effet, toutes les habitudes les plus mauvaises, l'impiété, le blasphème, la profanation du dimanche, la haine, la luxure, l'ivrognerie, une fois invétérées dans l'homme, y deviennent une seconde nature. On les aime, on les justifie, on finit par s'en vanter. Veillez, et, avec la grâce de Jésus-Christ qui ne manque à personne, combattez votre passion dominante par la vertu contraire. Ainsi en usent les médecins dans les maux du corps ; aux membres engourdis ils appliquent des appareils ardents ; ils guérissent les maladies ardentes au contraire par des rafraîchissants. De même le sensuel et l'ivrogne triomphent de leurs penchants par la privation et le jeûne, l'orgueilleux par des actes d'humilité et de mépris de lui-même ; le luxurieux doit crucifier sa chair et la réduire en servitude ; l'avare multiplier ses bonnes œuvres et ses aumônes ; l'indifférent multiplier ses prières, ses méditations sur la mort, l'enfer, l'éternité malheureuse. Mais, hélas ! qui songe à examiner sa conscience avec un vrai zèle de son salut, à en repasser les fautes dans l'amertume du repentir, à les corriger devant

Dieu? *La terre est désolée*, dit le Prophète, *parce que personne ne veut rentrer en son cœur.*

Veillez donc au dedans de vous-mêmes, veillez au dehors contre les compagnies mauvaises, contre les compagnies dont les propos et les exemples sont contraires aux enseignements du catéchisme, qui n'est autre chose que l'Évangile de Jésus-Christ. Veillez donc contre les entretiens particuliers entre personnes de sexe différent, dans les ténèbres, loin du regard des parents, quelquefois même sous le regard de parents sans foi et sans pudeur. Ah! le monde est rempli de gens qui ont perdu toute conscience, toute crainte de Dieu; remontez plus haut dans leur vie et vous verrez que tout cela a fait naufrage dans les débauches de la jeunesse. Dès cet âge, ils ont donné leurs cœurs à des amours impies ou impurs, et le Saint-Esprit s'est retiré d'eux, peut-être pour jamais. *Mon enfant,* nous dit-il au livre des Proverbes, *écoutez les conseils de la sagesse; ils seront la gloire et la richesse de votre vie. Si les pécheurs veulent vous abreuver de leur lait, brisez plutôt cette coupe empoisonnée. Ah! fuyez comme l'enfer ces hommes aux discours corrompus, qui se réjouissent dans les souillures mêmes du crime. Celui qui aime le danger y périra*; fréquenter un pécheur, une pécheresse, c'est vouloir devenir ce qu'ils sont. « De même, « dit saint François de Sales, que ceux qui ont été « mordus par un chien enragé, ont la sueur, la sa- « live, l'haleine dangereuses, ainsi la fréquenta- « tion d'amis ou d'amies dont le cœur est empoi-

« sonné par le démon ne peut qu'infiltrer le poi-
« son en nous-mêmes. » Quelle compagnie, mauvaise d'ailleurs, ne cherche à rendre les autres ce qu'elle est elle-même ? Le Saint-Esprit nous en fait encore ce portrait : *Faisons tomber le Juste dans nos pièges, disent-ils, il nous est insupportable en contrariant notre manière de vivre ; il est le censeur de nos actions, et nos habitudes sont impures à ses yeux. Il se glorifie d'être l'enfant de Dieu ; éprouvons-le par les tourments, la persécution et la raillerie, afin de connaître sa patience.* (Sag., II.) Ce langage est celui des libertins et des méchants de tous les siècles. La bonne vie est un témoignage sanglant contre eux ; ils se croient plus forts et moins méprisables, parce qu'ils sont plus nombreux ; ils prétendent même, à la fin, avoir plus d'honneur et de vertu que tous ceux qui s'attachent à la loi du Seigneur. Quand donc, nous dit notre Sauveur, vous auriez des amis, des amies plus chers qu'un de vos membres, s'ils sont pour vous des occasions de péchés, évitez-les comme la mort. *Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous. Si votre main droite vous scandalise, coupez-la et jetez-la loin de vous ; il vaut mieux qu'un de vos membres périsse, plutôt que le corps enti r soit précipité dans l'enfer.* (Matth., XI.)

II. — Un second préservatif contre les tentations, c'est la prière ; sans la prière personne ne peut être chrétien, M. F. ; elle est le pain, la res-

piration, la vie, la lumière et la force de l'âme. Nul ne peut être sauvé sans la prière ; mais l'homme de prière au contraire ne périra pas, selon cette promesse : *Demandez et vous recevrez, frappez et on vous ouvrira. Vous êtes pauvres, tièdes, pesants,* disait Jésus-Christ à ses apôtres, *parce que vous n'avez encore rien demandé; mais je vous en fais le serment, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.* Si nous étions fidèles le matin, le soir, dans nos périls, à épancher notre cœur auprès de notre Père céleste, par les gémissements de la prière ; si le dimanche nous étions réguliers à unir notre voix à la voix du sang de la Victime de nos autels ; si dans nos angoisses nous savions réclamer Marie Mère de la grâce divine ; notre ange gardien, notre ami si fidèle ; les saints, nos frères compatissants, jamais nous ne succomberions aux tentations, ou bien nous serions relevés aussitôt par une assistance surnaturelle.

III. — Enfin, les Sacrements sont les fontaines du Sauveur, toujours ouvertes au voyageur altéré, défaillant. A chaque Sacrement est attaché une grâce de sanctification et de préservation pour l'avenir. La sainte Eucharistie en particulier nous donne le Cœur de Jésus-Christ en place de notre cœur, son esprit en place de notre esprit. Par elle, Jésus-Christ vit en nous et nous vivons en lui : il nous protège contre tous ceux qui nous persécutent, et nous dit comme à ses Apôtres : *Ne craignez rien, c'est moi : je suis avec vous, moi, le*

Vainqueur du monde et de l'enfer. — Si donc dans l'Église de Dieu il y a tant d'hommes dépravés par l'impiété et les passions grossières, ayant la haine du bien et de toute religion, vivant sans raison, sans espérance, sans crainte du jugement ni de l'éternité, leur perte vient d'eux-mêmes ; ils n'ont point voulu revêtir leur âme de la force d'en haut. — La vigilance chrétienne, la prière, les Sacrements, ne sont-ce pas des sources de miséricorde et de protection divine offertes à tout homme, qui subit ici-bas son épreuve? Ah ! il n'y a pour périr que celui qui s'opiniâtre à périr : Dieu ne damne personne ; à son jugement, il ne fait que nous adjuger l'héritage que nous avons choisi. Au lieu de Jésus-Christ leur Père, leur ami, leur Sauveur si pieux et si fidèle, ils ont choisi le démon ; au lieu de la vertu, de ses joies, de ses récompenses dans le ciel, ils ont choisi la vie animale, charnelle et terrestre, et ses châtiments : leur choix leur restera pour l'éternité. C'est pourquoi l'Écriture nous dit qu'à leur dernier jour les réprouvés seront tellement saisis de leur injustice et de la justice infinie de Dieu, que, malgré l'horreur de leurs tourments, ils se fermeront la bouche et n'auront rien à répliquer. Quand ce grand jour de la colère viendra, heureux tous ceux qui auront mis en Jésus-Christ leur espérance et embrassé sa miséricorde ; ils tressailleront d'allégresse en régnant avec lui dans l'heureuse éternité de sa maison. Ainsi soit-il.

VINGT-DEUXIÈME INSTRUCTION.

Désordres causés par le péché dans le monde matériel, dans l'église, dans l'homme.

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.
(MATTH., VI.)

Les maux de l'homme sur la terre sont nombreux, variés, déchirants. *L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est dévoré de misères*, s'écrie Job dans l'affliction. Il y a la perte et la mutilation des membres, et les maladies que les médecins ne peuvent compter, encore moins guérir : il y a la pauvreté et ses privations amères, la perte des biens, des parents, des enfants, des amis : il y a les trahisons, la persécution, la violence des hommes, la malice des bêtes et des démons, les maux de la guerre, de la peste et des éléments déchaînés. Où sont les corps toujours sans douleur, les yeux sans larmes, les cœurs sans chagrin? Notre-Seigneur était profondément touché de toutes ces douleurs : *il passait en faisant le bien, en guérissant toute infirmité*. Et quand il nous

apprend à redire : *Délivrez-nous du mal*, c'est nous promettre sa tendre et puissante compassion contre tous ces maux cuisants. Mais souvent les maladies et les souffrances sont des grâces salutaires qui nous rappellent notre faiblesse, notre dépendance de Dieu : de plus, elles sont un grand moyen de faire pénitence. Demander à Dieu alors de nous délivrer du mal, c'est le conjurer de nous donner la grâce de n'en point perdre le fruit, d'en profiter pour l'expiation de nos fautes et le salut de nos âmes. Cependant, le mal dont nous implorons la délivrance, c'est la morsure de Satan, le mal de notre âme, le péché et la damnation qui en est le fruit. Considérons aujourd'hui, M.F., le désordre que ce mal cause dans le monde, dans l'Église et dans l'homme lui-même.

I. — Désordre du péché dans le monde. Levez les yeux et promenez-les dans l'espace, M. F. Combien est admirable la puissance infinie de Dieu qui du néant a tiré cette prodigieuse variété de créatures ! sa sagesse infinie qui, en se jouant, y a mis une harmonie si riche et si variée ! sa bonté merveilleuse qui a fait toutes choses pour notre vie mortelle et non pour lui ! Eh bien ! le pécheur, tandis que les cieux et la terre chantent la gloire de Dieu, brise seul ce concert, il renverse cet ordre, il dérègle cette immense harmonie. Contemplez ce spectacle sublime, M. F. : les cieux roulent continuellement pour apporter tour à tour le jour et la nuit, la chaleur et la fraîcheur, la

variété des saisons : c'est ainsi que la terre arrosée, réchauffée, se revêt de sa robe aux mille parures, multiplie les fleurs, les fruits,les plantes : les plantes nourrissent les animaux ; les animaux n'existent que pour le service et les plaisirs de l'homme. L'homme se sert de toutes les créatures, de l'eau, des vents, des forêts, du bois, de la pierre, des métaux, des minéraux. Otez l'homme, et le monde est un désert, un hors-d'œuvre. Quand donc le saint Prophète invite toutes les œuvres de Dieu à le bénir, évidemment c'est à l'homme qu'il s'adresse, puisque seul il peut connaître, aimer, bénir et remercier. Et je vous le demande, cet homme pour qui Dieu a fait toutes choses, avec une immense charité, serait établi le Prince, le Roi de la création, pour y vivre en impie, en blasphémateur ingrat et sacrilège du Créateur ? N'est-il point, au contraire, un crime révoltant celui de ces êtres méprisables qui se servent des œuvres et des dons de Dieu pour l'outrager et déshonorer de leurs souillures cet admirable univers ? Vous allez dans une maison princière ; les serviteurs n'y remplissent point leurs fonctions : loin de travailler pour le prince, ils dissipent ses biens en débauches, injurient et maltraitent ses enfants, vomissent le blasphème et le mépris contre le prince lui-même, sans qui ils périraient de faim et de misère. Et ce prince le souffre, le tolère : vous dites : Ce prince est un insensé, un idiot digne de pitié. Or, M. F., si nous ne savions point que Dieu est incom-

préhensible et terrible en ses conseils sur les enfants des hommes ; si nous ne savions point qu'il est patient parce qu'il est éternel, n'aurions-nous point prétexte de dire qu'il n'a point de Providence, qu'il n'entend rien au gouvernement de ce monde, en y laissant vivre, lever la tête, prospérer le pécheur impie, sacrilège ? Voyez-le : il est nourri, entretenu, conservé sur la terre pour y honorer Dieu, le bénir de toutes ses œuvres, le remercier de ses bienfaits : c'est là sa charge, sa fin, sa destinée dans le passage de cette vie. Et son corps, son âme, ses facultés, son influence, tout est dépensé, dirigé, prodigué à l'injustice, à l'impiété, aux passions de la bête ; il persécute, décrie, calomnie les ministres et les serviteurs de Dieu : il foule aux pieds et fait fouler le plus qu'il peut les devoirs les plus sacrés : il passe le jour à prononcer le nom saint et terrible du Seigneur dans le blasphème et la haine, lorsqu'il ne peut ni se nourrir, ni respirer sans lui. N'est-ce point là un désordre abominable, un injuste et horrible dérèglement dans ce monde qui est la maison de Dieu ?

II. — Et maintenant quel désordre ne produit pas le péché dans l'Église qui est le monde spirituel ? C'est l'épouse sacrée de Jésus-Christ lavée par lui dans son sang afin qu'elle n'ait ni rides ni taches : son désir ardent est de voir les âmes des fidèles, comme autant de perles composer sa couronne de Reine. Mais le pécheur est non seulement sur son corps virginal, une tache, une ride ; c'est

une souillure avilissante, un ulcère dégoûtant à voir. Ils vous diront, ces tristes Chrétiens qui déchirent les entrailles de l'Église, ces femmes dégradées par l'impiété et l'impureté : *Je ne fais de mal à personne*, comme s'ils n'étaient point des fléaux plus désastreux que la peste noire ! *C'est le péché qui rend les peuples malheureux*, dit le Saint-Esprit : or, ce père, cette mère le commettent, le font commettre par leurs enfants, par leurs serviteurs : à cause d'eux plusieurs générations, empoisonnées dans leur source, traverseront le siècle en insultant à l'Évangile. L'Église, ainsi flétrie par eux comme d'une gale spirituelle, dit saint Augustin, non seulement n'a plus les mêmes complaisances de Jésus-Christ, mais lui inspire l'aversion, le dégoût. Afin de la purifier, de la guérir, il doit, comme le médecin, la visiter avec le feu, le fer, le fléau de ses vengeances. La terre, des familles, des paroisses sont labourées de la malédiction divine à cause de leurs scandales ; ils ont porté la mort dans une infinité d'âmes immortelles, anéanti pour eux les mystères adorables de la Rédemption : et ils se vantent de ne faire aucun mal ! Ah ! que les impies, les débauchés, les voleurs, les ivrognes sont chose triste au contraire dans l'Église, et comme ils la ravagent par leurs dérèglements ! Nous sommes tous frères et sœurs en Jésus-Christ : tous nous composons la famille de notre Père qui est aux cieux. Le Dimanche, en particulier, pendant que la même Victime est

offerte pour tous, tandis que le même Pain de la parole divine, le même pain bénit, ou le même pain sacré de la communion, est distribué à tous les fidèles, que la terre serait belle, M. F., si tous les chefs de famille, les vieillards, les jeunes gens, se trouvaient réunis devant l'autel dans le même concert de louanges, dans le même acte d'espérance de la vie future ! Qu'il serait sublime et ravissant ce chant : *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre règne nous arrive*, entonné dans l'enceinte sacrée par tous les enfants de la même paroisse, destinés à former la cour du Sauveur dans les cieux ! Mais non, tout autour du temple il y a de ces êtres déchus qu'on dirait venus des ténèbres extérieures, qui ne connaissent plus le chemin de ses solennités ; qui redisent comme les Juifs par leurs propos et leur haine : *Nous ne voulons point du sang de votre Victime ; qu'il retombe sur nous et sur nos enfants !* Vous les voyez pendant les saints Mystères errer sans savoir que devenir, conservant leurs vêtements flétris de la semaine, souvent, hélas, moins flétris que leur âme : ils changeront seulement pour le cabaret : et là leur bouche, parlant de ce dont leur cœur est plein, vomira l'ordure, le blasphème, le mépris des choses saintes. N'est-ce point là un désordre immense et lamentable dans la sainte Église du Sauveur ?

III. — Enfin le pécheur met en lui-même un désordre affreux par son péché. L'ordre établi par Dieu est que le corps et ses membres seront les

serviteurs de l'âme : le pécheur au contraire rend l'âme esclave ; il la contraint et toutes ses facultés à rêver, à méditer, à préparer les moyens de satisfaire les appétits grossiers et les instincts honteux du corps. Quel désordre criant n'est-ce point de voir ainsi une âme, fille immortelle de Dieu, la sœur des Anges, ravalée au-dessous de la bête, plongée dans la boue pour le service d'un corps animal, dévoré, même de son vivant, par les vers ?

« Au onzième siècle, dit un ancien auteur, un « prince de Hollande vient en France épouser une « demoiselle de Picardie, vierge noble et riche, « surtout par ses vertus et sa piété : la nature et la « grâce s'étaient concertées pour la rendre accom- « plie. Mais ce prince était un misérable jeune « homme ayant dévoré son corps et son cœur dans « la débauche : dès le lendemain de ses noces, il « prend cette épouse infortunée en aversion ; il la « brutalise, il l'enferme dans un château fort, sous « la garde d'un valet brutal qui la traite à son tour « comme une vile esclave. Ce valet insolent, digne « de son maître, lui donne à peine le pain et l'eau « nécessaires à la vie, puis après l'avoir souffletée, « outragée, traînée par les cheveux, il finit par la « précipiter dans la rivière qui baignait les murs « du château. » (Lejeune.) N'est-ce point là un spectacle qui fait pleurer ? Hélas ! M. F., il se renouvelle tous les jours d'une manière plus lamentable encore. Une âme est mille fois plus belle et plus noble que toute créature humaine : c'est la

perle éblouissante qui a gagné le cœur de Jésus-Christ, et l'a fait descendre à sa recherche, pendant trente-trois années, sur la terre : un trône est destiné pour elle près du trône de Dieu, dans les splendeurs des Saints. Le corps au contraire est grossier, honteux, impur : il n'a quelques charmes que par le reflet de l'âme ; il n'a de mouvement et d'agilité que tout ce que l'âme lui en donne. Et cette âme, noble reine, est abandonnée par le pécheur aux caprices du corps, l'esclave insolent, révolté, qui ne prend ses inspirations que de l'enfer ! L'âme voudrait aller à l'église, s'associer aux Anges ses frères ; le corps la traîne aux fêtes mondaines, au cabaret, aux compagnies licencieuses où l'on se fait un jeu de l'outrager. Elle voudrait prier Dieu matin et soir, se nourrir de la sainte Eucharistie, le pain des cieux : le corps la traîne au lit, au travail, à la table, à peu près comme le cheval allant au travail, en revenant. L'âme voudrait être chaste : le corps la plonge dans des saletés immondes, en des voluptés contre nature inconnues aux bêtes : il lui refuse la lumière, la joie de la prière, des Sacrements, de l'espérance, puis il la jette enfin, non point dans une rivière d'eau douce, mais dans l'étang du soufre et du feu éternel. N'est-ce point là un désordre qui fait pleurer, un renversement effroyable ? Et personne parmi les parents, les enfants, les amis prétendus, pour s'en alarmer, pour en être touché et saisi d'une douleur amère !

Ainsi le pécheur défigure le monde matériel et

l'Église qui est le monde spirituel : il déchire, meurtrit, égorge son âme pour laquelle ont été créés le monde matériel et spirituel. Il s'attaque à Dieu dans tous ses plans de création et de rédemption, dans tous ses desseins d'amour et de miséricorde. Et le malheureux presque toujours prétend être honoré, applaudi, respecté. Le péché, l'état du péché où tant d'hommes passent leur vie, voilà donc, M. F., le mal hideux, lamentable, dont Notre-Seigneur nous apprend à redire : *Délivrez-nous du mal*. Faisons-lui cette prière du fond de nos cœurs, pour nous, afin qu'il nous donne la grâce de le fuir comme un serpent, ou de le pleurer, de l'effacer par l'amertume du repentir ; faisons-la pour tous nos frères, pour tous ceux qui nous sont chers, afin que, le Saint-Esprit les éclairant, les touchant, ils se convertissent au Seigneur, et que tous nous méritions ainsi le souverain bien, la joie pleine et parfaite, la félicité des élus. Ainsi soit-il.

VINGT-TROISIÈME INSTRUCTION.

Le mal de l'âme comme châtiment de Dieu et du démon, c'est l'aveuglement et l'endurcissement.

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.

Le péché, M. F., est un désordre criant, un dérèglement affreux dans les créatures, dans l'Église et dans l'âme humaine : c'est le renversement des œuvres et des desseins de Dieu. Néanmoins, dit l'Apôtre, *il sait que nous sommes composés d'argile*, que nous sommes comme des feuilles qu'emportent les vents. Aussi eut-il pitié des pécheurs au point de livrer pour eux son propre Fils. Il a ouvert devant nous, depuis notre âge de raison jusqu'à notre mort, le sacrement de Pénitence, comme le bain sacré de sa Passion où nous pouvons toujours renouveler, blanchir notre robe d'innocence. Il est un mal encore bien plus grand pour nous que le péché : c'est le mal qui nous le fait aimer, nous y fait vivre et mourir ; c'est l'aveuglement de l'esprit,

l'endurcissement du cœur. Ah ! comme nous crierions avec une crainte religieuse : *Délivrez-nous du mal*, si nous avions toujours présentes ces deux pensées : ce sont à la fois les châtiments les plus terribles de Dieu, et les coups les plus haineux du démon contre nous !

I. — L'aveuglement et l'endurcissement spirituels sont des châtiments terribles de Dieu. Cela est très clairement marqué dans la sainte Écriture. A la mort de Salomon, le peuple prie son fils Roboam de diminuer les impôts dont son père l'avait accablé. Les vieux et sages conseillers l'exhortent à écouter une demande si juste : il la repousse avec insulte, en répondant par le conseil de jeunes conseillers insensés : *Au lieu de vous décharger, je vous surchargerai encore. Mon père vous a fouetté de verges et moi je vous flagellerai avec des scorpions.* Tout aussitôt, dix tribus sur douze se séparent de lui et le rejettent pour roi. La sainte Écriture rend raison de cette folie : c'est dit-elle, *que Dieu l'avait pris en aversion, et l'avait abandonné à son sens réprouvé.* (III Reg., XII.) Ici, ce n'était qu'une perte temporelle. On vous conjure depuis longtemps de décharger votre âme du poids de ses fautes : par le conseil de vos parents, de vos amis, de vos mauvais penchants, vous continuez au contraire à la surcharger, à la meurtrir, à la déchirer : c'est que Dieu vous abandonne à vous-mêmes, et vous perdrez les biens infinis de l'éternité.

Voici une autre parole de la sainte Écriture, et

des plus redoutables : *Considérez les œuvres de Dieu*, dit l'Ecclésiaste (VIII), *et vous verrez que rien ne peut corriger celui que Dieu a une fois méprisé.* On s'étonne que cet homme, cette femme, s'avancent dans la vie avec des habitudes impies et criminelles, bravant et la miséricorde et la justice du Seigneur, foulant aux pieds leur âme comme un ver méprisable : et tandis que les Saints frémissaient de frayeur à la pensée du Jugement, ils n'en ont pas plus de sentiment ni d'alarme qu'un bois pourri. *Rien ne peut les corriger ni les convertir, parce que Dieu les méprise*, dit le Saint-Esprit. Être méprisé de Dieu, n'est-ce point la malédiction des malédictions? Ainsi en fut-il de Pharaon. *Dieu l'avait endurci :* il voit passer successivement sous ses yeux dix plaies épouvantables qui portent le deuil, la désolation, la ruine et la mort sur son peuple. Il est réduit à dire : *Dieu est là;* il me parle et m'avertit par Moïse. Et néanmoins, à chaque plaie nouvelle, il augmente ses péchés, loin de se convertir, et va se faire engloutir dans les flots de la mer Rouge.

Non point, M. F., que Dieu endurcisse directement les pécheurs, qu'il déprave leur volonté et jette la malice dans leurs cœurs : ce serait un blasphème de le penser. Mais il endurcit en ce sens qu'il retire la rosée de ses grâces et de ses miséricordes, sans laquelle le cœur humain est dépravé et plus dur que les rochers. Il y a des propos tellement infâmes contre Dieu et les Saints, contre

la religion et ses ministres, contre la charité et la pudeur ; il y a des blasphèmes tellement exécrables, des actions si dénaturées, si monstrueuses qu'elles confirment un homme dans sa malice et déterminent sa réprobation. Ainsi, dit le prophète Amos (chap. II), le Seigneur ne pardonnera point à certains pécheurs, à cause de leurs cruelles oppressions et injustices, de leurs calomnies et persécutions contre le prochain ; à cause de leurs incestes et de leur luxure effroyable. Et notre Sauveur a dit lui-même en saint Matthieu : *Vous écouterez et vous n'entendrez point, vous verrez et la lumière n'entrera point dans vos yeux.* Ne point voir la noirceur de son âme, ne point en redouter le châtiment comme tous les pécheurs d'habitude, et ne pouvoir ainsi recourir à la pénitence, n'est-ce point la plus sinistre malédiction de Dieu, s'écrie saint Cyprien ! Quand un homme blasphème, si un Ange lui brisait invisiblement les dents, et lui arrachait la langue dont il fait un usage si infernal, on verrait de toute évidence la main vengeresse du Seigneur. Quand un homme commet un larcin, un faux témoignage, une calomnie, un adultère, n'importe quel crime, s'il perdait inopinément les yeux, on proclamerait encore que la colère divine l'a frappé. Un célèbre magicien, nommé Elymas, étant tout à coup devenu aveugle par les reproches et les invectives que lui faisait saint Paul, le proconsul romain nommé Sergius, témoin du prodige, s'écria : *Dieu*

est là, et se convertit à la foi. Combien de malheureux perdent, ont perdu depuis longtemps la lumière spirituelle, les yeux de leur âme, par les désordres et les impiétés sacrilèges de leur jeunesse, et personne ne voit cette malédiction de Dieu, personne ne s'en effraie ! Parce que Dieu diffère de châtier les enfants des hommes, dit encore le Saint-Esprit, ils se prostituent hardiment au péché. Malgré vos offenses innombrables, vos débauches publiques et secrètes, vous ne ressentez aucun mal, vous n'êtes affligés ni dans votre corps, ni dans votre famille, ni dans vos biens, ni dans vos animaux ; tout sourit à vos vœux. Aveugle infortuné ! vous ne voyez point que la colère divine est au contraire très sombre et très effrayante sur vous ! *il vous méprise*, il vous réprouve dès lors qu'il ne vous réveille point, ne vous rappelle point à lui par l'aiguillon des épreuves, des maladies et des revers. C'est comme s'il vous disait : Mon amour s'est retiré de toi : je ne te visiterai plus par la verge salutaire de l'affliction, mais je te laisserai amasser des trésors de colère pour le jour de la ustice !

II. — L'aveuglement et l'endurcissement du cœur sont des coups mortels du démon. L'Évangile appelle Satan l'esprit de ténèbres, l'Ange de ténèbres. Dès qu'une âme se livre à lui par le péché, il voile à ses yeux Jésus-Christ, la lumière du monde spirituel. Ainsi, quand le brouillard ou de noirs nuages couvrent l'horizon, le soleil ne peut plus

darder ses rayons ni sa chaleur jusqu'à la terre. Il cache à cette âme infortunée ses belles et immortelles destinées et le malheur infini de les perdre, et, par un charme qui fait peur, l'y endort et l'y rend insensible. Elle ne se réveillera que pour tressaillir d'horreur, sous l'accomplissement de l'effrayant verset du Psaume : *Le pécheur verra et frémira de colère ; il grincera des dents et desséchera de désespoir ; ses désirs auront péri pour jamais !* — Vous êtes livrés, je suppose, à cet esprit ténébreux. Vous pourriez être détrompés par la lecture des bons livres, par la récitation attentive de votre office divin. Si vous récitiez seulement avec une pieuse fidélité votre messe, votre esprit s'ouvrirait à la lumière pour comprendre la miséricorde infinie de Jésus-Christ, victime de nos péchés. Mais non, le démon fait en sorte que votre livre d'église soit entre vos mains comme un morceau de bois : vous ne le lisez point, ou le lisez par routine : les paroles qu'il renferme ne vous disent rien, ne se gravent point dans votre cœur. Quant aux bons livres, vous ne les achetez point ; vous craignez que ce ne soit de l'argent perdu. Si vous les avez, vous les délaissez pour vous livrer à la lecture de journaux impies, ignorants, indécents. Peut-être, telle ou telle instruction vous aurait éclairés, touchés : le démon prépare des obstacles pour vous empêcher d'y venir. Si vous y assistez, il vous distrait l'esprit, il disperse votre cœur et l'endurcit, de manière que la parole divine

y tombe comme la semence sur les pierres du chemin. Si vous priiez Dieu régulièrement, avec humilité, Jésus-Christ répandrait sur vous sa lumière Mais le démon vous persuade que vos champs, vos bêtes, vos voyages, vos fêtes, vos plaisirs doivent passer avant le devoir de la prière. — Les aumônes et les bonnes œuvres rachèteraient vos fautes, et le Saint-Esprit créerait en vous un cœur nouveau : mais le démon vous fait oublier que vous n'êtes que les dépositaires des biens de ce monde : rien pour Dieu, pour les œuvres de Dieu : tout est prodigué en luxe, en voluptés, en débauches. Ah ! combien d'hommes ont ainsi des yeux de lynx pour les affaires de la terre, sont comme des taupes pour les intérêts de leur salut ! Lorsque les Philistins se furent emparés de Samson, ils lui crevèrent les yeux, le chargèrent de chaînes et lui firent tourner la meule comme aux animaux stupides. Quand les démons ont aveuglé leurs victimes à la suite du péché, ils les mènent à la chaîne comme par la main, leur font renouveler les mêmes habitudes terrestres et païennes, sans changement, sans amendement, avec la stupidité d'une bête de somme entretenant sans relâche le mouvement d'une meule, le jeu monotone d'une usine ! L'aveuglement, l'endurcissement d'une âme sont donc les maux réels, les maux amers à craindre, le châtiment le plus formidable de la colère divine, puisqu'ils préparent une damnation presque certaine. Tous les

autres maux de la vie peuvent devenir des moyens de salut, des peines satisfactoires : mais la maladie horrible de l'endurcissement ne sert ni de remède, ni de pénitence, ni de mérite, et commence la damnation. Ah ! frémissons à la pensée de cet abîme, et, comme David, conjurons notre bon Père du ciel, de ne jamais retirer de nous son esprit de lumière et de piété. *Et spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* Répétons avec lui : *Seigneur, éclairez mes ténèbres, afin que je ne m'endorme point dans la mort.* Délivrez-nous de ce mal, Seigneur, délivrez-nous de la folie de la foule, de la corruption de la chair, en qui est le levain de toute malice ; de l'empire ténébreux de Satan ; et transférez-nous par votre grâce dans la félicité de vos élus, pour y fêter avec eux les solennités de votre éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

VINGT-QUATRIÈME INSTRUCTION.

L'Aveuglement spirituel est un mal volontaire de l'âme, la rendant incorrigible, inexcusable.

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.

L'Évangile rapporte qu'on amenait à Notre-Seigneur, entre autres malades, des aveugles et des sourds, afin qu'il les guérît. Qu'il est triste, en effet, M. F., l'état de ces infortunés ! Tobie n'avait perdu que la vue et s'écriait : *A quoi bon vivre encore, puisque je ne puis contempler la douce lumière des cieux?* Mais s'il est un mal dont l'Écriture fasse surtout la peinture la plus effrayante, un mal qui est comme la lie du calice de la colère divine répandue sur une âme, c'est l'aveuglement spirituel, l'insensibilité de l'âme sur ses destinées immortelles : plaies intérieures, mortelles et effroyables venant de notre propre malice,

nous rendant incorrigibles, inexcusables, et pour lesquelles il faut implorer en toute persévérance la grâce du Médecin céleste en disant : *Délivrez-nous du mal.*

I. — L'aveuglement et l'endurcissement viennent de la malice de l'homme. A quel grand nombre de pécheurs ne peut-on pas appliquer cette parole des Psaumes : *Noluit intelligere ut bene ageret*, il n'a point voulu comprendre la loi, pour ne point l'accomplir ! Ils se ferment les yeux pour ne point voir, les oreilles pour ne pas entendre, font tous leurs efforts pour s'étourdir dans les passe-temps et les plaisirs turbulents, pour ne point connaître la gravité de leurs débauches, pour les excuser, pour s'imaginer que Dieu passera sur ceci et cela, quoi qu'en dise son Évangile. Entendez les haineux, les orgueilleux, les avares, tous ceux qui ont amassé de la fortune par des moyens coupables, tous ceux qui ont profané la confession ou qui prétendent suivre le bon chemin sans se confesser du tout ; ils s'ingénient à se persuader que les préceptes les plus graves ne sont que des épouvantails. Ils fuient le temple, le catéchisme, les instructions, les bons livres, ou bien préparent leur cœur à en rejeter les impressions salutaires : les ténèbres sont pour eux un bonheur : *Quiconque fait le mal*, dit Jésus-Christ, *redoute la lumière*, *mais il atteste ainsi que ses œuvres sont mauvaises et coupables.*

Et quand même les pécheurs ne chercheraient point à s'aveugler, leur péché lui-même produit

ces ténèbres mortelles. Le péché actuel est toujours un poison pour l'âme, comme le péché originel. Qui ne s'étonnerait de l'aveuglement du premier Ange, de la première femme ? Le premier Ange était une intelligence si radieuse qu'il avait reçu le nom de Lucifer ou Porte-Lumière. Il se laisse aller au péché de complaisance en sa beauté, et il est aussitôt tellement aveuglé, tellement insensé qu'il se figure pouvoir s'égaler à Dieu, placer son trône à côté du trône de Dieu, sans aucune conséquence pour son ingratitude sacrilège. Selon l'Ecclésiaste (XVII), Dieu avait doué la première femme d'un sens très étroit, d'une science infuse. Quand elle a perdu son innocence, en se laissant séduire par les promesses de Satan, elle devient si aveuglée, si stupide, qu'elle se figure qu'en mangeant un fruit défendu, elle sera semblable à Dieu, et que Dieu qui l'a menacée de mort aimera mieux mentir que de la frapper dans sa colère. Un seul péché a suffi pour créer de telles ténèbres dans les plus belles créatures de Dieu ; que ne feront pas au cœur humain, conçu dans le péché, tant de crimes noirs, monstrueux et infâmes qui se renouvellent tous les jours ? Aussi le monde est-il toujours presque en entier assis dans les ténèbres et les ombres de la mort. Quel plus triste aveuglement que d'avoir tant de respect des hommes et de leurs lois, si peu de crainte du Seigneur et de ses lois impérissables ? D'avoir tant d'ardeur pour un corps animal qu'un tombeau doit réduire en

poussière, et si peu pour l'âme immortelle appelée au bonheur des Anges ? D'amasser sans cesse pour des étrangers ; de ne point nous faire de nos biens périssables par nos bonnes œuvres, autant d'amis qui nous recueilleraient aux Tabernacles éternels ? Extravagances et folies si communes, que Notre-Seigneur a laissé échapper ce gémissement amer : *Malheur au monde à cause de ses scandales ! Il est livré tout entier à Satan, au mal et à l'amour du mal !*

II. — Cet aveuglement volontaire rend le pécheur incorrigible : il met Dieu lui-même dans la presque impossibilité de le guérir. *Je vous ai appelés, dit le Seigneur, et vous n'avez point répondu ; je vous ai tendu la main et vous l'avez repoussée, alors, à mon tour, je vous mépriserai, j'insulterai à votre perte.* Le Seigneur respecte toujours la liberté humaine, mais que pourrait-il faire quand cette liberté s'obstine, se révolte et dit : *Je ne vous obéirai point ?* Il faudrait pour cela changer les lois ordinaires de sa Providence, et d'un pécheur faire un saint malgré lui : or, il n'est point de Saint de cette espèce : Dieu qui vous a créés sans vous, dit un saint Docteur, ne vous sauvera point sans vous. Est-ce que le démon, du reste, à chaque péché nouveau, ne met point au cou des pécheurs une chaîne nouvelle qui les empêche de revenir ? Les Scribes et les Pharisiens touchent au doigt les miracles de Jésus-Christ. Les paralytiques sont redressés, les aveugles recouvrent la

vue ; des morts, à moitié dévorés par le sépulcre, ressuscitent, mangent et vivent avec eux plusieurs années. Quand ils veulent s'emparer de sa personne, un seul rayon de sa Majesté suffit pour les terrasser et les laisser à terre comme demi-morts. Ils osent néanmoins le crucifier : au lieu d'être touchés de ses miracles, ils n'en sont que plus exaspérés. Lorsque le crucifiement est accompli, le soleil se voile, les étoiles paraissent au firmament en plein midi ; la terre tremble, le rocher du Calvaire se fend en deux, les morts sortent en foule de leurs sépulcres et paraissent dans les rues de Jérusalem : *Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu*, *le Maître de la nature*, s'écrient les cœurs droits. Les gardes, apposés par eux au sépulcre, proclament sa résurrection et l'apparition des Anges ; ils sont forcés d'avouer qu'ils n'ont pu même garder son corps mort entre leurs mains. Cependant ces Scribes et ces Pharisiens persistent en leur obstination : ils continuent à persécuter Jésus-Christ dans ses Apôtres, et à vouloir éteindre sa mémoire. C'est ainsi que, sous nos yeux, la multitude ferme les yeux aux splendeurs de l'Évangile, à la voix de l'Église leur mère et du Saint-Esprit qui frappe intérieurement à leurs cœurs : rien ne les corrige, ne les convertit : ils s'opiniâtrent dans un aveuglement pareil à celui des démons.

III. — Loin d'être excusables des fautes qu'ils commettent en cet état, les pécheurs n'en sont

que plus coupables devant Dieu : *Parce que vous avez repoussé la science de vos devoirs, je vous repousserai à mon tour*, dit-il par son Prophète Osée. Les Pharisiens reprochaient à Notre-Seigneur de guérir les infirmes le jour du Sabbat, tandis qu'en ce jour même ils savaient bien retirer d'un puits leur âne et leur bœuf, s'ils y étaient tombés. Ils lui faisaient ce reproche, dit l'Évangéliste, *par aveuglement d'esprit ;* mais parce que cet aveuglement provenait de leur envie, de leur haine contre notre Sauveur, il lançait contre eux des regards de colère et de mépris. — Lorsque saint Jean se livrait à son jeûne héroïque, ils disaient : *S'il n'était point possédé du démon il n'agirait point ainsi.* Que si Jésus-Christ s'asseyait à la table des Publicains afin de les toucher et de les convertir, ils disaient de lui : *Il est livré à la bonne chère, à l'ivrognerie.* Ils avaient toujours raison à leurs yeux, dit notre Sauveur : c'est pourquoi il les accablait de ses plus effroyables malédictions. De là est venu le nom de *scandale pharisaïque.* Ces hommes, qui, par haine, par vengeance, par hypocrisie, prétendent se scandaliser ou du bien ou des actions les plus indifférentes des personnes qu'ils ne peuvent aimer, le renouvellent tous les jours. Ce scandale, on peut le mépriser et le fouler à ses pieds, comme l'a fait Notre-Seigneur lui-même.

Les saints Docteurs, d'accord avec le livre de la Genèse, racontent que Lamech, un des premiers descendants d'Adam, s'était accoutumé à la chasse

dès sa jeunesse. Étant devenu presque aveugle, il continuait à chasser en se faisant conduire par un enfant. Entendant un jour du bruit dans la feuillée des arbres, il lança son trait, pensant tuer une bête sauvage, et il tua Caïn, son trisaïeul, le meurtrier d'Abel. Personne ne l'excuse de crime, et Lamech avoue lui-même mériter les plus rigoureux châtiments. C'est, M. F., qu'étant aveugle, il ne devait point s'exposer au crime qu'il venait de commettre. Toujours on est coupable, devant Dieu comme devant les hommes, d'ignorer la loi qu'on doit savoir. Comme le vieux Lamech, vous avez vos habitudes, vos coutumes, contraires aux plus saints commandements, et vous osez vous dire honnêtes hommes! Quoi! la loi du Seigneur; condamnée par votre vie, aura tort avec vous? Pourrez-vous dire au Seigneur : Je ne savais pas, j'ignorais vos mystères, vos commandements; je ne voyais pas tant de mal à les profaner? Lui n'aura-t-il pas le droit de vous répondre au contraire : Tu voulais que tes enfants t'honorassent, et tu ne voulais pas honorer ton Père céleste? Ah! il fallait apprendre, croire et faire ses volontés, suivre ses préceptes et non point les maximes des impies et les instincts de tes passions. Méditez bien l'histoire du mauvais riche : Quand il se vit dans les flammes, il priait avec instance le Seigneur d'envoyer Lazare vers ses frères laissés sur la terre, afin de les avertir de sa damnation, de les conjurer de veiller à leur salut, afin de ne point tomber avec lui dans les

tourments. Dieu lui répondit : Tes frères ont comme toi, sur la terre, Moïse, les Prophètes, les saintes Écritures pour leur montrer le chemin du devoir; s'ils ne les écoutent pas plus que toi, comme toi ils seront torturés dans les flammes. S'ils ne croient point à la parole de l'Écriture, ils ne croiraient pas davantage quand un Ange descendrait auprès d'eux.

Hélas! M. F., qu'ils sont nombreux ceux à qui s'applique cette parole de l'Apocalypse :Vous croyez ne point avoir besoin de conversion, et vous ne savez pas que vous êtes nus, pauvres, aveugles, couverts de misères et d'abominations devant Dieu. Ah! nous ne venons qu'une seule fois en ce monde, pour y assurer notre éternité bienheureuse ou malheureuse. Bientôt nous y aurons passé comme des ombres ; nous y serons oubliés bientôt comme ceux qui nous ont précédés. Quel malheur digne de larmes, de s'y être aveuglé sur sa fin, d'y avoir perdu son salut qui devait être le fruit de cette vie d'épreuve! Jésus, Sauveur de nos âmes, *délivrez-nous donc du mal*, éclairez nos ténèbres, faites-nous connaître le chemin où nous devons marcher et le courage d'y marcher en serviteurs fidèles, malgré l'impiété et les scandales du monde. Vierge sainte, Mère de la grâce divine, contemplez donc ce père, cette mère, cet époux, cet enfant qui prétendent n'être au monde que pour y vivre, y travailler, y souffrir et mourir comme des animaux sans raison : soyez touché et de leur sort, ô béni Refuge

des pécheurs, brisez leurs fers, éclairez la nuit noire de leurs infidélités, écartez de nous tous les maux, demandez pour nous tous les biens, afin qu'avec vous et Jésus, nous triomphions dans les joies éternelles de la patrie ! Ainsi soit-il.

VINGT-CINQUIÈME INSTRUCTION.

Le péché vrai mal de l'Ame, la dépouillant de toute grâce, lui méritant le mépris et la malédiction de Dieu.

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.

L'homme né de la femme vit peu de jours, dévoré par les misères; tel est le gémissement de Job tombé des richesses dans la pauvreté, de la joie dans le deuil et l'affliction, ayant perdu sa belle, noble et nombreuse famille, ses amis riches et puissants, jeté sur un fumier avec une maladie hideuse qui ronge sa chair, ses os, ses entrailles. Cependant il restait à Job une consolation immense : il avait Dieu pour lui : il avait en outre conservé son innocence et le trésor de ses bonnes œuvres. Si la nature en lui saignait douloureusement, son âme était aimée de Dieu, qui proclamait que nul sur la terre ne lui était semblable. C'est ainsi, M. F., que tous les maux de cette vie peuvent devenir méritoires pour nous et embellir

notre couronne. Le mal réel, horrible dont Notre-Seigneur nous presse de demander la délivrance, c'est le mal de l'âme, le péché mortel. En effet, il dépouille à la fois l'âme de tous ses biens, et attire sur elle le mépris et la colère du Seigneur : deux pensées bien dignes de toute votre attention.

I. — Le péché mortel fait perdre à l'âme tous ses biens. D'abord toute action bonne et vertueuse, faite en état de péché mortel, est infructueuse, ne produit aucun mérite devant Dieu, ne sera point récompensée dans sa gloire. Non seulement il y aura des actions éclatantes et vantées par la renommée, sur la terre, qui seront réprouvées, des actions chrétiennes qui seront rejetées, parce qu'elles sont produites par une âme gâtée : mais les actions saintes et religieuses seront elles-mêmes *sans fruit* dans la vie éternelle, si elles sont faites en état de péché mortel. Quoi que je fasse, dit saint Paul, *quand même je distribuerais tous mes biens aux pauvres, quand même je châtierais mon corps pour le réduire en servitude, quand même je serais brûlé vivant, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, tout ne me sert de rien.* Comment un mort pourrait-il faire des actions de vie ; et, si elles n'ont point la vie, comment pourraient-elles mériter la vie de la gloire ? Le péché anéantit en quelque sorte l'homme et le réduit à n'être plus rien dans l'ordre de la grâce ; or, de rien on ne peut rien espérer. Les pécheurs sont semblables à un homme endormi qui se croit riche, et à son

réveil il ne trouve rien dans ses mains. Le péché a détruit, anéanti tous ses biens. En qualité de pécheur, l'homme ne trouve plus en lui que le néant : néant abominable qui est le péché. *Si je n'ai pas la charité je ne suis rien.* Quelques brillantes et parfaites que paraissent ses œuvres, jamais elles n'ont par elles-mêmes aucun mérite surnaturel ; il faut pour cela qu'elles soient consacrées et divinisées par Jésus-Christ ; il faut pour cela que nous soyons unis à Jésus-Christ par la charité comme le sarment à la vigne ; en dehors de lui, nous sommes des rameaux desséchés et stériles. Le péché nous sépare donc de notre Sauveur, et, dans cet état, nous sommes comme un bois sec qui ne reçoit plus ni sève ni vie, et qui n'est plus bon qu'au feu. C'est la parole même de Jésus-Christ. Qu'ils sont nombreux ces pauvres égarés devenus inutiles à Dieu et à eux-mêmes, puisque leurs actions les plus belles ne sont point inscrites au livre de vie ! Ils sèment beaucoup et recueilleront peu. Seigneur, *délivrez-nous du mal,* ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde !

II. — Le péché attire le mépris et la colère de Dieu sur une âme. *Je vous ai appelés, et vous m'avez repoussé ;* j'ai voulu entrer dans votre cœur, vous avez préféré y laisser entrer le démon. *Je vous repousserai à mon tour*, dit-il en l'Écriture. Châtiment que le prophète Jérémie considère comme le plus grand de la colère divine ; châtiment que redoutait surtout David dans les gémis-

sements de son psaume : *Ne me rejetez point loin de votre face, ô mon Dieu ! ne retirez point de moi votre divin Esprit.* Ah ! quand Dieu fait divorce avec une âme et la délaisse à sa misère, à sa corruption, qui pourrait jamais le remplacer ? De là vient que nos aïeux ont toujours attaché l'idée d'indigence et de commisération à l'état du péché, en disant dans la Salutation angélique : priez pour nous *pauvres* pécheurs !

Et non seulement Dieu abandonne l'âme pécheresse, mais il la poursuit de sa haine et de ses malédictions. L'infortuné ! Conçu dans le péché, vivement enclin au péché, que l'homme est nu, misérable et méprisable lorsque la grâce divine ne lui prête plus ses ornements, ses richesses ! Notre-Seigneur parlant d'un pécheur sous la figure d'un fermier infidèle, qui a dissipé les biens de sa ferme en débauches, dit qu'il a été *décrié et perdu d'honneur dans l'estime de son maître.* Hélas ! qui de nous n'est plus ou moins ce serviteur prodigue, ayant fait servir les biens de Dieu au déshonneur de Dieu ! *Le cheval, l'âne et le bœuf connaissent l'étable de leur maître et y reviennent,* dit le Seigneur dans le prophète Isaïe ; *pour moi, j'ai élevé des enfants ; ils m'ont méconnu et méprisé.* Et ils veulent être honorés, respectés, lorsqu'ils ne sont qu'orgueilleuse corruption : *superba putredo*, comme les appelle saint Augustin. Ils veulent être honorés, applaudis, lorsque les Anges indignés s'écrient : *Seigneur, pourquoi les laisser*

plus longtemps occuper la terre! Ils veulent être honorés, applaudis des hommes ; mais du Seigneur il est écrit à leur égard : *Il poursuit l'impie d'une haine parfaite : il tient en abomination tous les ouvriers d'iniquité.* Il y a une aversion indestructible, incorrigible entre le loup et l'agneau, entre le vautour et la colombe, entre la panthère et l'homme, entre le démon et l'âme humaine : ce n'est qu'une ombre de la haine de Dieu contre le pécheur et son péché. L'âme de l'homme est son chef-d'œuvre, son objet de prédilection : il l'a aimée de préférence aux Anges, en la rachetant de son sang, et la fête éclate aux cieux quand une seule se convertit. Il promet aux pères, aux mères, aux pasteurs, aux missionnaires, de les faire briller dans les cieux comme des étoiles au firmament, s'ils ont travaillé au salut des âmes. Autant d'âmes édifiées, portées au bien, autant de diamants magnifiques il attachera à notre couronne céleste. Supposons néanmoins que le plus grand saint, saint Jean-Baptiste, par exemple, revienne sur la terre, et qu'en se parjurant, en foulant extérieurement la Croix qu'il aime, du reste, intérieurement de tout son cœur, il convertisse à ce prix les hérétiques, les infidèles, les juifs et les turcs. Dieu, pour ce seul péché mortel, s'il y mourait, le réprouverait certainement. Cependant, quelle moisson magnifique que ces millions d'âmes sauvées, introduites dans le ciel ! Il éprouve donc plus de haine pour un seul péché, qu'il n'éprou-

verait de joie de toutes ces conversions merveilleuses. *Qui pourrait sonder l'abîme de sa justice sur les enfants des hommes flétris par le péché,* s'écrie le saint Prophète des Psaumes ?

Il est écrit dans la vie de sainte Catherine de Gênes, que Dieu lui montra un jour, dans ses révélations, la malice, l'image visible d'un péché mortel, dans toute son horreur. Cette vue ne dura que le temps d'un éclair et le sang se glaça dans ses veines ; elle tomba en défaillance, et pour peu que ce spectacle eût duré, elle serait restée frappée de mort. Hélas ! comment osons-nous rire, jouer, dormir tranquilles avec la conscience chargée de tant de forfaits, de turpitudes qui crient vengeance contre nous, et demandent contre nous le dernier coup de la malédiction ? N'est-ce point un miracle d'ingratitude et de stupidité monstrueuse, de vivre comme nous vivons, sur le bord de l'abîme éternel, sans remords, sans alarmes, aigrissant contre nous, par des crimes sans nombre, et depuis de longues années, le Cœur de notre Dieu ? Je quitte la vie, dit sainte Madeleine de Pazzi, sans avoir pu comprendre comment une créature si misérable que l'homme ait l'audace de commettre un seul péché mortel, de se révolter contre Dieu à qui elle doit tout, et qui la tient entre ses mains terribles ; ou comment, l'ayant commis, elle ne se relève aussitôt par le repentir et la pénitence. Oh ! pleurez, pleurez, pécheurs, versez des larmes abondantes comme un torrent, sur le mal qui

vous défigure, qui vous ruine, qui vous dévore, qui doit vous faire dévorer éternellement par ce ver qui ne meurt pas et par les flammes de l'enfer! Là, nous dit-il, *il y aura des pleurs et des grincements de dents*. Et quand vous y auriez versé autant de pleurs qu'il y a de gouttes d'eau dans les fleuves et les mers, il faudrait recommencer encore sans mérite et sans rédemption. Ah! M. F., ne demeurons point toujours nos ennemis forcenés, incorrigibles : conjurons notre Sauveur miséricordieux de nous délivrer de ce mal du péché; d'en purifier les noires souillures de notre âme dans son sang, afin qu'elle mérite de revêtir encore devant lui le blanc vêtement de ses élus! Ainsi soit-il.

VINGT-SIXIÈME INSTRUCTION.

Le péché vrai mal de l'homme, cause des afflictions de cette vie.

Libera nos a malo.
Délivrez-nous du mal.

Les peines de l'enfer ou du Purgatoire, l'aveuglement et l'endurcissement du cœur, auquel Dieu abandonne les pécheurs, sont des châtiments très communs de sa justice infinie. Châtiments toujours effrayants pour les Saints, mais qui n'effraient que les Saints et les fidèles, parce que la foi seule est capable de les apprécier, de les comprendre. *L'homme animal ne peut rien goûter aux choses de Dieu ; elles sont pour lui folie ;* l'Évangile est à ses yeux comme un épouvantail sans réalité. Voyons donc, M. F., par des preuves palpables, par les punitions et les fléaux, dont la justice de Dieu accable les pécheurs dès ce monde, combien le péché est un mal à redouter. Ouvrons la sainte Écriture : elle est remplie des traits de pécheurs punis, châtiés ici-bas dans leurs biens,

leur honneur et leur vie. Chose bien plus étrange, elle nous montre des provinces et des nations entières châtiées pour le péché d'un seul, tant est vraie cette parole du Saint-Esprit : *C'est la justice qui élève les familles et les nations, c'est le péché qui leur attire la malédiction.*

Et d'abord, M. F., qui peut contester ceci, savoir que les impies, les hommes corrompus qui méprisent Dieu et sa loi sainte, sont les plus exposés aux afflictions de ce monde ? Les peines de la justice humaine, les prisons, les bagnes sont leur partage. La discorde des ménages et des sociétés est toujours le fruit de leur perversité. A qui s'attachent l'infamie, le remords et les déceptions cruelles, la ruine de la santé et de la fortune, la mort tragique et prématurée, sinon aux voleurs, aux homicides, aux ivrognes, aux débauchés ? Et lorsque l'impie souffre, quand il éprouve des revers ou perd ses parents, qui peut le consoler ? Ne souffre-t-il pas comme les démons, sans mérite, sans consolation, sans espérance, commençant ainsi son enfer dès ici-bas ? Sans doute, c'est au jugement que Dieu rend à chacun selon ses œuvres. Mais il y a, en particulier, certains crimes, les propos injurieux contre Dieu et la sainte Vierge, la profanation sacrilège du Dimanche, le mépris des parents, l'impureté, le bien mal acquis, dont Dieu tire presque toujours vengeance dès ce monde. J'ai vu, dans ma vie, tomber une foule de familles anciennes et aisées : il n'en est pas une

seule qui n'ait odieusement profané le jour du Seigneur. *La race des impies ne prospérera pas longtemps*, dit le livre des Psaumes : Malheur à celui qui veut être fort, riche et heureux contre Dieu, car sa colère le dispersera, lui et les siens, comme *la poussière du chemin par le tourbillon et la tempête.*

Mais des traits particuliers de la Sainte Écriture nous révèlent à nu combien le péché est un mal affreux. Le roi Ézéchias y est célébré pour n'avoir point eu son semblable en piété. Etant tombé dans une maladie mortelle, Dieu lui envoie tout exprès un Prophète qui l'assure de sa guérison prochaine ; et, pour signe de sa mission, fait rétrograder le soleil sous ses yeux. Sa gloire était si grande dans le monde que Mérodac, roi de Babylone, lui envoie des ambassadeurs avec des présents, pour le complimenter de sa convalescence. Ézéchias, se voyant honoré, se laisse aller à la vanité, à l'ostentation, à la jactance : il fait parade de ses richesses à ces étrangers, et leur en montre la magnificence dans son palais. Bientôt, en punition, le Prophète Isaïe arrive et lui fait cette interrogation : Que sont ces hommes, que sont-ils venus faire ici ? Ce sont des ambassadeurs de Babylone, envoyés par leur roi, reprit Ézéchias ; il n'est rien de rare, de précieux dans mes palais que je ne leur aie fait admirer. Quoi ! répliqua le Prophète, au lieu de parler de Dieu à ces idolâtres, de leur raconter le prodige de sa puissance dans votre guérison, de

les porter à l'adorer, vous n'avez pensé qu'à vous faire adorer vous-même! Eh bien! écoutez l'arrêt du Seigneur : Vos palais seront livrés aux flammes, vos trésors pillés, enlevés sans exception, à cette Babylone d'où ces ambassadeurs sont venus. Vos enfants y seront emmenés captifs, déshonorés et réduits à être les esclaves du roi de cette cité idolâtre. Et cet arrêt terrible fut exécuté quelques années plus tard. (Isaïe, XXXIX.)

Si Ézéchias fut puni dans sa famille et dans ses biens, le roi Ozias le fut dans son honneur et dans sa santé. C'était un prince illustre et puissant, redouté de tous ses ennemis qu'il avait vaincus. Mais son cœur s'éleva pour sa ruine, dit l'Écriture. Un jour, il entra dans le sanctuaire du temple de Jérusalem, il voulut, dans son ambition, être Pontife aussi bien que roi. Il prit l'encensoir pour offrir lui-même l'encens sacré sur les autels. Prince, retirez-vous d'ici, lui dit le grand prêtre Azarias. Ce n'est point ici votre place ni votre emploi : vous n'êtes pas plus dans le temple que le dernier de vos sujets. Malgré cet avertissement, il persiste dans son orgueil à usurper les fonctions sacerdotales. Et voilà que tout à coup, devant le peuple consterné, l'affreuse maladie de la lèpre s'attache à son corps de la tête aux pieds. Il est chassé du temple, chassé de son palais, relégué comme un pestiféré dangereux dans une cabane au milieu des champs, et les voyageurs disaient : C'est ici qu'est renfermé Ozias, le lépreux frappé

de Dieu pour avoir commis le sacrilège dans le lieu saint! (II Paralip., XXVI.)

Onan, petit-fils de Jacob, commet un dérèglement contre le mariage, crime, hélas ! si commun de nos jours. La main du Seigneur le frappe à l'instant de mort, le jette ainsi dans l'éternité malheureuse, parce que, dit l'Écriture, *il avait commis une abomination que le Seigneur ne saurait supporter*. Qui ne sait que la terre s'entr'ouvrit pour engloutir Coré, Dathan, Abiron, coupables seulement d'avoir mis quelques charbons de feu profane dans leurs encensoirs ? Qui ne sait la malédiction de Dieu sur le grand prêtre Héli et sa famille, coupable d'avoir laissé ses enfants vivre à leur fantaisie, sans user d'une correction sévère ; sur toute la famille de David, de son vivant, pour le scandale passager qu'il lui avait donné ? Qui ne sait la mort abominable de Judas le traître, d'Ananie et de Saphire, pour un seul mensonge proféré aux pieds de saint Pierre ? *Ah! point de paix pour les impies : leurs chemins sont semés de pierres* et d'épines où leurs pieds et leurs cœurs sont meurtris, ensanglantés à tous leurs pas.

II. — Cependant, ce qui est plus effrayant encore, c'est que Dieu souvent, en punition du péché d'un seul, châtie une communauté, un peuple, un royaume entier. Quand Josué entra dans la terre promise, les Gabaonites, par fraude et par tromperie, lui arrachèrent un traité d'alliance. Quatre cents ans plus tard, Saül viole cette alliance et

leur fait une guerre cruelle. En punition de ce parjure, une famine effroyable désolait la Judée depuis plusieurs années, quand David, son successeur, interrogeant le Seigneur, il lui fut répondu que la famine ne cesserait qu'après que les Gabaonites auraient eu réparation. Toute la famille de Saül leur fut livrée pour être crucifiée, et la famine cessa. David lui-même un jour paraît plus compter sur le nombre de ses soldats que sur la protection de Dieu, qui jamais n'avait manqué à son peuple. Il en fait faire le dénombrement, malgré le conseil du Seigneur. C'est une vanité qui paraît bien légère, dont David reconnut la faute et demanda pardon. Néanmoins, en punition, le prophète Gad vient lui demander au nom de Dieu ce qu'il préfère de la peste, de la famine ou de la guerre. Il choisit une peste de trois jours, et cette peste immola soixante-dix mille hommes de son peuple, sur lequel il avait eu la prétention de compter. (II Reg., XXIV.)

Pour un seul soldat qui, dans la prise de Jéricho, contre l'ordre de Dieu, avait mis de côté quelques riches dépouilles des habitants, l'armée des Hébreux est taillée en pièces devant une petite bourgade. Ma main ne donnera plus la victoire à ce peuple, crie la voix du Seigneur du haut de son Tabernacle, tant que le coupable n'en sera point retranché. Il est reconnu et avoue son crime : on assemble auprès de lui ses enfants, son bétail, sa tente ; alors il est lapidé, écrasé sous des pierres,

puis on brûle ce qui lui appartenait. Et la colère divine s'apaisa, dit l'Écriture. Ah ! combien vos jugements, Seigneur, sont incompréhensibles et terribles sur les enfants des hommes !

Vous direz peut-être : J'ai commis, les autres ont commis et commettent tous les jours des crimes bien plus nombreux et plus graves, et cependant ne tombent point sous les fléaux dont vous venez de parler. Ah ! chrétiens, vous oubliez donc, vous répond l'Apôtre, *que ce qui arrivait aux Juifs n'était que la figure de ce qui devait arriver aux Chrétiens?* La justice de Dieu ne change pas, ne passe pas : les fléaux ne cessent de ravager la terre, parce que les iniquités des hommes ne cessent de les provoquer. Si cependant, malgré vos attentats et vos emportements contre Dieu et contre sa loi, vous n'êtes pas châtiés dès ce monde, pensez combien il sera horrible pour vous de tomber entre les mains du Dieu vivant ! La guerre, la peste, la famine, toutes les afflictions de la vie présente ne sont que *des gouttes de la colère de Dieu*, au langage de l'Écriture ; les châtiments de l'autre vie y sont nommés *les torrents de sa fureur*. Si vos péchés et vos crimes sont mille fois plus graves et plus nombreux que ceux des hommes dont j'ai parlé, qui pourrait mesurer, exprimer les tortures réservées à tant d'attentats ? Si Onan a été frappé de mort, en état de damnation, pour un seul dérèglement contre le mariage, quelle colère n'attend pas tant d'abominations et

d'excès contre nature, dont on le souille tous les jours ? Dieu châtia d'une manière si sanglante la postérité de Saül, pour avoir violé une alliance jurée quatre cents ans auparavant ; que ne fera-t-il pas à ceux qui commettent tant de parjures et de faux témoignages dans les contrats ; tant de trahisons et de calomnies contre les biens et l'honneur de leurs frères ? Dieu n'a point épargné Ezéchias, David, Ozias ses serviteurs ; épargnera-t-il ceux qui vivent dans sa haine, dans la haine de son Évangile et de son Église? Enfin, M. F., s'il est si redoutable en cette terre qui est le lieu de sa miséricorde, qui est pleine de sa miséricorde, que fera-t-il dans l'autre vie, le lieu de ses vengeances et de ses justices? Ne faut-il pas que le péché soit un grand mal, qu'il ait des caractères abominables, puisque Dieu, tout miséricordieux, le persécute à feu et à sang, non seulement dans les pécheurs, mais dans leurs familles et dans les lieux qu'ils habitent ? Et tous ces traits, M. F., c'est la sainte Écriture qui nous les rapporte et nous en rend témoignage. Elle nous est donnée pour nous servir de flambeau, pour nous ramener de nos égarements et nous remettre sur le bon chemin. Ah ! que ces témoignages terribles de sa justice nous percent de frayeur au souvenir de ses jugements ; nous pressent de crier avec les alarmes de la foi et la componction de la pénitence aux pieds de notre pieux Sauveur : *Délivrez-nous du mal!* Il est venu pour sauver ce qui périssait,

pour être notre victime; c'est l'Agneau plein de douceur qui ôte les péchés du monde : couvrons nos misères infinies de ses mérites infinis, afin qu'après avoir triomphé par sa grâce et lavé nos âmes dans son sang, nous puissions avoir part à ses joies dans le royaume des cieux. Ainsi soit-il.

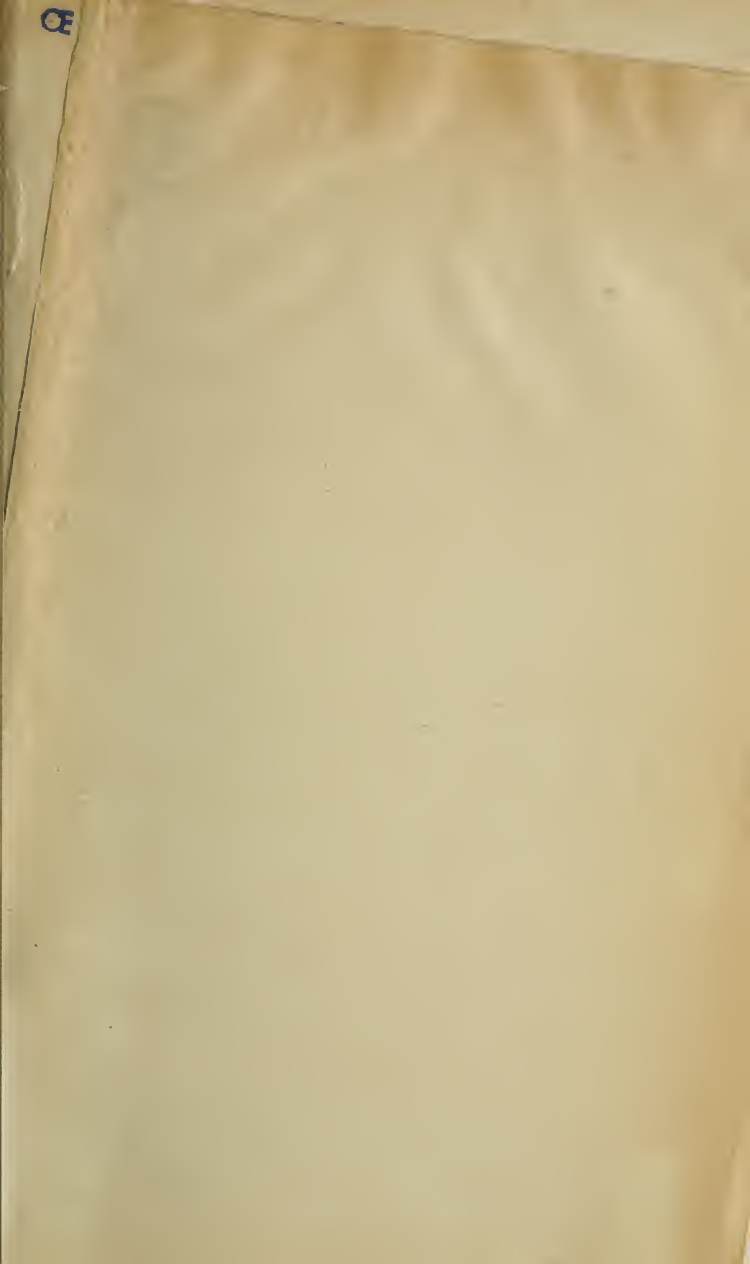
FIN DE L'ORAISON DOMINICALE

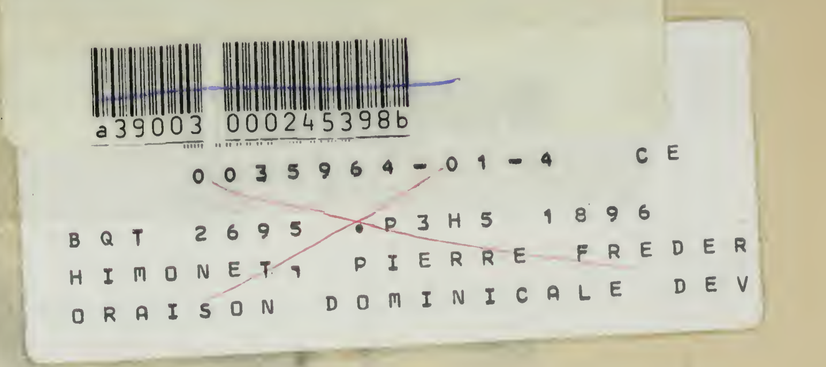


Saint-Etienne, imprimerie BOY, rue de la Loire, 13.

TABLE DES MATIÈRES

Pages






U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 03 01 09 12 9